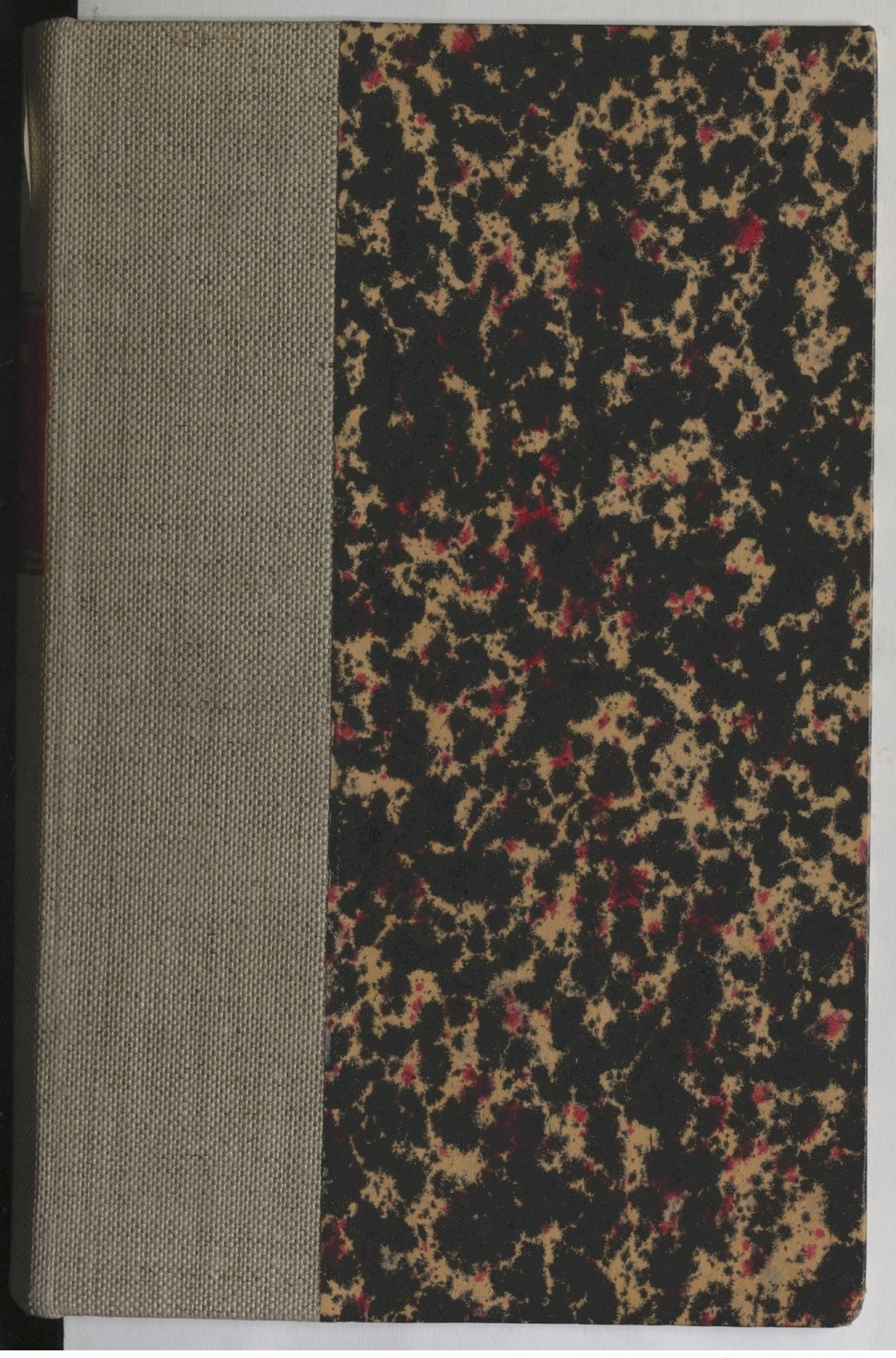


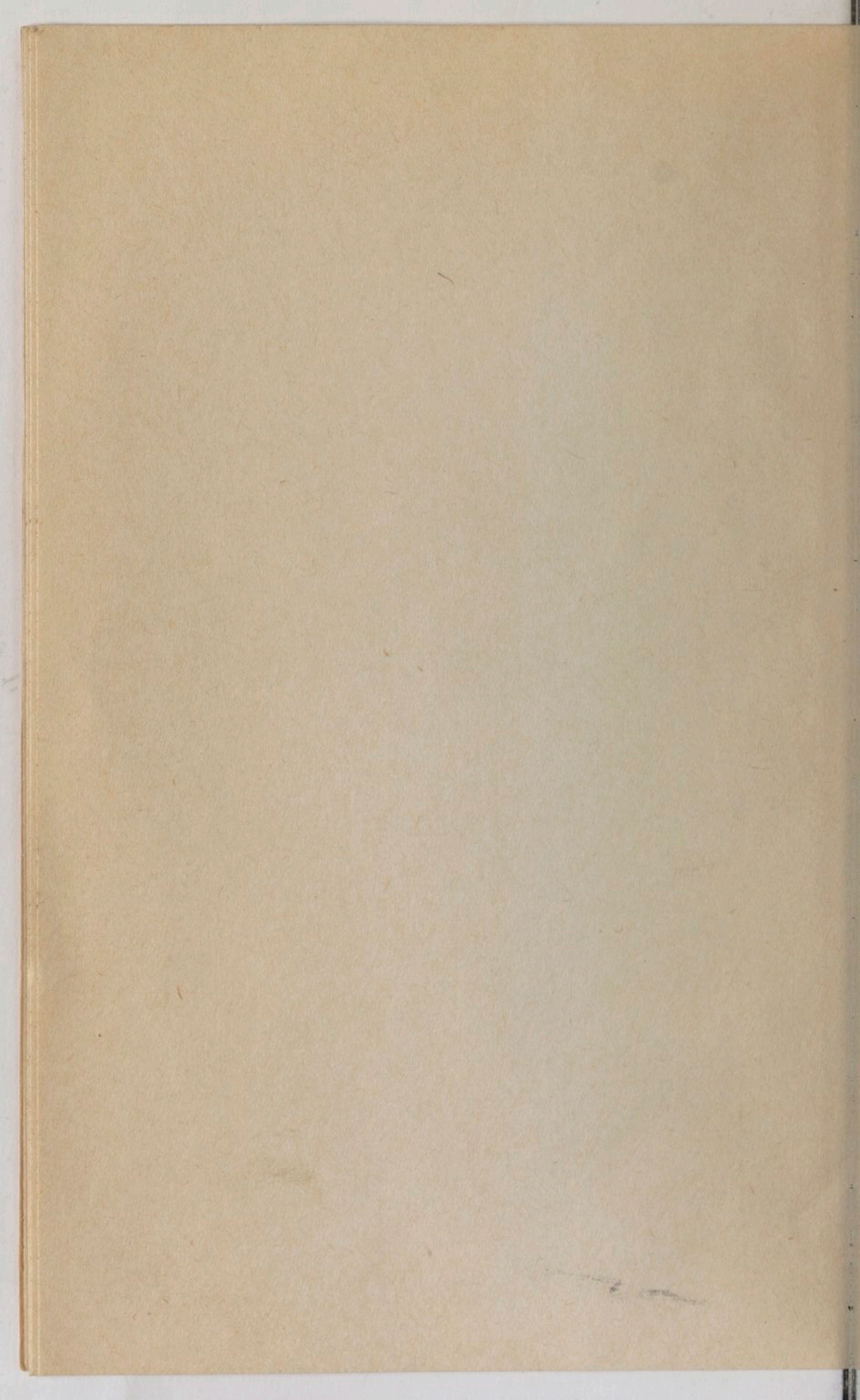
# Rosa Valentin. L'Espion. Henri Cauvain


BnF Gallica







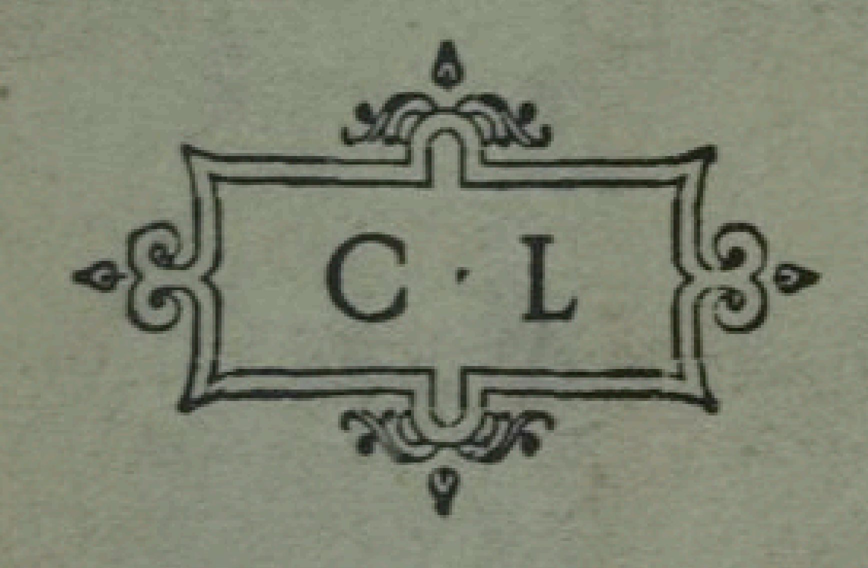


BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

HENRY CAUVAIN

# ROSA VALENTIN

— L'ESPION —




PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1882

# ROSA VALENTIN

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

---

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

LES AMOURS BIZARRES. . . . . . . . . . . . . . 1 vol

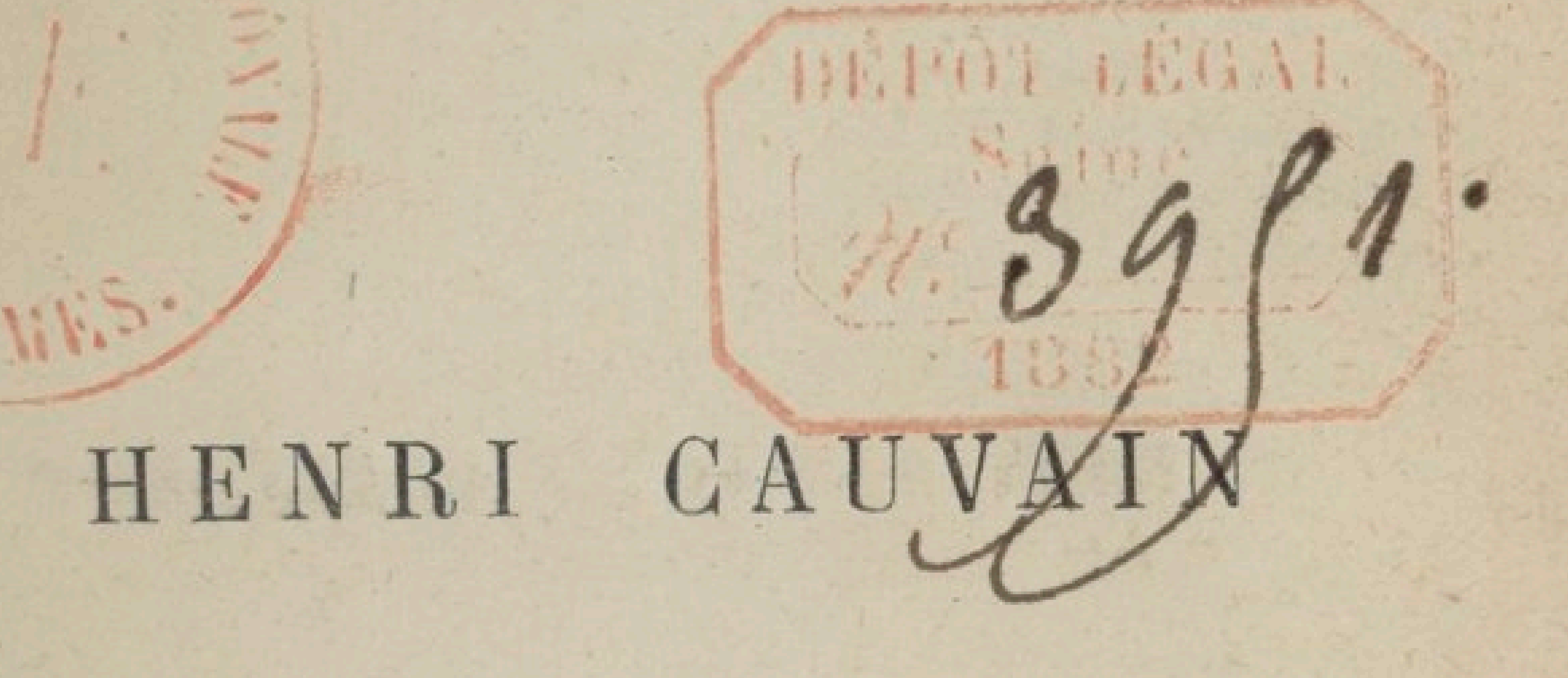
LA MORT D'ÉVA. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1 —

UN CAS DE FOLIE. . . . . . . . . . . . . . . . . . 1 —

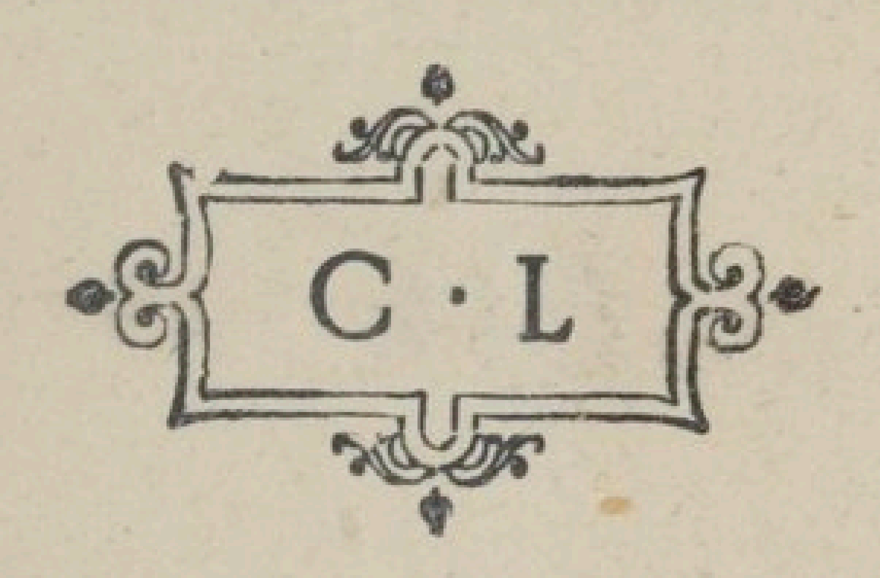
PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX, 20, RUE BERGÈRE. — 6336-2.

# ROSA VALENTIN

## — L'ESPION —




HENRI CAUVAIN





PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

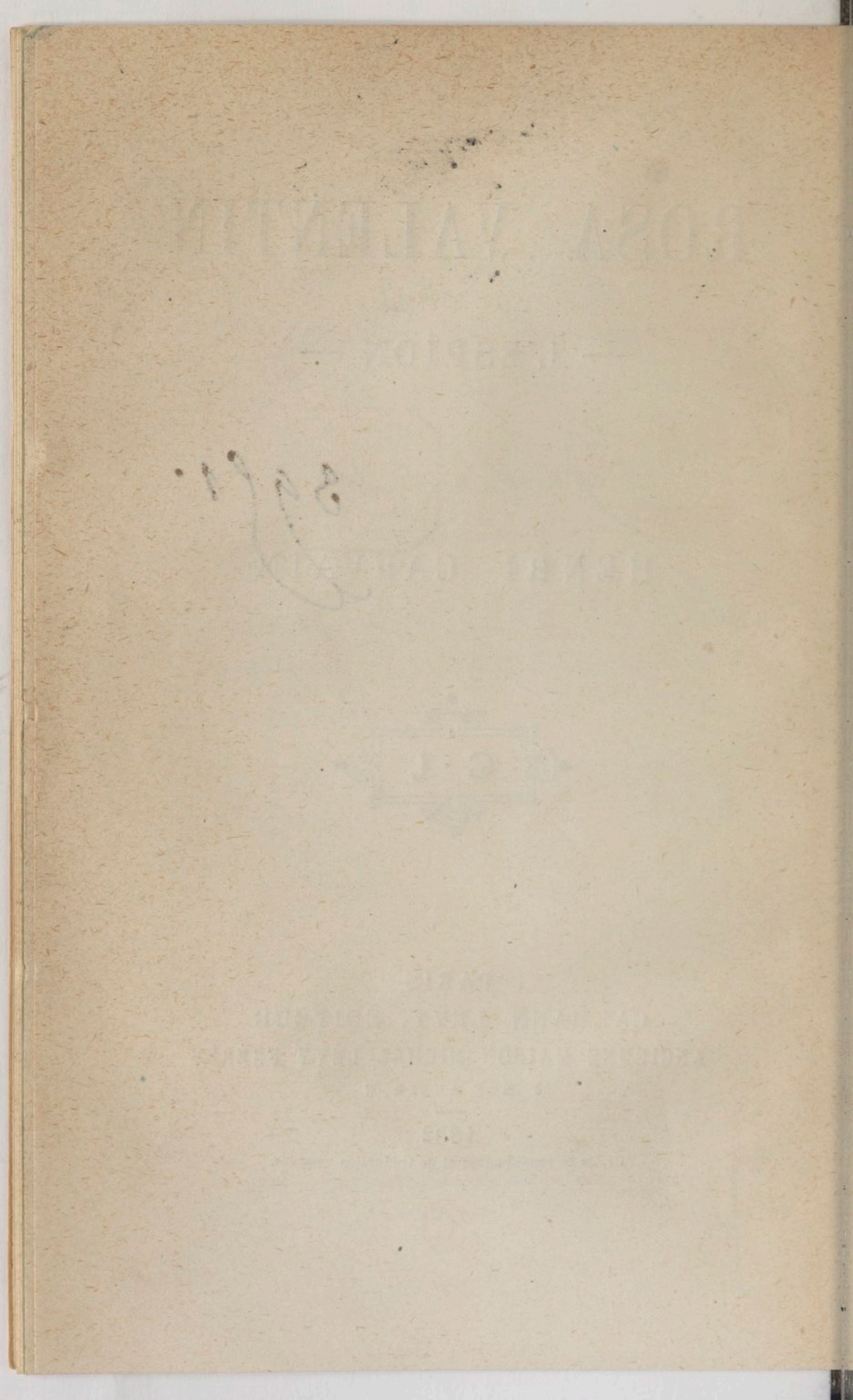
3 RUE AUBER, 3

—

1882





# ROSA VALENTIN

---

Les Allemands ont, en général, de la sincérité et de la fidélité ; ils ne manquent presque jamais à leur parole, et la tromperie leur est étrangère.

M^me^ de Staël. — *De l'Allemagne.*

## PREMIÈRE PARTIE

### I

Par une belle soirée du mois d'avril 1870, Rosa Valentin était assise dans le jardin de son père, l'excellent syndic de Coursolles. Elle avait un livre sur ses genoux et montrait à lire à un petit garçon debout près d'elle.

Le soleil couchant jetait ses rayons rougeâtres sur les fleurs fraîchement arrosées et faisait luire, comme autant d'étincelles, les gouttelettes suspendues à leurs pétales.

Rosa était vêtue fort modestement d'une robe de laine noire qui, malgré sa simplicité, faisait ressortir la forme ravissante de ses épaules et les contours délicatement arrondis de son sein. Il y avait en elle quelque chose qui éblouissait. C'était un resplendissement de jeunesse et de beauté.

L'enfant, debout près d'elle, formait avec cette adorable fille un singulier contraste. Il était petit et mince ; ses joues pâles, ses épais cheveux noirs groupés en désordre autour de son front, le pli qui marquait ses lèvres, donnaient à son visage une expression vieillotte qui n'était point celle des enfants de son âge. Il eût peut-être semblé laid, si l'éclat de deux yeux noirs pleins de feu n'était venu parfois éclairer, comme le reflet d'une flamme intérieure, sa figure fatiguée.

Cet enfant était Julien Brunet. Son père, un fabricant d'horloges, était mort deux ans auparavant. En voulant passer la Riole un soir d'hiver, il était tombé dans un trou et s'était noyé.

Un malheur est bientôt suivi d'un autre. Le petit Julien fut pris peu de temps après d'une fièvre grave et resta plusieurs mois entre la vie et la mort. René Brunet, le fils aîné de la mal-

heureuse veuve, qui était, comme son père un excellent ouvrier, travailla ferme pour subvenir aux frais de cette longue maladie. Grâce à lui, Julien ne manqua de rien et fut enfin guéri.

Mais la maladie, qui avait laissé sur son visage des traces si profondes, avait longtemps éloigné l'enfant de l'école. Il s'efforçait maintenant de regagner le temps perdu et étonnait le bon M. Roger, l'instituteur de Coursolles, par l'ardeur fiévreuse qu'il mettait à son travail et par la rapidité de ses progrès. Il est vrai que l'enfant avait rencontré dans Rosa un utile auxiliaire. Tous les jours, il venait la trouver, et, plongeant son regard un peu farouche dans les yeux purs de la jeune fille, il restait longtemps rêveur, immobile devant elle, écoutant sa douce voix et gardant précieusement dans sa mémoire les leçons qu'elle lui donnait.

Ce soir-là, Rosa Valentin paraissait un peu inquiète et agitée, et plus d'une fois ce fut l'élève qui dut rappeler l'attention distraite de la jeune maîtresse. Bientôt, le regard de Rosa quitta tout à fait les feuillets du livre pour se porter vers le soleil qui descendait à l'horizon derrière les massifs violacés des montagnes

du Jura. Soudain, elle suspendit l'explication commencée, et, appuyant son menton sur le revers de sa main, elle resta quelque temps silencieuse.

Julien respecta sa rêverie, ferma doucement le livre et baissa les yeux vers la terre.

Puis, au bout de quelques instants, il fixa sa noire prunelle sur le visage de Rosa et dit d'une voix douce :

— Est-ce que cela vous fatigue, mademoiselle, de me donner ma leçon?

La jeune fille tressaillit comme une personne éveillée au milieu d'un rêve, passa sa main blanche sur son front et répondit avec une émotion légère :

— Ah! Julien! tu as raison... Je ne sais ce que j'ai ce soir... Je te demande pardon, mon enfant... où en étions-nous restés?

Elle rouvrit le livre avec une sorte de précipitation nerveuse. Mais Julien, posant sa main sur la sienne, la força à le refermer.

— Non, dit-il avec un gros soupir; je vois bien que depuis quelque temps vous ne paraissez plus avoir autant de plaisir qu'autrefois à vous occuper de moi. Je ne reviendrai plus, mademoiselle; j'essaierai d'apprendre tout seul.

— Je t'assure que tu te trompes, mon cher

enfant, répondit Rosa, qui mit un affectueux baiser sur le front pâle de son élève. Je suis toujours bien heureuse de te donner ta leçon. Ce soir, il est vrai, je suis distraite... Je ne sais pourquoi... j'ai de l'inquiétude... Mon père devrait être déjà rentré.

— M. Valentin est-il allé bien loin?

— A Saint-Mons. On est venu le chercher vers deux heures pour une femme qui était malade.

—Ah! M. Valentin est bien bon pour les pauvres gens!

Julien mit le livre sous son bras et tendit ses joues aux lèvres roses de la jeune fille.

— Adieu, mademoiselle, dit-il en la regardant ensuite avec cette expression attentive et étrange qui lui était habituelle.

Rosa crut voir briller une larme dans les grands yeux noirs de l'enfant.

Elle le prit entre ses bras et le serra contre son cœur.

— Tu reviendras demain soir, n'est-ce pas, Julien? demanda-t-elle vivement.

Le petit écolier sembla hésiter.

— Promets-le-moi, reprit la jeune fille avec un sourire. Tu sais que ce sera bientôt la fête de ta mère. Je t'apprendrai un beau compliment.

Ce dernier argument sembla faire cesser aussitôt l'incertitude de Julien.

Il sauta au cou de Rosa, et l'embrassant avec une sorte de passion :

— Ah! mademoiselle, que vous êtes bonne! s'écria-t-il; oui, je reviendrai demain, je reviendrai tous les soirs, jusqu'à ce que je sois devenu un savant!

La jeune fille lui rendit tendrement son baiser; puis le petit Julien traversa le jardin en courant et sortit par une porte qui donnait sur la campagne.

Rosa le suivit pendant quelque temps des yeux, le sourire sur les lèvres. Lorsqu'il eut refermé la porte derrière lui, elle retomba dans cette singulière rêverie qui obsédait son esprit depuis plusieurs heures. Puis elle entr'ouvrit son corsage, y prit une lettre, qu'elle lut et relut à plusieurs reprises, et leva encore ses yeux vers le soleil, dont elle semblait sui vre avec anxiété la course descendante.

Ensuite elle quitta le banc où elle était assise et marcha lentement dans les allées du jardin, le front baissé, cueillant distraitement du bout des doigts les fleurs fanées qu'elle rencontrait sur sa route et les jetant à terre.

Le son joyeux d'une grosse sonnette, qui

retentit deux fois avec force, l'arracha soudain à ses réflexions. Elle rougit, puis devint toute pâle et marcha d'un pas rapide vers la maison. Au moment où elle traversait le long couloir blanchi à la chaux, et décoré de jardinières pleines de fleurs, la porte qui donnait sur la rue s'ouvrit, et un vieillard parut :

— Ah ! mon père ! s'écria Rosa en courant vers le nouvel arrivant, qu'elle entoura de ses deux bras.

— Bonjour, Rosa, répondit M. Valentin. Comment vas-tu, mon enfant ? Comme te voilà pâle ! Tu n'étais pas inquiète, j'espère ?

— Un peu.

— Petite folle, ne t'avais-je pas dit que je reviendrais pour sept heures ?

— Il est sept heures et demie, mon père.

— Allons, allons, tu n'es pas raisonnable. Embrasse-moi encore une fois, pour bien t'assurer qu'il n'est pas arrivé malheur à ton vieux père, et va dire à Marthe qu'elle prépare le souper. Je me sens un appétit féroce.

Rosa courut vers la cuisine, où une respectable matrone, ceinte d'un tablier blanc, et coiffée d'un haut bonnet d'où s'échappaient deux grosses boucles noires, trônait au milieu des casseroles et des pots d'étain. Pendant ce

temps, M. Valentin accrochait son chapeau et son manteau dans le corridor, et ouvrait la porte de la salle à manger, dont les fenêtres donnaient sur la rue.

Le père de Rosa était un homme de soixante ans environ, grand et fort ; de longs cheveux blancs encadraient son visage. La régularité de ses traits, l'éclat de ses yeux noirs, vifs et intelligents, la solidité de son attitude, que l'âge n'avait pu plier, montraient qu'il avait dû être autrefois d'une remarquable beauté. L'expression sereine de sa figure, la gravité un peu étudiée de ses mouvements, indiquaient chez lui le contentement de l'homme qui possède un passé irréprochable, un heureux présent et n'a plus à compter avec les difficultés de l'avenir. Il était vêtu soigneusement, quoique avec une grande simplicité. Un habit brun dessinait ses formes, qu'un athlète eût enviées ; de longues guêtres jaunes entouraient ses jambes, et ses pieds étaient chaussés de bons souliers ferrés.

Au physique comme au moral, le syndic de Coursolles était bien le type de ces hommes vigoureux et intelligents, moitié paysans, moitié bourgeois, que l'on rencontre assez communément dans nos riches villages de France.

Leur solide bon sens leur tient lieu d'instruction. La finesse de leur regard, l'aisance solide de leurs manières les pare d'une sorte de distinction naturelle.

## II

M. Valentin s'était installé près de la fenêtre dans un fauteuil bien rembourré. Il tenait en main un journal, qu'il avait été chercher dans un des tiroirs du dressoir. La politique occupait une bien petite place dans sa vie ; les nouvelles de Paris avaient peu d'attrait pour lui, et ses préoccupations ne dépassaient guère le modeste horizon des cinq villages qu'il administrait comme syndic.

Lorsque les colporteurs passaient à Coursolles, ils avaient coutume de lui apporter quelques journaux français et suisses. Il les mettait dans un tiroir et les lisait quand il en avait le temps, c'est-à-dire bien rarement.

Celui qu'il parcourait en ce moment avait au moins deux mois de date ; il rendait compte en termes pompeux des magnifiques résultats du plébiscite.

M. Valentin commençait à peine la lecture du premier-Paris consacré à ce grand événement, lorsque Rosa entra dans la salle, suivie de la fidèle Marthe.

Celle-ci venait mettre le couvert et portait dans ses bras une pile d'assiettes. Lorsqu'elle aperçut son maître lisant le journal aux dernières clartés du jour, elle faillit laisser tomber le fragile fardeau qu'elle tenait.

— Allons, bon ! s'écria-t-elle, il veut donc se crever les yeux ! Est-ce raisonnable de lire ainsi quand il va faire nuit ! Allons ! allons ! laissez-moi ces bêtises-là ; vous aurez bien le temps de vous en occuper demain.

M. Valentin fit semblant de ne pas entendre cette verte semonce ; il ne releva point l'inconvenance de l'expression dont Marthe s'était servie pour caractériser les graves problèmes de la politique, et, rapprochant son fauteuil de la fenêtre, il parut prêter plus d'attention encore à sa lecture.

Rosa fit doucement signe à Marthe pour lui recommander de veiller sur sa langue, puis

elle prit une chaise, s'assit en face de son père, et se mit à travailler en attendant que le dîner fût servi.

Au bout de quelques instants la jeune fille rompit le silence :

— Vous devez être fatigué, mon père, dit-elle sans quitter des yeux son ouvrage.

— Fatigué?... pour avoir été à Saint-Mons et en être revenu?... Pardieu, ma petite Rosa, crois-tu donc que ton vieux père soit devenu impotent ?

— La journée était chaude aujourd'hui!... Comment avez-vous trouvé la pauvre femme de Saint-Mons ?

— Mal, très mal; mais elle allait beaucoup mieux lorsque je l'ai quittée.

— Vous êtes si bon médecin, cher papa!

Un sourire vint éclairer le visage de M. Valentin.

— Oui, dit-il, en clignant de l'œil avec malice, je ne conseille pas à un de ces savants docteurs des villes de venir s'installer à Coursolles. Il courrait risque d'y mourir de faim! Moi, Rosa, je n'ai pas de diplômes et je ne sais pas le latin; et pourtant, je puis me vanter d'avoir fait plus d'une cure merveilleuse!

— Vous n'épargnez pas les visites non plus,

dit Marthe de son ton bourru, en se mêlant sans façon à la conversation... sans compter que vous les faites pour l'amour du bon Dieu. Un autre, à votre place, aurait pu gagner gros...

— Un autre, ma bonne Marthe, dit gaiement M. Valentin, aurait tué ses malades et fait sa fortune ; moi, j'ai mieux aimé guérir les miens gratis.

— Les bonnes gens du pays, fit Rosa en souriant, assurent que vous avez des secrets merveilleux.

— Morbleu ! Je crois bien ! dit le vieillard qui prit un air important ; garde-toi bien de les détromper, ma petite Rosa.

Puis, Marthe étant sortie pour aller à la cuisine, il continua en se penchant vers sa fille :

— Veux-tu savoir quel est mon secret, ma chère enfant ? il est bien simple et tu dois le connaître afin d'être à même, lorsque je ne serai plus là, de me remplacer auprès des pauvres et des malades. Je suis vieux, Rosa, et j'ai de l'expérience parce que j'observe beaucoup et depuis longtemps. Eh bien ! sais-tu ce que mon expérience m'a appris ? C'est que la maladie attaque beaucoup plus souvent l'esprit que le corps, et que, pour guérir, il faut d'abord consoler.

— Alors, mon père, demanda Rosa, comment avez-vous sauvé la pauvre femme de Saint-Mons ?

— Je vais te le dire... Mais je vois que nous sommes servis. Mettons-nous à table. La soupe chaude est le meilleur de tous les remèdes et le plus agréable à prendre.

Lorsqu'il fut bien commodément installé dans son fauteuil, la serviette étendue sur sa large poitrine et la cuiller à la main, le bon syndic continua :

— La pauvre femme de Saint-Mons possédait une vache qui la faisait vivre. C'était une belle suissesse au poil roux qui donnait bravement ses douze litres de lait par jour. Cette vache était toute la fortune de la bonne femme. Elle ne lui coûtait pas cher à nourrir, car tu sais que l'herbe de la route est épaisse, et puis, les voisins ne se faisaient pas faute en hiver de glisser quelques bottes de foin par la petite lucarne de la grange. Il y a huit jours, Jacqueline, — c'était le nom de la vache, — mangea tant d'herbe qu'elle gonfla et fut prise d'étouffements. Un homme du village voulut la guérir ; c'était un maladroit, la pauvre bête mourut.

Ici, M. Valentin présenta son assiette à sa

fille qui la remplit, pour la seconde fois, de soupe fumante, puis il poursuivit :

— Tu vois d'ici le désespoir de cette femme. Elle était privée tout à coup de son gagne-pain, et puis elle était seule au monde depuis longtemps, ayant perdu tôt son mari et ses deux fils : cette bonne bête était pour elle une compagne. Le lendemain du jour où Jacqueline mourut, la pauvre femme se mit au lit, — et quel lit, Rosa! — elle refusa de manger, bref, elle dépérit à vue d'œil. Ce fut alors qu'on vint me chercher.

Je la trouvai environnée de voisins et de voisines, bonnes gens fort obligeantes, qui faisaient dans sa chambre un tapage infernal, et apportaient tous quelque remède merveilleux qui devait guérir instantanément la malade. C'étaient des vers de terre pilés dans du vin blanc, des grenouilles vivantes, que sais-je encore?

D'autres, feuilletaient un livre crasseux, contenant une foule de prescriptions bizarres, et écrit par un de ces imbéciles des grandes villes qui spéculent sur la simplicité et la confiance de nos paysans. Je commençai par prier poliment tout ce monde de se retirer. On m'obéit, car tu sais, ajouta le vieillard avec une sorte de

fierté souriante, qu'on a pour moi, dans tous ces villages, une certaine considération. Resté seul avec la veuve, je l'interrogeai. — Où souffrez-vous? lui demandai-je. Elle me répondit par un faible soupir et voulut tourner son visage contre le mur. Je la ramenai doucement.

— Voyons, voyons, la mère, dis-je, du courage. Je viens pour vous guérir; je suis M. Valentin, vous me connaissez bien, n'est-ce pas? dites-moi ce que vous avez.

— Hélas! mon cher monsieur, elle était si douce!

— Qui donc?

— Ma pauvre vache!

— Ce n'est pas d'elle qu'il s'agit, mais de vous, bonne femme.

— Et puis elle donnait tant de lait! Que vais-je devenir, mon Dieu? Il me faudra mourir de faim;

— Allons! allons! remettez-vous, je connais dans le pays une petite génisse qui fera joliment votre affaire.

— Hélas! elle ne vaudra jamais ma Jacqueline, qui m'aimait tant et me suivait comme un petit chien; et puis, avec quoi l'achèterais-je, cette génisse? Je n'ai pas un sou vaillant!

— Elle ne coûte pas bien cher.

— Je suis si pauvre, monsieur Valentin, je ne possède au monde que cette cabane en planches et quelques hardes.

— Il faut d'abord songer à ne plus être malade, le reste viendra tout seul ensuite. Vous savez que j'ai déjà guéri plusieurs gens du village?

— Oui, je le sais, mon bon monsieur; mais que pouvez-vous faire pour moi? Je suis si malheureuse!

— Bah! bah! la médecine est une grande science, elle peut bien des choses!

Je tirai de ma poche une petite boîte ronde que j'avais préparée à l'avance et qui contenait un remède dont j'avais plus d'une fois, dans des cas semblables, éprouvé les merveilleux effets. Je posai cette boîte sur une table boîteuse, près du lit.

— Voici des pilules, lui dis-je, que vous prendrez matin et soir, et je vous jure qu'avant deux jours vous serez parfaitement rétablie.

Je me dirigeai vers la porte; mais la femme avait saisi la boîte avec précipitation, l'avait ouverte et, avant que je n'aie eu le temps de sortir, elle me rappela.

— Ah! monsieur Valentin, monsieur Valentin! s'écria-t-elle en fixant sur moi son bon

regard brillant, que Dieu vous rende le bien que vous faites aux pauvres gens!

Il faut te dire, ma petite Rosette, que ces fameuses pilules étaient quarante belles pièces de vingt sous toutes neuves. Je me retournai et je vis avec plaisir que les couleurs de la santé renaissaient déjà sur les joues pâles de la malade. — Demain, lui dis-je, vous tâcherez d'être assez valide pour aller trouver le père Firmin, c'est lui qui a la petite génisse ; il vous la donnera pour un prix honnête, je vous en réponds. Deux larmes de joie roulèrent dans ses yeux ; elle joignit les mains et les leva au ciel. Pour moi, je me hâtai de revenir à Courcolles afin que ma petite fille ne fût pas trop inquiète de ma longue absence. Tu vois, chère Rosa, que je suis un bon médecin. Voilà comment j'ai guéri la pauvre femme de Saint-Mons!

Rosa, qui avait écouté avec émotion le simple récit de son père, se leva vivement de table lorsque M. Valentin eut cessé de parler et vint mettre un long baiser sur le front du vieillard.

— Ah! cher papa, murmura-t-elle, comme je vous aime!

— Allons! assieds-toi, fillette, dit M. Va-

lentin en se dégageant doucement de l'étreinte de sa fille, reprends ta place et découpe ce poulet. Il me semble que les deux assiettées de soupe et la grosse tranche de bœuf que je viens de manger m'ont mis en appétit.

Il se versa une rasade de vin dans son grand verre, qu'il vida ensuite lentement jusqu'à la dernière goutte. Puis il croisa ses deux larges mains sur sa poitrine et fixa un regard heureux sur le visage de Rosa.

Ils restèrent quelque temps sans parler. M. Valentin se servit une aile du poulet que sa fille venait de découper, puis une cuisse, plus la carcasse, qu'il dépouilla avec une remarquable dextérité. Il se versait de temps en temps un verre de vin et semblait absorbé par le soin de satisfaire son robuste appétit.

Toutefois, il trouvait encore le temps de jeter fréquemment à la dérobée un regard sur sa fille; il remarquait, non sans une secrète inquiétude, qu'elle ne mangeait pas, ne parlait pas et paraissait soucieuse.

Aussi lorsque, vers la fin du repas, Marthe eut débarrassé la table et apporté le dessert, M. Valentin renoua en ces termes la conversation interrompue :

— Ah! çà, ma petite Rosa, serai-je par ha-

sard obligé de te guérir à ton tour? Tu ne sembles pas bien ce soir?

La jeune fille leva un instant ses beaux yeux sur le visage de son père, puis les baissa en rougissant et répondit d'une voix un peu tremblante :

— Je vous assure, bon père, que vous vous trompez... Je n'ai rien.

— Hum! murmura le vieillard entre ses dents, tu n'étais pas ainsi autrefois. Toi si gaie, si rieuse!

Il se pencha vers elle et l'enveloppa pour ainsi dire de son sourire bienveillant.

— Allons, ma chère fillette, poursuivit-il, dis-moi bien franchement ce qui te préoccupe. Voudrais-tu donc avoir des secrets pour moi? Est-ce que je ne sais pas que, depuis quelques mois, ton cher petit cœur n'appartient pas entièrement à ton vieux père ?

La jeune fille tira de son corsage une lettre pliée et la mit dans la main de son père.

— Tenez, cher papa, dit-elle en souriant, toute rose de bonheur, lisez ; vous saurez tout.

— Allons donc! s'écria gaiement M. Valentin, je me disais bien qu'il y avait quelque chose sous roche.

Il ouvrit le billet que lui avait remis sa fille et y jeta les yeux.

— Comment as-tu reçu cette lettre? demanda-t-il après avoir tourné et retourné le papier entre ses doigts.

— Un colporteur me l'a remise.

— Quand?

— Cet après-midi.

En ce moment, le bruit du pas d'un cheval retentit dans la rue silencieuse du village.

M. Valentin leva brusquement la tête. Rosa murmura :

— C'est lui!

Le cheval s'arrêta devant la porte et bientôt la grosse sonnette retentit avec des tintements sonores.

— Ah! pardieu! s'écria M. Valentin en s'avançant au-devant du nouvel arrivant, qu'il soit le bienvenu chez moi; je suis vraiment heureux de le revoir!

Rosa s'était levée à son tour et s'appuyait sur le dossier d'une chaise. Elle entendit la voix forte de son père, puis un bruit d'éperons sur les dalles du corridor. Enfin, la porte de la salle s'ouvrit toute grande pour donner passage à M. Valentin et à un jeune homme qu'il tenait sous le bras.

— Germain!

— Rosa!

Ces deux mots jaillirent, rapides comme la pensée, des lèvres des deux jeunes gens.

Lorsque M. Valentin se retourna, après avoir fermé la porte, il aperçut son hôte qui serrait tendrement dans ses deux mains les petites mains de Rosa. Le visage de l'excellent père sembla refléter le bonheur qui éclatait dans le sourire radieux de sa fille.

— Chère Rosa, disait le jeune homme, en donnant à sa voix les inflexions les plus caressantes, je n'ai jamais éprouvé un tel bonheur! Vous ne m'avez donc pas oublié?

— Je n'oublie pas ceux qui m'aiment, Germain, répondit la jeune fille, et je sais que vous m'aimez bien.

— Oui, chère âme, ma vie, mes pensées vous appartiennent...

— Allons, allons! dit doucement M. Valentin, en mettant sa main sur le bras du jeune homme, vous voici réunis de nouveau, vous aurez le temps demain de causer tout à votre aise, mes enfants. Ah! ah! grand sournois, c'est comme cela que vous surprenez votre monde! Et cette petite Rosa, est-elle assez cachotière!... Mais vous devez être fatigué, Germain; vous devez mourir de faim. Asseyez-vous là, reposez-vous et mangez. Holà! Marthe, rapporte

la soupe et mets à la broche un autre poulet, car je ne crois pas que celui-ci soit en état d'être présenté, continua-t-il en fixant son regard joyeux sur les os blanchis accumulés dans son assiette.

Grâce à l'activité de Marthe et aux soins attentifs de Rosa, l'étranger eut bientôt devant lui un appétissant souper, auquel il se mit sans tarder en devoir de faire honneur.

Rosa le regardait faire en souriant, M. Valentin avec un œil d'envie.

— Ah! le gaillard! s'écria-t-il en frottant ses deux mains l'une contre l'autre, a-t-il bon appétit! Tudieu, mon garçon, vous auriez dû venir une heure plus tôt. Je regrette de ne pouvoir vous tenir tête... Mais, vrai, avec la meilleure volonté du monde, il me serait impossible d'avaler une bouchée de pain. Tout ce que je pourrai faire sera de boire à votre santé et à celle de Rosa!

# III

Germain était un beau jeune homme de vingt-six ans environ. Sa taille était haute et bien prise, ses épaules larges. De longs cheveux blonds, séparés au milieu de la tête en deux longs bandeaux terminés par des boucles, et une barbe claire encadraient son visage, remarquable surtout par la pureté du teint, frais comme celui d'une jeune fille, et par l'expression douce et rêveuse de deux beaux yeux bleus.

Il était vêtu d'un habit en velours marron, d'une culotte jaunâtre et de bottes vernies ornées d'un gland.

Germain était le seul étranger résidant à

Coursolles ; il y était installé dépuis six mois à peine. On l'avait vu venir un jour dans le pays, tout poudreux, portant sur son dos une grande boîte et tenant en main un bâton sur lequel il s'appuyait. Il s'était assis au pied du coteau, près de la Riole, sur une pierre, avait ouvert sa boîte, déployé son bâton en forme de chevalet, et s'était mis à peindre, pendant plusieurs heures, le ravissant paysage qu'il avait sous les yeux.

On supposait qu'il venait de Saint-Claude. Le site pittoresque au milieu duquel s'élève le village de Coursolles avait sans doute séduit le jeune artiste, car plusieurs fois, dans l'espace d'un mois, on l'avait vu revenir dans les environs pour en dessiner les différents points de vue.

Les bonnes gens du pays avaient même fini par lier connaissance avec lui. Il était très doux, très poli, causait avec eux de leurs affaires, caressait leurs enfants et paraissait s'intéresser à tout ce qu'on lui disait.

Un jour, le vieux Joseph Pinchon, un des riches habitants de Coursolles, s'était arrêté derrière le peintre ; les deux mains croisées sur son bâton, il admirait en silence le tableau commencé.

— Ah ! par ma foi, dit-il enfin, ne pouvant plus contenir l'expression de son admiration, savez-vous, monsieur, que c'est joliment touché ce que vous faites là !... On reconnaît bien le pays. Voici Régny dans le fond, Athis à gauche, les bois de Saint-Maurice à droite, et au loin, bien loin, le mont Blanc... Comme c'est ça !

— Vous trouvez, mon brave homme? dit le peintre sans se déranger.

Le sans-façon un peu dédaigneux de cette réponse fit faire une légère grimace à M. Joseph Pinchon.

— Oui, monsieur, dit-il en se mettant près du peintre, comme pour attirer ses regards sur l'habit noir, les souliers à boucles et le chapeau qu'il portait. Il est possible que je ne sois qu'un pauvre paysan, mais je ne suis point sot et j'ai des yeux pour voir ce qui est beau... Monsieur vient de Saint-Claude, probablement?

— En effet.

— J'ai déjà eu le plaisir d'apercevoir plusieurs fois monsieur... Mais la route est longue et le soleil commence à chauffer. Pourquoi monsieur ne s'installerait-il pas à Coursolles?

— J'y ai déjà songé. Pensez-vous, mon

brave, qu'il soit possible de se loger dans ce village?

— Si on peut se loger à Coursolles! s'écria M. Pinchon, que ce doute sembla jeter dans une stupéfaction profonde ; nous prenez-vous donc pour des animaux qui vivent sous terre?... Tenez, venez avec moi. Je connais justement une petite maison qui fera joliment votre affaire : commode, pas chère, et un propriétaire qui n'est pas méchant, je vous le jure.

Le jeune peintre céda volontiers à l'invitation. Il rangea ses couleurs, ses pinceaux, mit la boîte sur son dos et suivit M. Pinchon, qui le conduisit devant une maison située à l'extrémité du bourg et qui lui appartenait. L'étranger trouva l'habitation propre et gentille. Il y avait un jardinet, une étable qu'on pouvait transformer facilement en écurie. Des fenêtres du premier, on jouissait d'une vue magnifique sur le vallon et sur les bois.

L'affaire fut conclue avec une promptitude qui étonna M. Pinchon et qu'il mit sur le compte du facile enthousiasme des artistes. En homme sage, il profita de la bonne volonté du jeune étranger pour lui faire payer assez cher le plaisir d'habiter Coursolles. Mais le peintre se montra fort accommodant sur ce point et ac-

cepta, sans discussion, le prix que lui demanda le propriétaire.

Quelques jours après, Coursolles comptait un habitant de plus.

M. Germain, tel était le nom du jeune peintre, avait apporté de Saint-Claude quelques meubles assez modestes et s'était installé aussitôt. Une voisine se chargeait des détails de son petit ménage.

La curiosité publique ne perd jamais ses droits, même dans les plus humbles villages. On commença bientôt à causer sur le compte du jeune étranger, et à se demander ce qu'il était et d'où il venait. M. Pinchon, auquel il avait fait ses confidences dès le second jour de son installation à Coursolles, raconta bientôt à tout le monde l'histoire de son nouveau locataire. Elle fit promptement le tour du pays.

M. Germain était Suisse ; sa famille habitait Zurich. Il avait perdu son père, mais sa mère vivait encore. Il avait une honnête aisance et aimait la vie libre et indépendante. Comme il était fatigué de peindre, depuis son enfance, les sites un peu monotones de la Suisse, ses montagnes neigeuses, ses torrents, ses lacs et ses chalets, il s'était mis en route pour chercher de nouveaux points de vue.

Un hasard l'avait amené à Coursolles ; il trouvait le pays joli et y demeurait, jusqu'à ce que sa fantaisie d'artiste vînt le prendre un beau jour par la main et le mener vers d'autres contrées. Ils paraissait avoir, du reste, un vif amour pour son art. Tous les matins, vers sept heures, on le voyait partir, un album à la main ou sa boîte sur les épaules, emportant dans un sac son frugal repas. Le soir, quand il rentrait, la poussière qui couvrait ses gros souliers ferrés et la sueur qui coulait sur son front montraient qu'il avait fait une longue course dans la campagne. Il dessinait rarement à proximité du village. Presque toujours il s'enfonçait dans les bois ou explorait le pays en suivant le cours de la Riole.

Un jour, cependant, — cela se passait environ trois mois après son arrivée à Coursolles, — M. Germain avait installé son chevalet, à l'ombre d'un marronnier, sur la petite place qui précédait l'église. Il traçait sur la toile les murs noircis, les grandes fenêtres ogivales et le clocher un peu lourd de la vieille chapelle.

Une dizaine d'enfants faisaient cercle autour de lui et contemplaient son travail d'un œil curieux, tout en mangeant leurs tartines de crème ou de raisiné. Puis, l'heure de la classe ayant

sonné, les petits garçons avaient pris rapidement le chemin de l'école, courant de toutes les forces de leurs jambes, car M. Roger avait l'habitude de distribuer quelques sucreries à ceux qui arrivaient les premiers.

En route, ils rencontrèrent Rosa Valentin, tenant par la main le petit Julien Brunet. Le pauvre enfant était souffrant depuis quelque temps et ne pouvait assister à la classe. Rosa profitait des derniers jours de l'été pour lui faire faire chaque matin une courte promenade au soleil.

Julien se suspendait au bras de la jeune fille qui marchait lentement pour ne pas fatiguer son élève et l'encourageait par de douces paroles. La figure du petit malade se tourna vers le groupe d'enfants robustes qui traversaient la rue comme un tourbillon joyeux ; un triste sourire passa sur ses lèvres.

— Voyez, mademoiselle, comme ils sont heureux, dit-il en poussant un soupir de regret, comme ils courent vite !

— Bientôt, Julien, tu courras comme eux ; aie bon courage !

— Hé ! Brunet, cria en passant un gros enfant rouge et essoufflé dont les jambes courtes faisaient flotter les plis d'un pantalon trop

large, tu ne viens donc pas à l'école, paresseux?

— Entendez-vous, mademoiselle? dit l'enfant en serrant convulsivement la main de Rosa; ils m'appellent paresseux! Ce n'est pourtant pas ma faute si je ne puis les suivre.

— Laisse-les dire, Julien, dit Rosa, qui se pencha vers lui et l'embrassa tendrement; un jour viendra, mon cher petit, où tu seras plus savant qu'eux... Quand Dieu t'aura rendu la santé.

— Oh! oui, je travaillerai bien... Mais voyez donc, mademoiselle, à quoi s'occupe ce monsieur qui est assis sous ce gros marronnier?

— C'est un peintre, mon enfant; c'est le nouveau locataire de M. Pinchon.

Julien ne connaissait l'art de la peinture que par les pâtés de vermillon dont René, son frère aîné, décorait les coucous qu'il fabriquait. Il ne prêta donc point grande attention à la réponse de Rosa et se retourna comme pour revenir sur ses pas.

Mais la jeune fille, qui avait déjà plus d'une fois aperçu M. Germain dessinant dans la campagne ou partant avec tout son attirail pour une de ses expéditions artistiques, avait depuis longtemps le désir de voir de près les œuvres

du jeune peintre. Elle entraîna donc Julien du côté de la place, en lui recommandant le silence, et se plaça derrière le marronnier contre lequel l'artiste s'appuyait.

Cependant, à peine l'enfant eut-il jeté les yeux sur la toile, qu'il oublia la leçon que lui avait faite sa jeune compagne et s'écria, dans un accès d'enthousiasme :

— Oh ! voyez, mademoiselle, comme c'est beau ! Voici l'église, le clocher avec son coq... Oh ! comme c'est bien imité !

— Tais-toi, Julien, dit à voix basse Rosa toute rougissante.

L'enfant plaça sa main sur sa bouche, pour contenir son admiration naïve, et suivit de ses grands yeux noirs et ardents le pinceau du peintre, qui voltigeait légèrement de la palette à la toile.

M. Germain ne s'était pas retourné, et n'avait pas semblé s'apercevoir de la présence de Rosa et de l'enfant. Bientôt cependant il prit un autre pinceau et se mit à tracer rapidement sur la dernière marche du porche de l'église la silhouette d'une figure de femme.

— Que fait-il donc? murmura Julien à l'oreille de la jeune fille ; il n'y a personne en ce moment près de l'église.

Rosa lui serra la main et mit un doigt sur ses lèvres. Elle contemplait attentive, émue, le travail du jeune artiste. Une subite rougeur colora ses joues.

— Viens, Julien, dit-elle en tirant l'enfant en arrière par un mouvement brusque; il est temps de revenir à la maison.

Elle avait reconnu sa taille et les traits de son visage dans la figure légère peinte par Germain. Elle avait reconnu aussi la couleur de la robe qu'elle portait, et les nœuds bleu pâle qui ornaient ses bras et son sein.

L'enfant parut obéir à regret à sa jeune compagne et, tandis que, toute troublée d'une vague émotion, elle s'éloignait à grands pas, Julien tournait sa figure intelligente vers le jeune peintre toujours immobile et qui semblait absorbé par son travail.

## IV

Le lendemain, de bon matin, le petit Brunet vint trouver dans le jardin Rosa qui se promenait au bras de son père.

— Qu'as-tu donc, petit? demanda M. Valentin en voyant l'empressement de l'enfant qui en accourant, avait un peu effleuré du pied les plates-bandes. Comme tu es vif, aujourd'hui!

— Ah! mademoiselle, je l'ai revu! s'écria Julien qui se jeta au cou de Rosa.

— Qui donc?

— Le peintre!

Rosa rougit et détourna les yeux.

— Quel peintre? demanda M. Valentin. Ah! oui, sans doute ce barbouilleur qui est venu s'installer depuis six mois au village...

— Je vous assure, mon père, qu'il a du talent, dit vivement Rosa.

— Tu as donc vu ses tableaux?

— Hier, en me promenant avec Julien, j'ai eu, je l'avoue, la curiosité de m'approcher de lui.

— Il peignait l'église, monsieur Valentin, fit le petit Julien avec exaltation. Ah! si vous saviez comme c'était ressemblant! Demandez plutôt à mademoiselle. J'ai pensé à cela toute la nuit. Ce matin, j'ai été rôder autour de la maison du père Pinchon; j'espérais le voir, lui; ça n'a pas manqué. Il a ouvert ses volets, m'a aperçu et m'a appelé. Vous comprenez que je ne me suis pas fait prier. Je me suis approché de la fenêtre, il s'est penché, m'a pris dans ses bras et m'a fait entrer dans sa chambre. — Qui es-tu, petit? m'a-t-il demandé. — Je suis Julien Brunet. — Et que veux-tu? — Je veux être peintre. — Il a ri et m'a donné la tartine qu'il était en train de faire.. Il est si bon, monsieur Valentin! Il m'a fait déjeuner avec lui et m'a montré des images. Il m'a autorisé à venir le voir souvent et m'a dit qu'il m'apprendrait à faire, comme lui, de beaux dessins. Quel bonheur! continua-t-il en frappant ses petites mains, je saurai peindre!

— Tâche d'abord d'apprendre à lire, petiot, fit M. Valentin en passant amicalement sa large main dans les cheveux ébouriffés de l'enfant.

— Oh! je saurai bientôt lire, n'est-ce pas, mademoiselle?... Et puis, vous ne savez pas? continua-t-il en fixant ses yeux pétillants de malice sur le visage de Rosa, il m'a donné quelque chose pour vous...

— Pour moi? dit la jeune fille toute confuse; que veux-tu dire?

M. Valentin regarda sa fille, puis Julien avec étonnement.

Le petit Brunet tira de la poche de sa blouse un papier roulé et le tendit à Rosa avec un geste triomphant.

— Voilà! dit-il; dites-moi à qui cela ressemble!...

La jeune fille jeta les yeux sur l'envoi du peintre et le remit à son père sans rien dire; la surprise, — la joie peut-être, — semblaient lui avoir ravi la parole.

— Mais c'est ton portrait, cela, Rosa, dit M. Valentin, et très réussi, ma foi?... Tu as donc vu souvent ce monsieur?

— Une fois ou deux seulement en me promenant avec vous ou avec Julien. Je l'ai aperçu aussi le dimanche à l'office. Mais l'église est si

sombre! Je ne sais comment il a pu voir mon visage.

— C'est singulier! dit M. Valentin, que cet incident avait rendu un peu rêveur.

Après le déjeuner, sans mot dire, le père de Rosa prit sa canne et son chapeau, se dirigea vers l'extrémité du village et entra dans la maison habitée par le jeune peintre.

Lorsqu'il revint chez lui, une heure après, M. Valentin paraissait gai et réjoui. Il mit une blouse de toile grise, prit une bêche et alla rejoindre Rosa, qui travaillait dans le jardin.

La jeune fille levait de temps en temps ses regards sur lui. Elle pressentait que son père avait quelque importante révélation à lui faire.

Au bout d'une heure environ, M. Valentin vint s'asseoir sur le banc, près de sa fille, pour se reposer quelques instants, car le soleil était assez ardent. Il appuya ses deux mains sur sa bêche et parut réfléchir. Enfin, rompant le silence :

— Rosa, dit-il, sais-tu bien d'où je viens?

— Non, mon père, répondit la jeune fille.

Mais, tandis qu'elle faisait cette réponse, son cœur battait sans qu'elle sût pourquoi.

— J'ai été voir ce beau monsieur qui se per-

met d'envoyer des dessins aux demoiselles du village.

Rosa leva les yeux sur son père, avec un peu d'anxiété.

— Eh! mais, continua M. Valentin, c'est, par ma foi un charmant jeune homme, et je suis enchanté d'avoir fait sa connaissance.

Si le digne syndic n'avait été fort occupé en ce moment à chasser, du bout de son mouchoir, un scarabée qui s'était posé sur l'une de ses plus belles roses, il eût remarqué l'éclat singulier dont brilla soudain le pur regard de Rosa.

— Tu sais, Rosa, que je suis carré en affaires, poursuivit M. Valentin en remettant son mouchoir dans sa poche; je me suis dit : Sachons d'abord quel est ce jeune homme. Si c'est un de ces jeunes fats comme il n'est pas rare d'en rencontrer dans les grandes villes, barrons-lui la route et disons-lui bien nettement : Halte-là, monsieur, on ne passe pas! Si c'est, au contraire, un bon et honnête garçon, qui trouve ma Rosa jolie et désire lui plaire... eh! mais, pourquoi ne pas lui faire bonne figure? Le bon Dieu ne défend pas aux jeunes gens de s'aimer et de se le dire, en attendant que M. le maire leur permette de se le prouver...

M. Valentin se mit à rire de cette plaisanterie, puis, reprenant son sérieux :

— J'avais toujours entendu raconter, continua-t-il, que les artistes étaient des hommes à part qui nous méprisaient, nous autres bonnes gens, et se croyaient bien au-dessus de nous.

Ah! Rosa, M. Germain est, je t'assure, le meilleur garçon et le plus simple que j'aie jamais vu. Son petit intérieur est très modeste ; oui vraiment, ma maison semble un palais à côté de la sienne. Mais, chez lui, tout est bien rangé, tout est bien à sa place. C'est un homme d'ordre que ce garçon-là. Et puis, il est si doux, si obligeant, il m'a témoigné tant de respect et de déférence! J'en étais vraiment touché... Tu ne devinerais jamais ce qu'il faisait quand je suis entré chez lui? Je te le donne en mille. Il épluchait des haricots pour son souper. — Voyez-vous, m'a-t-il dit gaiement, je suis un peu de tous les métiers. La bonne Sarah est malade ce soir et ne peut faire mon dîner ; je la remplace. N'est-il pas bien doux, d'ailleurs, de chercher un délassement aux peines et aux travaux journaliers dans ces simples occupations que la plupart des hommes traitent de vulgaires, parce qu'ils n'ont pas le cœur assez pur pour en comprendre le charme? Oserai-je

vous avouer que je suis aussi fier d'une soupe aux choux bien réussie que d'un tableau bien peint? C'est pourtant la vérité, mon cher monsieur...

Il me parla encore longtemps sur ce sujet, me vantant le douceurs de la vie simple et patriarcale, le bonheur qu'on trouve au foyer de la famille. Et, comme je m'étonnais qu'il pût vivre seul, ayant de tels goûts et un cœur si affectueux, il me répondit : — Vous voulez que je vous fasse toutes mes confidences? Eh bien! j'y consens. Je suis orphelin; je n'ai plus que ma mère, une sainte et digne femme, qui habite Zurich. Assurément, je pourrais être très heureux près d'elle, car elle m'adore. Mais vous savez comme moi, mon cher monsieur, qu'il vient un moment où l'amitié d'une mère ne vous suffit plus...

Hum! hum! dit M. Valentin en s'interrompant soudain, car il se sentait glisser sur un terrain dangereux. Puis il reprit, après une pause :

— Bref, continua mon brave jeune homme, je cherche à me marier. Vous me trouverez peut-être bien exigeant ou bien sévère pour les jeunes filles de mon pays quand je vous dirai que, malgré tous mes soins, je n'ai pu découvrir à Zurich une femme digne de me com-

prendre et d'être aimée de moi. Aussi, j'ai fait comme les patriarches de la Bible, je me suis mis en route, mon bâton à la main, priant Dieu de mettre sur mon chemin la compagne que je cherche. Voici un an que dure mon voyage.

— Et vous n'avez pas encore trouvé ?

— Je n'avais pas trouvé avant de venir à Coursolles, me dit-il en me serrant la main avec une intention que je n'eus pas de peine à comprendre.

M. Valentin, dont le caractère plein de rondeur et de franchise n'aimait pas les sous-entendus, accentua cette dernière phrase par un bon baiser qu'il mit en riant sur le front rougissant de sa fille.

Ah ! Rosa, chère Rosa, quelle profonde révolution s'est faite dans votre âme à dater de ce jour mémorable ! Pourquoi cette ombre de mélancolie dans vos grands yeux profonds, pourquoi ces vagues soupirs exhalés par vos lèvres ? Pourquoi, le soir du jour où votre père vous fit ces confidences, imprudentes peut-être, n'avez-vous pu contenir un mouvement de dépit en apercevant sur la commode de votre chambre « Mademoiselle Thérèse », votre poupée debout sur son piquet de bois, ouvrant ses gros

yeux de faïence, les bras et les jambes écartées, dans l'attitude de la stupéfaction la plus grande?

Pourquoi avez-vous pris la pauvre fille, que vous cajoliez et pariez hier encore avec tant de joie, et l'avez-vous jetée sans ménagement au fond d'un tiroir? Ah! chère Rosa, quel flot de pensées montent de votre cœur à votre jeune tête, la remplissent et la troublent?

Vous l'avez revu, il vous a dit son amour, et dans quels termes, grand Dieu! Avec quelle passion il s'exprime! quelle poésie dans son langage, dont vous ne comprenez pas toujours bien peut-être les expressions un peu obscures et mystiques, mais qui cependant remue délicieusement les fibres les plus intimes de votre âme!

D'où vient donc la puissance singulière que ce jeune homme a conquise sur vous? D'où vient que toutes vos pensées lui appartiennent, que tout votre être semble voler au-devant de lui quand il arrive et le suivre lorsqu'il s'éloigne? Comme vous êtes fière de songer que nulle femme, avant vous, n'a pu posséder son cœur!

Rosa et Germain se voyaient tous les jours. Le matin, avant de partir pour sa course quotidienne, ou le soir au retour de ses prome-

nades, le jeune peintre venait toujours passer quelques instants auprès de Rosa dans le jardin de M. Valentin ; il s'asseyait souvent à la table du digne syndic.

Lorsque l'hiver arriva, il fut l'hôte assidu des longues veillées. Sa place était marquée, au foyer de M. Valentin, entre M. Roussel, le pasteur, et M. Roger, le maître d'école. Il causait bien, et savait une foule de légendes de Suisse et d'Allemagne que Rosa ne se lassait pas d'entendre.

Dans le village, on considéra bientôt les deux jeunes gens comme fiancés, bien que Germain n'eût pas encore fait à M. Valentin sa demande officiele.

Un soir, c'était dans les premiers jours de février 1870, Germain se promenait avec Rosa dans les allées du jardin, encore marquées çà et là de petites plaques de neige incrustées dans le gravier. Le jeune artiste était plus taciturne que de coutume et paraissait préoccupé. Rosa lui en demanda la cause.

— Chère enfant, lui répondit-il, je vais prochainement quitter Coursolles.

Rosa pâlit et sa petite main serra involontairement le bras sur lequel elle s'appuyait.

— Pour toujours? demanda-t-elle en tour-

nant son regard anxieux vers le jeune homme.

— Non, non, dit-il en souriant; ce village a pour moi trop d'attraits pour que je consente à m'en éloigner à jamais. J'ai reçu ce matin une lettre de ma mère; elle réclame ma présence. Vous ne devez pas vous en étonner, Rosa, car voilà bien longtemps que je me suis séparé d'elle. Je partirai sous peu de jours pour aller l'embrasser. Et puis, continua-t-il après une pause, j'ai une grave affaire à traiter avec elle. Chère Rosa, m'aimez-vous?

Pour toute réponse, Rosa inclina doucement la tête de son côté et poussa un faible soupir.

— Oui, reprit-il, je sais que vous m'aimez, et chaque jour je bénis Dieu qui m'a permis de connaître un tel bonheur! Chère, bien chère Rosa, murmura-t-il à son oreille, voulez-vous être ma femme?

L'accent de ces paroles troubla délicieusement le cœur de Rosa. Elle suspendit sa marche et ferma à demi les yeux, comme si un vertige soudain s'était emparé d'elle. Puis, après une longue pause, elle répondit, d'une voix que la pudeur et l'amour rendaient un peu tremblante :

— Oui Germain, je vous aime, je suis à vous... Demandez-moi à mon père ; je serai fière et heureuse d'être votre femme...

La nuit était venue et ses ombres cachaient la rougeur qui brûlait les joues de la jeune fille. Germain passa sa main autour de la taille de Rosa et l'attira sur son cœur avec une vigueur qui lui arracha un léger cri. Elle sentit deux lèvres ardentes se poser sur ses lèvres ; des mots qu'elle ne comprenait pas arrivèrent à son oreille. Mais elle se dégagea de cette puissante étreinte et se rejeta vivement en arrière, Germain s'avança vers elle... Au même instant, M. Valentin parut dans le jardin. Les deux jeunes gens reprirent leur promenade, causant de choses indifférentes, sans trop savoir ce qu'ils disaient, tandis que leurs mains entrelacées se parlaient tout bas le langage éloquent et mystérieux de l'amour.

# V

Le lendemain du retour de Germain, M. Valentin suivait de bon matin la longue et unique rue du village, ayant Rosa à son bras. Jamais souverain parcourant sa capitale ne reçut plus de saluts que l'excellent syndic durant cette promenade.

Il trouvait un mot bienveillant pour chacun, s'informait des moindres incidents survenus dans la paisible existence de ces braves gens, donnait en passant une caresse aux enfants, un bon conseil aux parents.

— Eh bien! Gérard, tu vas travailler à ta vigne; le vin sera-t-il bon cette année?

— Oui, monsieur Valentin, les gelées sont venues tôt, Dieu merci!

— Bonjour Bertrande, comment va le petit?

— Il en est à sa quatrième dent, monsieur Valentin.

— Ah ! le gaillard ! il pourra bientôt manger la soupe !...

— Comment te portes-tu, mon vieux Lalou? Te voilà donc en route pour ta tournée? Il me semble que tu es en retard, mon brave... à propos, je t'engage à surveiller la Pierrette. Elle se promène bien souvent hors du bourg avec le grand Jacques...

— N'ayez pas peur, monsieur Valentin, on a l'œil ouvert et la loi est la loi !... répondait le vieux garde champêtre en saisissant avec dignité la poignée de son bancal.

Ils arrivèrent ainsi devant la maison écartée qu'habitait Germain. Le cœur de Rosa battit un peu plus vite, et ses palpitations redoublèrent lorsque, la porte de la maison s'étant ouverte tout à coup, le jeune peintre apparut sur le seuil, achevant de manger une tartine qu'il tenait à la main.

En apercevant M. Valentin et sa fille, il descendit rapidement les marches et salua en souriant.

— Ah! ah! Germain, mon ami, nous sommes déjà levé! dit M. Valentin, qui serra fortement

la main du jeune homme. Comment avez-vous passé la nuit?

— Fort bien, monsieur Valentin, j'ai eu des rêves charmants.

En disant ces mots, il fixa sur Rosa un tendre regard.

— On est toujours heureux, n'est-il pas vrai, continua le syndic, de revenir chez soi après une absence?...

Ah! ça, il m'a semblé que vous étiez monté hier sur un beau cheval gris.

— Oui, je l'ai acheté en Suisse. Il se prélasse dans l'écurie. Le petit Pinchon lui a fait une bonne litière; il viendra le soigner tous les jours... Et où allez-vous, monsieur Valentin?

— J'ai trouvé Rosa un peu pâle, ce matin; je l'emmène avec moi pour lui faire prendre l'air... Tenez, mon bon Germain, j'ai une idée, et j'espère qu'elle ne vous déplaira pas trop. Vous allez donner le bras à Rosa et la ramener à la maison. Pendant ce temps, j'irai voir le père Rangoux et Jean Servin. Il faut que je cause avec eux au sujet de la nouvelle fontaine qu'on va construire de ce côté du village.

Germain accepta avec empressement l'offre du vieillard.

— Je vous remercie, monsieur Valentin, dit-il, j'ai bien besoin, en effet, de parler à ma chère Rosa.

— Eh! eh! je n'en doute pas! répliqua le syndic en jetant un regard un peu malicieux sur les deux jeunes gens. Tenez, regardez... la voici déjà qui a meilleure mine!... Ah! on a bien raison de dire dans le pays que je suis un bon médecin!

M. Valentin s'éloigna, le visage heureux, son bonnet de loutre posé sur le coin de l'oreille, tandis que Rosa et Germain gravissaient lentement, serrés l'un contre l'autre, un petit sentier écarté qui montait vers les champs et les bouquets de bois situés derrière le village.

Ils restèrent quelque temps sans se parler, ce qui arrive souvent lorsqu'on a trop de choses à dire. Enfin, Germain rompit le silence.

— Vous avez reçu ma lettre, chère Rosa? demanda-t-il.

— Oui, Germain... Savez-vous bien que je commençais à désespérer de vous revoir jamais, fit-elle d'un ton de doux reproche. Oh! comme j'ai été heureuse d'apprendre votre retour!... Je crois que mon père s'en est aperçu...

— Comment! M. Valentin a lu ma lettre?

— Certainement, répondit ingénument Rosa;

mon père ne sait-il pas que nous nous aimons et n'approuve-t-il pas nos projets?

— Vous avez raison, Rosa, dit Germain. Il y eut encore un silence. Germain aidait sa jeune compagne à gravir le sentier semé de pierres rondes et glissantes.

— Quelle belle journée se prépare! reprit le jeune artiste avec enthousiasme en contemplant, de la hauteur à laquelle ils étaient parvenus, le magnifique paysage encore tout imprégné des vapeurs transparentes du matin. O Rosa! comme on se sent peu de chose auprès de cette nature dont les richesses sont sans bornes! Voyez ces bois silencieux et profonds, ces montagnes aux reflets bleus et roses, ce ciel si pur où l'alouette monte et descend en saluant par ses cris joyeux le soleil qui paraît à l'horizon! Que sommes-nous auprès de tant de merveilles? Rien. Et pourtant nos faibles regards les enveloppent, notre âme les sent, notre esprit les admire!... Si petits et si chétifs que nous soyons, nous pouvons embrasser l'immense étendue! Dieu ne semble-t-il pas avoir déposé une partie de sa puissance dans cette faible créature faite à son image? Ah! malheur, malheur à ceux qui nient l'existence de cet être suprême qui nous a faits assez grands

pour comprendre ses œuvres et pour les trouver belles !

Entraîné par l'élan de son admiration ardente, Germain prit les deux mains de Rosa et resta quelque temps devant la jeune fille, dévorant du regard son ravissant visage, ses cheveux aux reflets dorés et sa taille dont une robe ajustée trahissait les délicieuses rondeurs.

— Oh ! laissez-moi vous regarder, continua-t-il avec feu, tandis que Rosa, toute confuse, détournait un peu la tête. Laissez-moi vous contempler, ma bien-aimée !... Il y a si longtemps que mes yeux n'ont eu ce bonheur ! Pouvez-vous deviner ce que j'ai souffert pendant cette cruelle absence ?... Chaque matin, chaque soir, je pensais à vous, je baisais votre cher portrait et la boucle de cheveux que vous m'avez donnée au moment de mon départ... Ah ! Rosa, je vous retrouve donc enfin !... plus charmante encore que lorsque je vous ai quittée !... Oh ! comme vous êtes belle !...

Rosa, toute frémissante, s'arracha à cette étreinte passionnée, puis reprit le bras du jeune homme en murmurant :

— Ah ! Germain, vos paroles me troublent... Assez ! assez !... continuons à marcher.

Pour se donner une contenance, elle se mit à cueillir les hauts coquelicots et les marguerites qui bordaient le chemin. Elle assemblait son bouquet d'une main fièvreuse; ses yeux étaient obscurcis par une sorte de nuage. Germain voulut mettre son bras autour de la taille de la jeune fille, comme pour soutenir sa marche un peu vacillante. Mais Rosa le repoussa doucement:

— Non, dit-elle, laissez-moi un instant

Elle s'arrêta, passa légèrement la main sur son front, afin de ranger les boucles indisciplinées que le vent faisait voltiger autour de son frais visage. Puis, étant devenue plus calme, elle reprit, mais sans oser lever les yeux vers le jeune homme, dont le regard exerçait sur elle une fascination étrange:

— Avez-vous trouvé votre mère en bonne santé, Germain?

Un sourire, dont Rosa eût difficilement compris la signification équivoque, se joua sur les lèvres du peintre.

— Oui, Rosa, je vous remercie, répondit-il; malgré son grand âge, elle est toujours bien portante.

— Et... continua la jeune fille en effeuillant d'un air un peu préoccupé l'une de ses mar-

guerites... avez-vous mené à bonne fin cette grave affaire qui vous appelait en Suisse?

Germain hésita un instant et ne répondit pas directement à cette question.

— Rosa, dit-il, je suis bien heureux... Dans quelques jours, si vous me le permettez, je parlerai à votre père à ce sujet.

— Vous sembliez triste et taciturne hier soir, continua Rose avec un faible sourire... Oserai-je vous l'avouer? j'étais inquiète.

— Pardonnez-moi, chère Rosa... je me trouvais un peu fatigué. Et puis, j'étais si ému de vous revoir! Je craignais de vous parler, car mes paroles eussent été trop faibles pour exprimer ce que je ressentais. J'aurais voulu être seul avec vous pendant cette première entrevue, pouvoir me jeter à vos pieds et vous dire à genoux combien je vous aime!... Traitez-moi de fou, d'extravagant, j'y consens. C'est que vous ne pouvez vous imaginer, ma bien-aimée, ce que j'ai souffert durant cette longue absence!...

— Si, Germain, répondit Rosa d'un ton pénétré, je le devine. Croyez-vous donc que je n'ai pas souffert, moi aussi?

Germain saisit avec passion la main blanche qui s'appuyait sur son bras et la pressa contre

son cœur. Pendant quelques instants, troublés par la violence de leurs sentiments, ils marchèrent encore l'un près de l'autre sans se parler. Les yeux à demi fermés, ils semblaient savourer lentement le bonheur dont leur âme était inondée.

— Ah ! Germain, dit Rosa d'une voix si faible qu'elle semblait un dernier soupir de la brise se jouant dans les hautes herbes, voici une journée que je n'oublierai jamais !

Hélas ! la pauvre enfant devait se rappeler plus tard cette parole murmurée dans toute l'ardeur de son jeune et confiant amour !

Ils traversaient une prairie où paissaient gravement trois ou quatre belles vaches dont le poil reluisait, avec des tons d'or, aux rayons du soleil. Les petits pieds de Rosa glissaient entre les longues tiges des herbes qui se courbaient sous les plis flottants de sa robe et répandaient, en se redressant, leurs graines légères au souffle du vent. Les insectes secouaient un peu lourdement leurs ailes encore humides de rosée et bourdonnaient en voletant de fleur en fleur.

L'un d'eux, dans sa course inconsciente et endormie, vint se poser sur le doigt de Rosa. C'était un de ces jolis coléoptères aux ailes de

feu connus sous le nom vulgaire de « bêtes à bon Dieu ». La jeune fille eut un geste involontaire de dégoût et secoua sa main pour faire tomber l'insecte. Mais Germain prit doucement le petit animal entre ses doigts et le considéra en souriant.

— Pourquoi vous effrayer, Rosa? dit-il; voyez comme cette pauvre petite bête est inoffensive et timide ; ce serait pécher que de lui faire mal. Elle est si faible, si impuissante que le Créateur, dit une pieuse légende, l'a prise sous sa protection. Il se charge de la défendre, et malheur arrive toujours, à celui qui la tue ou la fait souffrir... Avez-vous jamais regardé de près ce joli insecte? L'avez-vous admiré comme il le mérite? Considérez ces deux ailes couvertes d'un vernis éclatant, ornées de points noirs disposés avec coqueterie; cette petite tête mobile d'où s'échappent comme deux aigrettes ces antennes si délicates qu'elles semblent imperceptibles à notre œil Est-il rien de plus joli ! Et pourtant, il suffirait d'une pression de mes doigts pour anéantir ce chef-d'œuvre!... Il y a vraiment dans ce pouvoir de destruction que nous possédons quelque chose qui me confond et qui m'effraie! Et remarquez-le : plus l'animal est chétif et sans

défense, plus nous sommes cruels à son égard. Nous nous attendrissons devant un cheval blessé, nous détournons nos regards quand nous rencontrons sur notre route un vieux chien qui meurt... et nous tuons chaque jour, avec une impitoyable férocité, mille petits êtres dont la structure est aussi belle, aussi intéressante que celle des plus nobles animaux, et qui ne demandent qu'à vivre aux rayons du soleil, sous le regard bienfaisant de Dieu!... Le fond de l'âme humaine, Rosa, c'est la lâcheté!

Cependant les deux jeunes gens venaient d'entrer sous un petit bois de sapins qui couronnait le sommet du coteau. Germain parlait bas à l'oreille de Rosa et l'entraînait doucement vers ce lieu écarté, sans que la jeune fille, dans la candeur de son innocence, essayât de lui résister. Ce fut seulement lorsqu'ils s'arrêtèrent pour reprendre haleine que Rosa s'aperçut de son isolement et fut frappée du silence majestueux qui régnait autour d'elle.

— Quelle charmante solitude! dit-elle, un peu émue. Je suis venue plus de mille fois en ce lieu et jamais je n'ai ressenti ce que j'éprouve en ce moment.

— Ah! chère Rosa, comme il serait bon de s'aimer ici et d'être heureux! s'écria Germain,

dont les yeux d'un bleu sombre brillaient d'un éclat singulier.

Si Rosa n'avait été si troublée par le tumulte de son cœur, elle aurait peut-être remarqué l'ardeur de ce regard qui l'enveloppa, puis se fixa, avec une sorte d'égarement, sur le gazon épais et verdoyant qui tapissait le bois.

Elle sentit une pression plus forte exercée sur son bras ; il lui sembla qu'une indicible torpeur s'emparait d'elle, que ses jambes fléchissaient...

En ce moment, un nouveau personnage entra en scène. L'herbe touffue avait dissimulé le bruit de ses pas.

Rosa poussa un léger cri et revint à elle.

## VI

Le nouvel arrivant était René Brunet, le fils aîné de la veuve du fabricant d'horloges, le frère du petit Julien, cet enfant pâle et souffreteux dont Rosa avait fait son élève.

Jamais la nature, qui excelle dans les contrastes, n'avait eu de plus bizarre fantaisie qu'en faisant naître ces deux enfants de la même mère. René était un jeune homme un peu mince, dont la démarche encore mal équilibrée indiquait une croissance trop rapide. Il avait une physionomie expressive, très douce, un visage frais, et, sauf une imperceptible moustache blonde, il était complètement imberbe. Si Julien avec ses yeux creusés, ses mains sèches, ses joues blêmes où les jeux de la lumière

semblaient dessiner des rides, paraissait déjà flétri par le sceau d'une vieillesse précoce, René, au contraire, avait à vingt-deux ans le visage blond et rose, le regard caressant, l'humeur joyeuse et insouciante d'un enfant.

Il marchait gaiement, portant à la main un sac d'outils et sous le bras quelques pièces de sapin. Ce petit bois appartenait à M. Valentin, qui avait permis au jeune homme d'y prendre les matériaux nécessaires à son travail; Brunet venait donc de faire sa provision et retournait au village.

En apercevant Rosa, le jeune horloger porta la main à son chapeau, campé un peu cavalièrement sur le sommet de sa tête; un franc sourire éclaira sa figure. Mais ce sourire disparut tout à coup lorsque René eut reconnu Germain. Il fronça le sourcil et son visage prit l'expression boudeuse d'un enfant contrarié.

— Bonjour, René, dit Rosa de sa voix claire; vous êtes à l'ouvrage de bon matin.

— Bonjour, Rosa; mes respects, je vous prie, à M. Valentin.

Ce furent les seuls mots qu'ils échangèrent.

— Vous connaissez ce jeune homme? demanda Germain lorsque René se fut éloigné.

— Oui, c'est le fils de ce Brunet dont je

vous ai raconté la mort si triste... un brave garçon que j'aime bien; c'est mon ami d'enfance.

La présence subite de René dans ce lieu écarté avait amené un nuage sur le front du peintre. En le voyant, il avait poussé une sourde exclamation de dépit. Il sut cependant rester assez maître de lui et proposa à Rosa de continuer leur promenade. Mais la jeune fille se plaignit de la fatigue et pria Germain de la reconduire chez elle.

Ils descendirent donc vers le village, précédés de René, qui semblait ralentir à dessein sa marche, s'arrêtait de temps en temps pour ramasser une pierre ou pour cueillir une fleur à la haie, et ne perdait pas de vue les deux jeunes gens qui le suivaient.

Germain remarqua ce manège et en fut irrité.

— La prochaine fois que vous verrez votre ami d'enfance, Rosa, dit-il avec amertume, je vous serai obligé de le prier d'être plus discret et de s'occuper de ce qui le concerne.

— Que voulez-vous dire? demanda Rosa, surprise du ton un peu brutal de ces paroles.

— Je sais ce que je dis; donnez-lui ce conseil dans son intérêt.

Ils arrivèrent enfin devant un long mur couvert de lierre, au milieu duquel on aper-

cevait une petite porte vermoulue. Ce mur était celui du jardin de M. Valentin, qui avait une sortie sur la campagne.

Au moment de prendre congé de la jeune fille, Germain tira un livre de sa poche et le lui présenta.

— Chère Rosa, dit-il, vous m'avez plusieurs fois demandé quel était ce petit livre écrit dans la belle langue allemande et que j'avais souvent sous mon bras en partant pour nos promenades. Je vous ai apporté la traduction, afin que vous le lisiez à votre tour. Puisse-t-il vous faire éprouver les délicieuses sensations que je ressens chaque jour en relisant ses pages inspirées !

— Je vous remercie, Germain, fit la jeune fille ; et, entr'ouvrant le livre : *Werther!* lut-elle sur la première page.

— C'est le nom du héros.

— Est-ce que cela finit bien? demanda curieusement Rosa.

— Non, répondit Germain avec un sourire forcé ; cela finit mal, très mal... Lisez-le néanmoins, dit-il en repoussant la main de la charmante enfant qui, un peu effrayée par ce sinistre avertissement, faisait un geste pour rendre le livre. Lisez-le, Rosa ; vous

verrez où l'amour déçu peut conduire un malheureux.

Rosa, surprise par l'accent de ces paroles, releva ses grands yeux sur les traits assombris du jeune homme.

— Quand reviendrez-vous nous voir? demanda-t-elle, en essayant de dissiper par l'influence de son sourire angélique l'expression triste que gardait encore le visage de Germain.

— Demain, chère Rosa, demain, répondit celui-ci en serrant avec ardeur la main de la jeune fille. Ah! je vous aime!

Rosa lui prouva par une douce pression de sa petite main que cette parole d'amour trouvait un écho dans son propre cœur. Puis elle disparut derrière l'épais rideau de lierre.

## VII

Dans la rue du village, Germain rencontra M. Valentin qui donnait le bras au pasteur. Les deux bons vieillards s'entretenaient souvent ainsi. Lorsque les paysans les voyaient passer, appuyés sur le bras l'un de l'autre, ils se découvraient bien bas devant eux, car ils savaient que ces deux hommes de bien complotaient toujours quelque bonne œuvre.

— Ah! ah! voici donc notre voyageur! s'écria le pasteur, tendant à Germain ses deux mains.

— Je suis heureux de vous revoir en bonne santé, monsieur Roussel, répondit Germain en s'inclinant respectueusement. Je comptais vous faire ma visite cet après-midi.

— Vous me la ferez demain, en acceptant le dîner sans façon que je vous offre, ainsi qu'à M. Valentin et à Rosa. A cinq heures, n'oubliez pas. Clémence aime l'exactitude.

Clémence était une petite vieille, excellente femme, mais fort tyrannique, qui gouvernait son modeste ménage.

— Je vous remercie, monsieur Roussel, je serai exact.

— Rosa est-elle rentrée? demanda M. Valentin.

— Oui; je l'ai reconduite à la petite porte du jardin

— Vous viendrez me prendre demain, Germain; nous irons ensemble chez M. le pasteur.

— C'est convenu, monsieur Valentin.

— A demain.

— A demain.

Germain poursuivit sa route et rentra chez lui.

— Charmant garçon, en vérité, dit M. Roussel en suivant des yeux le jeune homme.

— Vous approuvez donc ma conduite?

— Entièrement. Cependant, il serait peut-être bon d'avoir quelques détails sur ses parents et de savoir quelles sont leurs intentions.

— Il me le dira probablement demain : je

causerai avec lui à ce sujet... Je crois vraiment que Rosa aura là un bon mari.

— Oui, c'est une nature élevée, loyale. J'ai eu plusieurs entretiens avec lui. J'ai rarement vu un chrétien plus convaincu.

Le jour suivant, vers quatre heures, Rosa était occupée à remplir de fleurs un grand vase en faïence bleue posé sur la table de la salle à manger, lorsque la porte s'entr'ouvrit doucement; elle aperçut dans l'entre-bâillement les cheveux noirs crépus et la figure pâle du petit Julien.

— Entre, mon chéri, dit-elle gaiement; tu viens prendre ta leçon, n'est-ce pas?

Mais Julien posa un doigt sur ses lèvres, cligna ses yeux avec une expression particulière et dit en secouant sa petite tête sauvage :

— Mademoiselle, je vous amène quelqu'un.

— Et qui donc?

Julien sembla faire un effort, comme s'il eût voulu vaincre une résistance qui l'entraînait en arrière. Il saisit avec une main le chambranle de la porte, frappa du pied impatiemment, puis s'écria tout à coup :

— C'est René; il a peur de vous déranger et n'ose venir.

— Ah! par exemple, s'écria Rosa en plongeant dans l'eau avec vivacité l'énorme bouquet

qu'elle tenait à la main, faudra-t-il donc que j'aille le chercher?

Elle se dirigea en riant vers la porte. Mais, en ce moment, René, ayant vaincu la timidité qui semblait avoir cloué ses pieds aux dalles du couloir, céda aux efforts de son petit frère et parut sur le seuil de la porte.

— Eh bien! René, as-tu donc peur de moi, à présent? dit gaiement Rosa en donnant au jeune homme une bonne poignée de main.

René rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Non, mademoiselle, balbutia-t-il, mais...

— Mademoiselle! s'écria Rosa en l'interrompant, est-ce ainsi que tu m'appelais autrefois! Oublies-tu donc qu'il n'y a pas longtemps nous nous roulions ensemble dans la neige? Je suis bien heureuse de te voir... Sais-tu, René, que tes visites ont été rares depuis quelques mois... Allons, appelle-moi Rosa et tutoie-moi, je le veux...

— Rosa, dit le jeune horloger en n'obéissant qu'à moitié à l'ordre de son amie d'enfance, je viens vous demander votre avis au sujet d'un petit ouvrage auquel je travaille depuis deux mois, et que j'ai seulement fini hier.

— Oh! mademoiselle, si vous saviez comme c'est beau! s'écria Julien, le petit enthousiaste.

en regardant avec admiration son grand frère.

— Chut! Julien, répliqua le jeune homme avec un sourire. Je veux que mad..., que Rosa me dise franchement ce qu'elle en pense; il ne faut pas la prévenir.

Il prit dans la poche de sa vareuse une petite boîte carrée, l'ouvrit et déposa sur la table ce qu'elle contenait. Rosa ne put retenir un cri d'admiration.

C'était la reproduction exacte, en bois, d'une maison de paysan dans la montagne. Des feuilles de sapin d'une finesse extrême figuraient les murs. On voyait le grand toit chargé de pierres qui s'incline jusqu'à la rue, ne laissant, du côté de la façade, entre la gouttière et le sol, qu'un étroit intervalle percé de petites fenêtres et d'une porte basse.

La laiterie était près de la maison; de petits arbres, hauts de quelques centimètres, et un enclos qui ressemblait à un tissu de soie entouraient ces deux constructions microscopiques.

— Et si vous voyiez l'intérieur! s'écria Julien, qui trépignait d'impatience en fixant ses grands yeux pleins de feu sur l'œuvre de son frère.

— Reste tranquille, petit, dit René; les ouvriers du pays, continua-t-il en s'adressant à Rosa, font tous les jours de très jolies maisons,

mais je ne crois pas qu'ils aient jamais eu la patience d'achever ainsi un ouvrage.

Il souleva le toit de la maisonnette et montra aux regards étonnés de Rosa l'intérieur, qui était un véritable prodige de l'art. L'étable, qui occupe la plus grande place dans les demeures rustiques du Jura, était peuplée d'animaux parfaitement reconnaissables, malgré leur petitesse. On distinguait les mangeoires, les râteliers, les baquets, jusqu'aux lanternes accrochées aux solives du plafond. Les deux chambres réservées à l'habitation du berger offraient un spectacle plus curieux encore. Le lit, les chaises, les tables, les ustensiles de cuisine, rien ne manquait, et quelques-uns de ces objets étaient d'une telle ténuité qu'il eût fallu une loupe pour bien les reconnaître. Devant la cheminée, où deux bûches noircies achevaient de se consumer, le paysan fumait sa pipe en face de sa femme qui filait au rouet. Ce rouet était, à lui seul, une pure merveille.

Mais ce fut surtout lorsque René découvrit la laiterie que Rosa laissa éclater toute son admiration. Les barattes, hautes d'un demi-centimètre, pouvaient fonctionner; les mille vases de formes diverses étaient à leur place sur les planches ou suspendues aux murs. Une laitière

de Lilliput aurait pu venir s'installer là et fabriquer immédiatement du beurre et du fromage.

— Ah ! tenez, René, il faut que je vous embrasse, s'écria Rosa dans l'élan de son enthousiasme, en se jetant au cou du jeune homme. Vous êtes un vrai artiste. Comme la pauvre Brunet doit être heureuse !

— Moins que moi-même, Rosa, répondit doucement René en mettant ses deux mains sur ses joues comme pour calmer le feu que les lèvres de la jeune fille y avaient allumé. Me permettrez-vous de vous offrir cette petite maison ? C'est ce que j'ai fait de mieux jusqu'à ce jour... et je l'ai faite pour vous.

— Oh ! que vous êtes bon, René, s'écria Rosa toute rougissante de plaisir.

Elle prit délicatement la maisonnette entre ses mains et la posa sur le buffet. Puis elle ouvrit une petite armoire, en tira un beau pain blanc, une bouteille de vin, une assiette pleine de crème caillée, et invita gaiement les deux Brunet à partager sa collation.

— Merci, Rosa, dit René en repoussant la tartine que lui offrait la jeune fille, je n'ai pas faim.

Il trempa seulement ses lèvres dans un verre rempli de vin blanc, comme s'il eût voulu se donner des forces.

## VIII

Pendant que le petit Julien restait debout devant le buffet, ouvrant des yeux tout grands pour admirer encore le chef-d'œuvre de son frère et une bouche non moins grande pour savourer les délices de sa longue tartine blanche, Rosa s'était approchée de la fenêtre et René l'avait suivie.

— Vous avez dû être fâchée de me rencontrer hier matin, Rosa, dit Brunet, qui eut le courage, malgré l'émotion qui l'étreignait, d'engager le premier l'entretien.

— Et pourquoi cela, René ? Vous savez que j'ai toujours grand plaisir à vous voir.

— Oui, mais hier... j'ai bien vu que vous avez tressailli... vous étiez toute pâle...

Il s'arrêta et baissa les yeux vers le plancher, comme pour chercher le reste de sa phrase. Puis, prenant son courage à deux mains, il osa regarder la jeune fille en face et lui dit rapidement, comme s'il eût craint que sa voix tremblante ne lui permît pas d'achever :

— Ne m'en veuillez pas, Rosa ; je brûle depuis longtemps de vous faire une question qui m'étouffe le cœur. Répondez-moi, je vous en prie. Est-ce vrai ce que l'on dit dans le village ?

— Quoi donc ?

— Que vous deviendrez la femme de M. Germain ?

Rosa releva sur René son regard surpris et sérieux; elle ne comprenait pas comment, si timide et si réservé d'ordinaire, il pouvait lui adresser cette question.

René devina la pensée qui attristait le front de la jeune fille et donnait au regard qu'elle attachait sur lui une expression un peu sévère.

Il serra ses deux mains l'une contre l'autre, comme pour faire appel à tout son courage, et raffermit sa voix.

— Ah ! Rosa, dit-il, je sais que je suis bien peu de chose auprès de vous. Vous êtes si jolie... si savante, et puis, M. Valentin est si

riche et ma mère si pauvre ! Vous direz que je suis fou, mais je veux vous parler ; peut-être un autre jour ne l'oserais-je pas. Il y a bien des années, quand nous étions encore enfants, que je vous faisais des poupées en bois et des bonshommes en neige, il m'est venu une pensée qui depuis ne m'a pas quitté... Vous étiez si bonne pour moi, comment ne vous aurais-je pas aimée? Aujourd'hui seulement, je comprends que j'ai été un ambitieux ; le bon Dieu me punit de mon orgueil. Je m'étais dit : je travaillerai, je deviendrai un bon ouvrier, ce que dans les villes on appelle un artiste, et peut-être alors me permettra-t-elle d'espérer... Ah ! Rosa, ne m'en veuillez pas, car je suis bien malheureux, plaignez-moi plutôt. Que vais-je devenir maintenant ? Je sens que j'ai perdu ce qui me rendait bon, courageux, habile...

Ses yeux se remplirent de larmes qui semblaient prêtes à déborder sous le rideau soyeux de ses longs cils. Rosa eut pitié de lui et lui prit la main, qu'elle serra doucement.

— Figurez-vous, continua-t-il, un peu réconforté par cette étreinte, figurez-vous qu'il y a cinq mois, lorsqu'on a commencé à parler de cela, je n'ai pas voulu le croire. Mais Julien m'a dit que vous aviez pleuré le 27 février au

soir, le jour où il est parti... Oh ! comme mon cœur s'est serré et comme, tandis que je chantais en travaillant pour ne pas inquiéter ma mère, je sentais les larmes et les sanglots me prendre à la gorge. C'est pour cela, vous le comprenez, que je suis resté si longtemps sans venir ici, sans même sortir de la maison... Enfin, je vous ai revus ensemble hier matin... Ah ! vous semblez bien l'aimer ! Comme il sera heureux !

Il mit la main devant ses yeux et ne put retenir ses pleurs.

Rosa était toute saisie, toute tremblante.

Une grande ombre passa en ce moment devant la fenêtre ; René et Rosa tressaillirent, comme brusquement rappelés au sentiment de la réalité, et ainsi prit fin une situation si pénible pour tous deux.

C'était Germain qui venait au rendez-vous fixé la veille par M. Valentin.

René traversa rapidement la salle à manger, arracha le petit Julien à sa muette contemplation, le prit par la main, fit à Rosa un salut timide et triste et sortit avec l'enfant par la porte du couloir qui donnait sur le jardin.

Quelques instants après, il marchait à travers les champs, serrant toujours la main du

petit Julien qui ne comprenait rien à ce silence, à cette tristesse, auxquels il n'était pas habitué, et fixait ses grands yeux noirs si expressifs sur le visage bouleversé de son pauvre frère.

Le sein de Rosa était encore agité par l'émotion que lui avait causé cet entretien, lorsque la porte de la salle à manger s'ouvrit pour livrer passage à Germain.

De la fenêtre de sa cuisine, la vieille Marthe avait aperçu le jeune homme ; en l'entendant ouvrir la porte de la rue et s'introduire dans la maison, elle avait froncé ses gros sourcils noirs.

— Depuis quand, murmura-t-elle, entre-t-on chez les gens sans frapper ?... ah ! il est bien heureux d'être aimé par un ange pareil !... Cette pauvre petite Rosa !...

La digne femme avait poussé un soupir en achevant ces paroles et une larme était tombée sur le gros tricot de laine brune qu'elle tenait à la main. Et Dieu sait si, chez cette robuste nature, de semblables marques de sensibilité étaient rares ! Mais Marthe voyait toujours avec déplaisir les visites de Germain. Était-elle jalouse de l'affection que Rosa, cette chère enfant élevée par elle, avait vouée au jeune peintre ? Ou bien, grâce à cette double vue sin-

gulière que donne parfois un absolu dévouement, la bonne Marthe avait-elle comme un sinistre pressentiment de l'avenir?

— Votre père est sorti, chère Rosa? demanda Germain en jetant sur le buffet sa canne et son chapeau.

— Oui, Germain, mais il ne tardera pas à rentrer.

— Chère amie! poursuivit le jeune homme, qui fit le tour de la table pour venir serrer les mains de Rosa, nous allons donc pouvoir être seuls encore pendant quelques instants... comme hier matin.

Rosa sembla vouloir éviter le regard de Germain; une pudique rougeur couvrit son front. Telle était la candeur de cette pure et charmante créature qu'elle se trouvait gênée en face du jeune artiste; il lui semblait qu'il allait surprendre dans ses yeux le secret du pauvre René Brunet. Elle craignait qu'il ne lui fît un reproche d'avoir écouté des paroles que seul il avait le droit de murmurer à son oreille.

Germain remarqua l'embarras de la jeune fille.

— Qu'avez-vous donc, Rosa? demanda-t-il?

Et, comme elle hésitait à répondre, il ajouta :

— Quelle est donc la personne qui était avec vous tout à l'heure?

— Tout à l'heure?

— Oui ; au moment où je suis entré ici, j'ai entendu fermer la porte du couloir qui conduit au jardin.

Rosa ne voulut pas que Germain pût concevoir même l'ombre d'un soupçon : elle reprit donc bien vite son sang-froid et dit avec calme :

— Julien Brunet sort d'ici.

— Il était seul?

— Avec son frère.

— Ah ! ce grand enfant qui a l'air si naïf, dit Germain en accentuant ses paroles d'un sourire méprisant. Et que voulait-il?

— Il m'a apporté, cher Germain, un nouvel ouvrage qu'il vient de terminer. Ah ! si vous saviez ! c'est une vraie merveille !

Elle courut au buffet, prit la maisonnette, la posa sur la table et crut qu'en sa qualité d'artiste Germain allait partager son admiration pour l'œuvre du jeune horloger. Mais ce fut à peine s'il l'honora d'un regard rapide et dédaigneux.

— Comment pouvez-vous vous occuper de pareils enfantillages? dit-il en haussant les épaules.

Il fit deux ou trois fois le tour de la salle à manger, les deux mains dans ses poches, puis,

prenant une fleur au grand vase de faïence et l'attachant à sa boutonnière :

— Avez-vous lu mon livre, Rosa? demanda-t-il.

— *Werther?* Oui... Il a même été cause que je ne me suis endormie qu'à minuit et que ce matin j'ai eu un bon mal de tête, répondit Rosa en souriant.

— Eh bien! qu'en pensez-vous?

— Il m'a déplu, répliqua franchement la jeune fille, oui, vraiment, bien déplu. J'ai horreur du mensonge, Germain, et il m'a semblé que tous les personnages de cette histoire mentaient. Werther, Charlotte et Albert n'ont aucune loyauté, aucune droiture... Ils passent leur temps à se tromper mutuellement.

Et comme Germain faisait un geste de surprise.

— Voyons, poursuivit Rosa, si Charlotte aimait Werther, ne devait-elle pas l'épouser? Si Werther aimait réellement Charlotte, ne devait-il pas éviter de troubler son bonheur? Si enfin Albert aimait sa femme, ne devait-il pas prendre Werther par les épaules et le prier d'aller adresser ailleurs ses tirades passionnées!... Voilà mon sentiment, Germain, acheva la jeune fille en riant. Si ce livre est une pein-

ture du caractère allemand, je n'ai pour lui aucune estime, car il se montre là bien mesquin et bien hypocrite!

— Vous êtes sévère, Rosa, dit Germain en se mordant les lèvres.

En ce moment la porte de la rue roula sur ses gonds, puis retomba lourdement.

— Rosa, voici ton père, cria Marthe du fond de sa cuisine.

Le jeune homme s'empressa d'aller au-devant de M. Valentin. Dans sa précipation, il heurta, en passant près de la table, la planchette sur laquelle reposait l'œuvre délicate de René Brunet, et entraîna avec l'une des basques de son paletot la maisonnette, qui tomba sur le plancher.

Germain ne parut pas s'apercevoir de l'accident et écrasa sous son pesant soulier le chef-d'œuvre du jeune ouvrier.

Rosa poussa un cri; mais le peintre, sans se retourner, se dirigea de son pas lent et alourdi vers la porte de la salle, l'ouvrit et disparut. La jeune fille ramassa tristement les débris du charmant ouvrage et les tint quelque temps dans ses mains; un sanglot oppressa sa poitrine.

Elle ne put s'empêcher de penser aux paroles

que Germain avait prononcées la veille durant leur promenade, lorsqu'il avait entre ses doigts le petit insecte aimé de Dieu.

Il lui sembla qu'une voie mystérieuse murmurait encore à son oreille :

— Le fond de l'âme humaine, c'est la lâcheté !

## IX

De sa chambre à coucher, dont la fenêtre enguirlandée de fleurs et de feuillage s'ouvrait sur le jardin, Rosa suivait d'un œil attentif la lente promenade de son père et de Germain qui allaient et venaient dans l'allée sablée, s'entretenant à voix basse.

M. Valentin s'appuyait familièrement sur le bras du jeune homme. Une expression souriante animait sa bonne figure cordiale.

Cet entretien dura une demi-heure environ. Cachée derrière son frais rideau de volubilis et de pois roses, Rosa put entendre quelques mots, chaque fois que les deux interlocuteurs étaient amenés par leur promenade près de la façade de la maison.

Au commencement, Germain parlait avec

animation. Rosa crut comprendre qu'il protestait de l'ardeur, de la sainteté de son amour. M. Valentin l'écoutait attentivement et avec bienveillance. Puis le jeune homme tira une lettre de sa poche et la fit lire à M. Valentin. Rosa entendit son père dire en repliant cette lettre :

— Votre mère, Germain, est une sainte et digne femme ; il faudra lui écrire de venir passer quelques jours ici : nous serons bien aises de lui faire fête.

La jeune fille joignit les mains et leva son charmant regard vers le ciel. Elle devina que Germain apportait le consentement de ses parents à une union si désirée. Enfin, elle entendit qu'il était question de tableaux, de terres, de vignes, d'argent, de dot, et en conclut que son père, sage et prévoyant, s'occupait de la partie sérieuse de son mariage.

Toutefois, ce sujet ne l'intéressait plus que fort médiocrement. Elle cessa de prêter attention aux paroles qui s'échangeaient dans le jardin, et, l'œil fixé sur son bien aimé, elle demeura plongée dans ces vagues et délicieuses rêveries qu'inspire toujours aux jeunes filles ce mystérieux et charmant inconnu : l'amour.

La voix de son père l'arracha tout à coup à ses pensées.

— Rosa! Rosa! criait le bon vieillard en frappant avec force dans ses larges mains, viens vite, j'ai à te parler.

Elle descendit l'escalier avec une telle rapidité qu'il semblait qu'elle eût des ailes aux épaules, franchit en courant le couloir, ouvrit la porte et vint s'asseoir tout émue, toute palpitante, sur le banc de bois où M. Valentin et Germain avaient déjà pris place.

Elle se mit près de son père, passa autour du cou du vieillard ses deux bras caressants et dit à son oreille, d'une voix faible comme un murmure :

— Me voici, père, que me voulez-vous?

M. Valentin détacha lentement les deux petites mains qui enlaçaient son cou, les mit dans les siennes, et prenant une expression pleine d'une douce et sereine gravité :

— Rosa, ma chère fille, dit-il, j'ai à te parler de choses importantes.

Il réfléchit quelques instants, comme pour chercher une entrée en matière, puis, la franchise de sa ronde et bonne nature l'emportant, il continua avec une sorte de brusquerie joyeuse :

— Rosa, voici un brave garçon qui t'aime et

qui vient me demander ta main. Ses parents n'y voient pas d'obstacle, moi non plus. Il ne manque plus qu'un consentement : le tien. Voyons, que répondras-tu?

— Germain sait que je l'aime bien, répondit Rosa en relevant son tendre regard vers le jeune homme, dont les yeux parurent un instant se troubler. Il sait que je serai heureuse d'être sa femme.

M. Valentin prit les mains de Rosa et de Germain, les unit et resta quelque temps silencieux, comme dominé par l'émotion dont son cœur débordait. Enfin, d'une voix pleine d'une inexprimable tendresse :

— Eh bien! mes enfants, dit-il, mes chers enfants, je vous bénis... Ah! Rosa, depuis le jour où ta chère mère te mit au monde, je ne crois pas avoir éprouvé un pareil bonheur! Je suis heureux de penser qu'avant de quitter cette terre je t'aurai confiée à un homme bon et loyal qui me remplacera auprès de toi quand je ne serai plus là, et sera digne d'apprécier tous les trésors que renferme ton cher petit cœur! Savez-vous bien, mes enfants, que la vie s'ouvre pour vous bien riante et bien joyeuse? Vous vous aimez, vous êtes bons tous deux, simples et doux ; Dieu bénira votre union. Et puis, vous ne

manquerez de rien. J'ai bien travaillé dans ma vie, continua-t-il avec cet orgueil souriant de l'homme qui a conscience de sa force et de son intelligence ; j'ai augmenté le bien de mes parents et celui de ta pauvre mère, Rosa.

D'ici à ce que j'aille dans un autre monde que je ne suis pas, je l'avoue, trop pressé de visiter, je pourrai encore, je l'espère, arrondir mon petit domaine, faire rendre à mes vignes du bon vin et vous être utile à tous deux ; car je ne crois pas que notre cher artiste sache faire la vendange et labourer la terre. Il ne s'agit plus maintenant que de fixer le grand jour. Je ne veux pas que les langues du village jasent trop longtemps sur votre compte, et puis, je suis pressé d'embrasser de bonnes petites figures roses et d'entendre de bonnes petites voix m'appeler grand-papa. Je vous laisse tous deux. Je vais passer un habit, puis je reviendrai vous chercher pour aller dîner chez le pasteur.

Restés seuls, Rosa et Germain se rapprochèrent l'un de l'autre.

Lorsque M. Valentin vint les rejoindre, au bout d'une demi-heure, il les trouva plongés dans une douce extase. La tête brune de Rosa reposait sur l'épaule de Germain ; ils paraissaient être transportés dans un monde idéal et il fallut

que le bon père les rappelât à la réalité en les invitant à ne pas faire attendre trop longtemps M. Roussel, qui aimait la soupe chaude et le rôti cuit à point.

Ils quittèrent bientôt tous trois la maison, escortés de la vieille Marthe, qui allait prêter le secours de ses bras vigoureux à la gouvernante du pasteur, un peu affaiblie par l'âge.

Au commencement du dîner, Rosa fut distraite, Germain, taciturne et préoccupé. M. Valentin et le pasteur qui n'étaient pas toujours d'accord, — si ce n'est lorsqu'il s'agissait de faire quelque bonne œuvre, — entamèrent une longue discussion. M. Roussel s'élevait avec chaleur contre l'introduction des plantes potagères dans les jardins, qui devaient, disait-il, être consacrés exclusivement aux fleurs. C'est à peine s'il consentait à y tolérer la présence de quelques espaliers.

M. Valentin, qui faisait pousser dans son jardin de superbes salades, défendait avec vigueur l'opinion contraire. Comme il arrive toujours que, dans les discussions un peu chaudes, les deux contradicteurs se laissent entraîner plus qu'ils ne le veulent, M. Roussel finit par appeler son vieil ami « paysan », et

M. Valentin alla jusqu'à dire au pasteur qu'il était « une petite maîtresse ».

— Si ce n'était pour Rosa, s'écria-t-il, j'aurais depuis longtemps coupé toutes ces fleurs sottes et inutiles, et j'aurais mis à la place des choux et des carottes!

— Si je n'avais pas peur de manquer à la charité chrétienne, riposta aussitôt le pasteur, je dirais que vous n'avez pas le sens commun.

La discussion fut close par cette parole. Rosa sut détourner habilement la conversation et l'amena sur un terrain moins brûlant.

Le dîner se prolongea un peu plus longtemps que de coutume. Rosa, qui se sentait fatiguée. se leva et prit congé de M. Roussel. Germain s'offrit aussitôt pour la reconduire. Mais M. Valentin pensa qu'il ne fallait pas donner trop de sujets à la médisance, et, comme la nuit commençait à venir, il dit à Marthe d'accompagner la jeune fille.

Une expression de dépit passa sur le visage de Germain; il suivit d'un œil ardent Rosa qui s'éloignait.

M. Roussel et ses deux convives restèrent encore, durant une bonne heure, devant la table, que surmontait un énorme pot à tabac flanqué de quelques bouteilles poudreuses.

Lorsque Germain se retira, il avait grand'-peine à se tenir en équilibre sur ses jambes. Il prit le bras de M. Valentin, et, pendant le chemin, il chanta à demi-voix, en faisant des gestes désordonnés, une chanson en langue étrangère qui déchirait les oreilles.

L'excellent père de Rosa n'était pas non plus sans ressentir les effets du petit vin blanc du pasteur. Il avait le chapeau campé légèrement sur l'oreille et faisait tourner sa canne entre ses doigts en fredonnant une vieille ronde du pays qu'on avait coutume de chanter le jour des *brandons*.

Lorsque Germain eut souhaité le bonsoir à M. Valentin, il fut obligé, pour rentrer chez lui, de se tenir prudemment près du mur, dont il dut plus d'une fois emprunter l'appui.

Et pendant ce temps, Rosa, à moitié endormie, songeait avec un sourire à ce beau jeune homme doux et rêveur, poétique comme un héros de roman, qui avait su s'emparer du plus précieux de tous les trésors : le premier amour d'une jeune fille !

## X

Un mois se passa.

Les jours succédaient aux jours sans que Rosa, tout entière à cette affection qui avait fait dans son cœur une révolution si profonde, eût pu s'apercevoir que le temps fuyait.

Seules, les heures qu'elle passait loin de Germain lui paraissaient longues. Mais lorsque ce bien-aimé était près d'elle, sur le banc du jardin, dans les petits sentiers des champs ou sous la voûte sombre des bois, elle trouvait la journée bien courte et était toujours surprise de voir arriver si rapidement la nuit qui la séparait de Germain.

Cependant M. Valentin, qui n'avait pas les

mêmes raisons que sa fille pour s'illusionner sur la marche du temps, pensait souvent que Germain tardait bien à fixer le jour du mariage.

Le jeune homme invoquait plusieurs prétextes. Il attendait, disait-il, des papiers indispensables qui devaient lui être expédiés de Suisse. Puis, un de ses oncles avait promis de lui envoyer un petit capital qui lui permettrait de monter son ménage, et le vieillard, bonhomme fort original, se faisait tirer l'oreille.

M. Valentin se rendait à toutes ces raisons, mais cependant ce retard le contrariait. Il eût souhaité que le sort de Rosa fût définitivement fixé, afin que les langues malicieuses, — il s'en trouvait même à Coursolles, — ne pussent trop longtemps s'occuper de ces deux jeunes gens sur lesquels, on le comprend sans peine, l'opinion publique se fixait avec intérêt.

Chaque fois que le temps était beau, Rosa et Germain sortaient ensemble. Le matin, de bonne heure, le jeune artiste montait à cheval et allait faire une course dans les environs. Puis, vers deux heures, il venait chercher Rosa, qui, joyeuse et souriante, se suspendait à son bras et faisait avec lui une longue promenade. Elle emmenait toujours le petit Julien, malgré les

prières de Germain qui la suppliait de venir seule avec lui.

Le plus souvent, ils descendaient vers la rivière, la traversaient et s'enfonçaient dans les bois de Saint-Maurice.

Les premiers jours, Rosa se montrait parfois un peu inquiète de se trouver dans cette belle et sauvage forêt, d'autant plus que Germain s'éloignait toujours des grandes routes et semblait rechercher de préférence les sentiers les plus écartés et les moins connus. Elle se rassura bientôt cependant. Le jeune peintre n'hésitait jamais sur le chemin qu'il devait suivre et paraissait connaître admirablement les moindres détours du bois.

Comme Rosa s'étonnait un jour de voir un étranger se diriger avec tant d'assurance à travers ce dédale de sentiers et de carrefours, où peut-être plus d'un homme du pays se serait perdu, Germain sourit et lui fit remarquer un arbre placé à l'angle de deux chemins, et qui portait sur son écorce la figure, fraîchement tracée au couteau, d'un cœur transpercé d'une flèche.

— Ah ! Rosa, dit-il en tournant vers la jeune fille un regard plein d'amour, je suis bien souvent venu errer dans ce bois en pensant à

vous ! Bien des arbres de cette forêt portent un signe semblable à celui-ci ! Le voyageur qui passera ici dans un demi-siècle apercevra encore sur ces vieux chênes nos initiales que j'ai tracées en maints endroits. Ces chers stigmates me servaient à reconnaître ma route chaque fois que j'étais sur le point de m'égarer.

Rosa rougit et serra légèrement contre son cœur le bras sur lequel elle s'appuyait.

Durant le mois qui s'écoula depuis le jour fameux où M. Valentin avait uni les mains des deux jeunes gens, Rosa prit soin d'étudier le caractère de Germain. Soit que son cœur, tendrement prévenu, fût porté à l'indulgence ; soit qu'en effet le jeune artiste eût une nature exceptionnelle et privilégiée, Rosa ne put découvrir en lui le germe d'un de ces défauts qui, plus tard, viennent faire sombrer dans une déception cruelle les rêves les plus chèrement caressés. Germain était doux et bon ; il avait une patience inaltérable, cédait toujours avec une bonne grâce charmante aux moindres désirs de son amie. Il ne témoignait quelque mauvaise humeur que si le hasard mettait René Brunet sur sa route. Alors ses sourcils se fronçaient et une sombre expression passait dans ses re-

gards. Mais ce n'était qu'un nuage; un sourire de Rosa suffisait à le dissiper.

Tout conspirait, d'ailleurs, pour resserrer les liens, déjà si puissants, qui attachaient Rosa Valentin à son fiancé.

Dans le village, il n'y avait qu'une voix sur le compte du jeune homme : il était adoré. Malgré la supériorité que lui donnaient sur les simples habitants de Coursolles sa naissance et ses talents, il était d'une extrême modestie, causait avec tout le monde et se mettait, avec une bonne grâce parfaite, à la portée de ces braves gens.

Les enfants, surtout, l'aimaient avec passion. Dès qu'il paraissait dans la rue du village, une troupe joyeuse accourait et se suspendait à ses habits. Il passait souvent de longs instants avec eux, les asseyait sur ses genoux, les caressait, leur racontait des histoires, leur distribuait des friandises et prenait un grand plaisir à se mêler à leurs jeux.

A force de vivre dans l'intimité de son fiancé et de l'étudier avec cette claivoyance pénétrante qui semble innée chez la femme, Rosa finit cependant par découvrir une légère tache dans ce caractère irréprochable.

Germain avait un certain penchant pour la

bouteille et se laissait parfois aller à boire un peu plus que de raison.

Mais Rosa ne s'effrayait pas trop de ce défaut, qu'excusait la jeunesse de son ami et dont elle espérait bien le corriger facilement dans la suite.

Cependant, vers la fin de ce même mois, il survint un incident qui troubla pendant quelques jours le cœur si pur de Rosa.

C'était par une belle soirée du mois de juin. Germain avait dîné chez M. Valentin, et, après le dîner, était allé s'asseoir avec Rosa sous un berceau de chèvrefeuille placé au fond du jardin.

Les deux jeunes gens étaient seuls.

M. Valentin avait été appelé vers la fin du repas chez une pauvre jeune fille qui se mourait de la poitrine et avait emmené Marthe avec lui pour veiller la malade.

La nuit était douce et étoilée. L'atmosphère chaude, toute chargée du parfum des fleurs, semblait comme imprégnée de dangereuses séductions. C'est par une nuit semblable que Faust dut s'approcher du balcon de Marguerite et donner à sa bien-aimée le baiser qui la perdit.

Germain tenait les deux mains de Rosa dans

les siennes et les serrait tendrement. La jeune fille, troublée par une émotion indéfinissable, s'abandonnait à cette étreinte. Sa poitrine se soulevait, sa bouche entr'ouverte semblait vouloir aspirer les effluves parfumées qu'envoyaient les roses et les jasmins. Une douce langueur noyait son beau regard, qu'elle tenait baissé vers la terre. Son attitude trahissait le trouble de son âme, partagée entre les craintives appréhensions de la pudeur et l'enivrement d'un amour ardent et profond.

Elle n'osait lever les yeux sur Germain; il lui semblait que le regard pénétrant que le jeune homme fixait sur elle en ce moment remuait d'une façon étrange les plus intimes replis de son cœur. Mais elle ne pouvait se défendre d'écouter les paroles qu'il murmurait rapidement à voix basse tout près de son oreille.

— Rosa, disait-il, ma chère et bien-aimée Rosa, voyez-vous comme cette nuit est sereine et charmante? Sentez-vous combien il est bon d'être l'un près de l'autre, de s'unir dans une longue étreinte, de ne faire qu'un seul corps et qu'une seule âme?... Rosa, je vous aime, je vous adore... Mais en même temps je souffre... Vous ne comprenez peut-être pas cela, vous! Vous êtes froide et insensible, tandis que mon

cœur brûle et que ma tête s'égare... Rosa, je vous aime, Rosa, je vous veux... Ah! je vous en conjure, venez là, plus près encore!...

Il prit dans ses deux bras la taille ronde de la jeune fille et l'étreignit avec force.

Rosa poussa un cri étouffé; un frisson parcourut tout son corps.

— Laissez-moi, Germain, soupira-t-elle, laissez-moi.

Elle appuya sa petite main sur l'un des bras du jeune homme et se renversa en arrière, mais ne put éviter l'ardent baiser que Germain, fou d'amour, avait imprimé sur ses lèvres.

Il lui sembla que ce baiser lui avait donné un contre-coup au cœur. Elle se leva pâle et tremblante, tandis que Germain se jetait à ses pieds et dévorait sa main de baisers.

— Relevez-vous, dit-elle en appuyant une main sur son cœur comme pour en comprimer les battements, Germain, relevez-vous, je vous en prie... Ah! c'est à en devenir folle!...

Elle fit un mouvement pour s'échapper: Germain la retint. Il semblait devenu plus calme.

— Marchons, dit Rosa.

Ils firent quelques pas dans le jardin, appuyés l'un sur l'autre. Ils ne se parlaient pas. Une expression froide et résolue plissait le front de

Germain et donnait à son visage quelque chose de dur et de farouche. Rosa était souriante ; elle tournait ses jolis yeux vers le ciel parsemé d'étoiles et poussait fréquemment de faibles soupirs.

— Ah ! je vais mieux, dit-elle enfin, lorsqu'ils eurent fait un tour de jardin. Il me semblait tout à l'heure que j'allais étouffer. J'ai un peu de fièvre, je crois, ce soir. Voici la brise qui s'élève. Ah ! que c'est bon !

Elle écarta légèrement le châle croisé sur sa poitrine et livra son cou au souffle du vent, qui commençait à fraîchir.

Ils étaient revenus devant le berceau de chèvrefeuille.

— Venez là, dit Germain d'une voix sourde en indiquant le banc de gazon qu'ils avaient quitté quelques instant auparavant.

Il était pâle, agité. Si Rosa l'avait observé en ce moment, elle eût été effrayée.

— Non, non, pas encore, répondit-elle en secouant d'un air mutin les longues boucles de sa chevelure, le chèvrefeuille fait mal à la tête.

— Ah ! Rosa, vous ne m'aimez donc pas ?

— Comment pouvez-vous dire cela, Germain ? reprit la jeune fille d'un ton de re-

proche. Et quelle preuve d'affection vous faut-il donc?... Je suis heureuse quand vous êtes près de moi, triste quand vous partez; je pense à vous nuit et jour. Que demandez-vous de plus, et pourquoi dites-vous que je ne vous aime pas?

— N'avez-vous donc jamais rêvé autre chose que ces visites, ces promenades, ces froides expressions d'un amour immense et brûlant? Rosa, dit-il en donnant à sa voix une inflexion vibrante et en approchant son visage de celui de la jeune fille, n'avez-vous donc jamais songé à ce qui arrivera quand vous serez ma femme?

— Je serai heureuse alors de me dévouer pour vous, de vous entourer de mes soins et d'obéir à vos moindres désirs. Mais je ne crois pas, Germain, qu'il me soit jamais possible de vous aimer plus que maintenant.

Germain serra un peu plus fort Rosa contre sa poitrine, et, plongeant ses regards dans les siens comme s'il eût voulu la fasciner :

— N'avez-vous donc pas hâte, reprit-il, de voir arriver le jour de notre mariage?

— En effet, Germain, répondit Rosa, je trouve ces délais bien longs. Mais, vous le savez, ajouta-t-elle en souriant, ce n'est pas moi qu'il faut accuser de ce retard.

— Et s'il fallait attendre encore quelques mois... un an, par exemple?...

— Que dites-vous là, Germain? s'écria-t-elle; vous voulez plaisanter, n'est-ce pas? Un an! et pourquoi cela, mon Dieu?

— Répondez-moi, reprit-il d'une voix brève, attendriez-vous un an?

— Il le faudrait bien, répliqua tristement Rosa en poussant un soupir. Mais ce n'est qu'une supposition, n'est-ce pas?

Germain ne répondit pas à sa question.

— Rosa, dit-il avec feu, si vous le vouliez, nous pourrions dès maintenant goûter un ineffable bonheur!... Nous pourrions échapper aux cruelles tortures de l'attente!

— Que voulez-vous dire? Expliquez-vous... Je ne vous comprends pas...

— Tu ne me comprends pas, ma bien-aimée, reprit l'ardent jeune homme en enlaçant la jeune fille dans ses bras vigoureux et en l'appuyant contre sa poitrine? Tu ne sens donc pas ton cœur battre et palpiter près du mien? Tu ne vois donc pas que je meurs d'amour?... Regarde... nous sommes seuls, la nuit nous environne... Viens, viens, aimons-nous!

Il l'entraîna rapidement vers le bosquet; is Rosa eut assez de force pour s'échapper

de ses bras. Elle rencontra le regard de Germain, elle vit ce visage livide et contracté où deux yeux brillaient avec un terrible éclat.

Elle eut peur et prit la fuite.

Germain poussa une sourde exclamation de colère; franchissant d'un bond une plate-bande, il se mit à la poursuite de la jeune fille.

Il l'atteignit près de la porte de la maison, la saisit par le bras avec tant de force que ses doigts meurtrirent la chair délicate de Rosa; puis, levant son autre main sur elle, il s'écria avec rage :

— Tu seras à moi, malheureuse, tu seras à moi!

Il répéta trois ou quatre fois ces paroles, en les accompagnant d'imprécations en langue étrangère.

Mais, au même instant, on entendit à la porte de la rue le grincement d'une clef dans la serrure.

— Malédiction! s'écria Germain.

Il lâcha le bras de Rosa, qui ouvrit brusquement la porte du couloir, monta l'escalier éperdue, haletante, et vint tomber sur son lit, qu'elle mouilla de ses larmes.

M. Valentin rentrait.

Il vit dans l'obscurité la porte du jardin

ouverte et se dirigea de ce côté. Près du seuil, il aperçut Germain.

— Bonjour, cher père, dit le jeune homme d'une voix tranquille en secouant sur son ongle les cendres de sa pipe. Il fait frais ce soir.

— Et Rosa? demanda M. Valentin en cherchant des yeux dans le jardin.

— Rosa était un peu fatiguée et a été se coucher; je fumais une pipe en vous attendant.

Germain fit deux ou trois fois le tour du jardin et causa d'un air enjoué avec M. Valentin, puis il prit congé du syndic, qui appela sur Rosa et sur lui les bénédictions de Dieu.

# XI

Le lendemain, il plut toute la journée.

Rosa resta dans sa chambre et ne descendit qu'aux heures des repas. M. Valentin remarqua sur le visage de sa fille une expression de tristesse inaccoutumée. Elle était un peu pâle; ses yeux semblaient éviter les regards attentifs que son père lançait fréquemment de son côté.

— Le temps sera mauvais pour la promenade, aujourd'hui, dit M. Valentin à la fin du déjeuner en rompant un fort long silence. Germain t'a-t-il dit si nous le verrons?

Au nom de Germain, Rosa ne put s'empêcher de tressaillir légèrement.

— Non, mon père, répondit-elle avec effort. Je ne sais s'il viendra.

— Allons, se dit M. Valentin, nos amoureux se sont sans doute un peu querellés hier soir. Voici le premier nuage qui passe dans ce beau ciel.

Il reprit tout haut :

— J'ai envie d'aller chez lui aujourd'hui ; il faut absolument qu'il se décide à fixer le jour de votre mariage. Qu'en penses-tu?

— Oh! oui, mon père, répondit vivement Rosa, il faut en finir... Que doit-on penser de ces retards au village? ajouta-t-elle aussitôt, comme pour éviter que son père ne lût au fond de son âme.

— Eh! eh! dit M. Valentin avec une pointe de malice, avoue, ma fillette, que tu ne dis pas toute ta pensée? Ce ne sont pas seulement les propos du village qui t'inquiètent en ce moment! Ne rougis pas... Parbleu ! je ne comprends pas que ce garçon fasse tant de façons pour épouser une fille sage et jolie comme toi !... C'est dit ; je vais aller le voir.

M. Valentin prit sa canne et son chapeau, et se dirigea à grands pas vers la demeure de Germain. Il frappa à la porte avec le pommeau de sa canne, attendit quelques instants, mais personne ne répondit. Il frappa de nouveau, même silence.

Il vit alors que les volets étaient hermétiquement fermés; Germain était sans doute absent.

M. Valentin fit le tour de la maison et poussa la porte de l'écurie; le petit Pinchon était en train de brosser le cheval.

— Ton maître est donc sorti? demanda le vieillard.

— Oui, m'sieu Valentin, répondit l'enfant.

— Et sais-tu s'il sera bientôt de retour.

— Je ne sais pas quand il reviendra.

— C'est fâcheux, dit le père de Rosa en secouant la tête; j'aurais bien voulu lui parler. Dès qu'il rentrera, prie-le donc de passer à la maison.

— Oui, m'sieu Valentin.

Le syndic avait à peine le dos tourné que la porte de la maison, qui donnait sur la cour, s'ouvrit doucement et Germain parut sur le seuil.

Il appela à voix basse le petit Pinchon et lui fit signe d'approcher.

— Que t'a-t-il dit? fit-il en étendant le doigt du côté où M. Valentin s'était éloigné.

— Il a demandé à vous voir, m'sieu.

— Et tu lui as bien dit que j'étais sorti, n'est-ce pas?

— Oui, m'sieu.

— C'est bon.

Germain referma la porte, rentra dans sa maison et revint s'asseoir devant une table, en face d'un singulier personnage qui était entré mystérieusement chez lui quelques instants auparavant.

Le compagnon de Germain était un petit vieillard vêtu d'un énorme carrick en fort mauvais état, d'un pantalon d'une couleur indicible, trop court et effrangé par le bas, et chaussé de gros souliers. Une cravate élimée était tordue autour de son cou. Sa petite figure jaune, parcheminée, imberbe, était presque entièrement cachée par l'ombre que projetait la grande visière d'une casquette à carreaux blancs et noirs.

Cependant, malgré la demi-obscurité qui régnait dans la salle, éclairée seulement par une lampe; malgré l'attitude sournoise que gardait cet inconnu, on apercevait de temps en temps un regard vif et pénétrant qui brillait à travers les grandes lunettes posées sur son nez de corbeau.

Ses petites mains sèches et ridées comme celles d'une vieille femme feuilletaient rapidement, à la lueur de la lampe, une pile de dessins placés en face de lui. Il approuvait fréquemment de la tête et faisait de temps en temps

une courte question avec un accent étranger assez prononcé.

Quand il eut fini, il roula les dessins, les mit dans un étui de fer-blanc suspendu à sa ceinture; puis il se leva.

Germain l'imita et resta devant lui dans une attitude respectueuse.

— Continuez à travailler, dit l'étranger en prenant congé du jeune peintre. Il y aura bientôt du nouveau, je l'espère. Quand le moment sera venu, je vous écrirai et vous viendrez me rejoindre à Zurich.

Le petit vieillard tendit la main à Germain, qui s'inclina avec déférence. Il alla chercher ensuite dans un coin de la salle une balle de colporteur, la chargea sur ses épaules, et, prenant son grand bâton, il descendit lentement les quelques marches qui conduisaient à la cour.

Quelques instants après, il traversait la rue du village, étalait ses marchandises sur la place près de l'église et les offrait aux habitants de Coursolles.

— Ah! voilà le père Kreps, disait-on de tous côtés en courant au-devant de lui, le père Kreps fait sa tournée; il y a longtemps qu'on ne l'a vu!

Le vieux colporteur paraissait être bien connu

dans le village. Il y venait environ quatre fois par an, et, quoiqu'il fût un peu serré en affaires, on s'attendait toujours avec impatience, parce qu'on savait que sa balle, composée avec art, contenait un assortiment des plus variés.

Resté seul, Germain éteignit sa lampe et alla ouvrir les volets. Il s'assit devant sa table et écrivit.

Cette lettre paraissait lui coûter de grands efforts, car, à plusieurs reprises, il déchirait le papier, où il n'avait tracé que quelques lignes, et se prenait la tête à deux mains, comme pour rassembler ses idées.

Enfin, lorsque la lettre fut écrite, il la plia, la cacheta, et, ayant appelé le petit Pinchon, il la lui donna en lui disant de la porter à Rosa Valentin.

Quelques minutes après, Rosa ouvrait cette lettre d'une main tremblante et lisait ce qui suit :

« Chère Rosa,

» C'est un malheureux qui vient vous demander sa grâce à genoux.

» Me pardonnerez-vous, ma bien-aimée? Je n'ose l'espérer quand je considère l'étendue de ma faute. Mais je connais l'inépuisable bonté de

votre cœur, c'est en elle que je mets ma confiance. Dites-vous, Rosa, que si je vous ai offensée, il faut en accuser l'immense amour que j'ai pour vous. Répondez-moi, ma douce amie, que je sache si je puis obtenir mon pardon, et, si vous ne me l'accordez, songez que jamais vous ne reverrez votre infortuné,

» GERMAIN. »

Rosa tint longtemps la lettre du jeune homme entre ses mains ; elle crut y remarquer la trace de quelques larmes et se sentit émue par l'accent désespéré de ce court billet.

N'écoutant que la tendre générosité de son âme, elle oublia la triste scène de la veille et se souvint seulement des délicieuses émotions que lui avait données, depuis tant de mois, l'amour constant et respectueux de Germain.

Elle courut prendre du papier, une plume, et répondit en ces termes :

« Vous m'avez fait beaucoup de mal hier, Germain, mais je vous pardonne. Mon père ignore ce qui s'est passé ; que ce secret reste entre nous. J'ai peut-être tort de vous aimer comme je le fais ; pourtant, Dieu qui lit au

fond de mon cœur, sait que l'affection que j'ai pour vous est pure et bonne. Je vous ai donné mon cœur, je ne veux pas vous le reprendre, mais je vous en conjure, Germain, songez que je suis une pauvre fille simple et ignorante, traitez-moi avec douceur, car, je le sens, ma vie est entre vos mains et vous pourriez me briser comme un verre.

» Ne pensons plus à cela. J'ai été contente de voir qu'il pleuvait aujourd'hui ; je me suis dit que, dans tous les cas, vous ne seriez probablement pas venu chez nous. Ce matin, j'ai relu *Werther*. C'est peut-être ce qui m'a rendue triste aujourd'hui. Décidément, je n'aime pas ce livre, et pourtant, — vous ne m'en voudrez pas, je l'espère ? — j'ai trouvé, en le relisant, que le caractère de ce pauvre jeune homme ressemblait un peu au vôtre. Comme vous, il ne déteste pas de manger des tartines et d'écosser des petits pois. Dieu ! que je suis méchante ! mon bon ami, me pardonnerez-vous !

» D'ailleurs, vous avez, cher Germain, trop de bon sens et des sentiments trop religieux pour jamais imiter l'acte de folie auquel ce malheureux s'est laissé entraîner. Puis, votre Charlotte n'aime que vous, vous le savez bien,

et sera votre femme quand vous le voudrez. Je coupe une boucle de mes cheveux et je vous l'envoie. Apportez-moi demain une des belles roses qui poussent devant votre maison et aimez-moi bien, en attendant que je sois

» Votre femme dévouée et soumise,

» ROSA. »

Après avoir cacheté cette lettre, la jeune fille descendit dans la salle à manger, ouvrit la fenêtre et appela un petit garçon qui jouait sur la place.

Elle lui mit sa lettre dans la main et lui recommanda de la porter sans tarder à M. Germain. Puis elle remonta dans sa chambre, heureuse et légère, comme si un poids bien lourd avait été enlevé de sa poitrine.

## XII

Tandis que Germain poursuivait avec une adresse patiente et infatigable le but qu'il avait rêvé, M. Valentin perdait peu à peu la gaieté et la confiance qui faisaient le fond de son heureux caractère. Il restait plus souvent à la maison, et, sans en avoir l'air, épiait fréquemment les deux jeunes gens.

Malgré la sympathie que Germain avait su habilement lui inspirer, le bon vieillard commençait à douter un peu de la sincérité du jeune homme. Il aimait trop sa chère fille pour ne pas s'inquiéter de la situation équivoque où la mettait l'incroyable indécision de Germain. Il avait même écrit en secret à la mère du jeune homme afin de lui demander des explications

sur les prétextes qu'invoquait Germain pour retarder son mariage.

Mais les deux lettres qu'il avait envoyées à Zurich étaient restées sans réponse.

Son amour paternel lui inspira enfin une résolution suprême. Il se décida à fixer lui-même le jour du mariage. Si Germain ne consentait pas à accepter cette date et demandait de nouveaux délais, il lui signifierait nettement son intention de ne plus tolérer ses visites et lui enjoindrait de quitter le village sans tarder.

Vers la fin du mois de juin, M. Valentin revint un soir chez lui plus tard que d'habitude : il avait été dîner à Saint-Mons chez un de ses vieux amis. Au moment où il allait ouvrir la porte du jardin, il crut apercevoir, malgré l'obscurité naissante, une sorte d'ombre vague qui disparaissait à travers les bouquets de noisetiers dont le sentier était bordé. Mais comme son vieil ami de Saint-Mons avait débouché à son intention quelques bouteilles de plus qu'à l'ordinaire, il n'attacha pas une grande importance à ce témoignage de ses yeux qui étaient un peu troublés.

Cependant, lorsqu'il voulut mettre la clef dans la serrure, il fut surpris de trouver la porte entr'ouverte.

Une secrète appréhension s'empara aussitôt du vieillard ; il eut comme un pressentiment qu'il se passait quelque chose de grave dans sa maison.

Il marcha doucement dans le jardin, prêtant l'oreille au moindre bruit, tandis que son cœur, serré par une vive émotion, battait précipitamment dans sa poitrine.

Arrivé à quelques pas du berceau de chèvrefeuille, M. Valentin s'arrêta tout à coup et devint pâle.

Un bruit de sanglots étouffés était arrivé à son oreille. Il crut être le jouet d'un mauvais rêve et écouta plus attentivement. Il entendit alors de tristes soupirs, des gémissements inarticulés et la voix d'une personne qui parlait doucement, comme pour consoler celle qui souffrait.

Il ne sut pas rester maître de lui et franchit en deux bonds la courte distance qui le séparait du berceau.

Un double cri accueillit sa brusque apparition.

— Mon père!

— M. Valentin! s'écrièrent d'une même voix deux personnes assises l'une près de l'autre sur le banc de bois du bosquet.

— Oui, c'est moi, dit-il d'une voix tout agitée. Eh bien! qu'avez-vous? Qu'y a-t-il? Te voilà Rosa, et là... c'est Marthe. Eh bien! pourquoi pleurez-vous? Qu'est-il donc arrivé, bon Dieu! en mon absence?... Voyons, tu n'as pas de chagrin, Rosa, tu n'as pas de chagrin? Mais réponds-moi... réponds-moi donc...

La jeune fille fit un violent effort pour contenir sa douleur; cependant elle ne put empêcher un dernier sanglot de venir expirer sur ses lèvres.

— Ma chère petite Rosa, dit Marthe d'une voix suppliante, calme-toi, je t'en prie, c'est ton père, n'aie plus peur.

— Peur? et de quoi? reprit M. Valentin en s'approchant tout près de Rosa et en lui prenant la main, qui était brûlante. Qui est-ce qui a effrayé ma fille? je veux le savoir!... Entends-tu, Marthe? je veux le savoir!

L'accent de cette voix fit une profonde impression sur la pauvre Marthe. Elle savait que les colères de son maître étaient aussi terribles qu'elles étaient rares. Elle étendit les mains en avant, comme pour conjurer le redoutable orage qui grondait dans le cœur du vieillard.

Cependant elle resta silencieuse, et lorsque

son maître, élevant encore la voix, la somma de parler, elle ne put que balbutier quelques paroles sans suite.

Rosa eut heureusement assez de courage pour puiser dans l'excès même de sa douleur la force de mettre fin aux angoisses de son père.

Elle se leva lentement, appuya sa main sur l'épaule du vieillard et approcha son front des lèvres paternelles.

— Embrasse-moi, dit-elle d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre calme.

M. Valentin serra sa fille contre son cœur et la tint quelque temps étroitement embrassée. Puis, il la regarda fixement, comme s'il eût voulu lire au fond de son âme.

— Quelqu'un sort d'ici, dit-il enfin avec la sombre gravité d'un juge.

Rosa frissonna de la tête aux pieds. Mais elle sût cacher son trouble.

— Non, mon père, dit-elle vivement, non, je vous assure que vous vous trompez. J'étais seule avec Marthe... Pardonnez-moi si je me suis laissée aller à pleurer... J'ai eu tort... Quelle fille est plus heureuse que moi?... Je ne sais ce que j'ai ce soir, ajouta-t-elle en essayant de sourire. J'ai le cœur gros comme quand j'étais petite et que vous me grondiez.

— Ainsi, tu n'as vu personne ce soir?

— Non, dit Rosa, qui parut se faire violence pour proférer ce mensonge, le premier dont elle se fût encore rendue coupable... Mais *quelqu'un* est venu me voir avant le dîner.

— Ah ! dit M. Valentin en fronçant le sourcil, et c'est pour cela que te voilà tout en larmes?

— Je vous dis que je suis folle, mon père, n'y faites pas attention, je vous en conjure... Je vais monter dans ma chambre. Un peu de repos me fera du bien.

Rosa s appuya sur le bras de son père et marcha dans le jardin d'un pas mal assuré.

La vieille Marthe les suivait et dissimulait dans les plis de sa jupe un énorme couteau de cuisine dont sa main était armée.

Arrivée au bas de l'escalier, Rosa souhaita le bonsoir à son père et l'embrassa tendrement à plusieurs reprises, répétant :

— Je vous affirme, cher papa, que je suis bien heureuse ; je n'ai aucun sujet de pleurer... Vous pouvez être tranquille, demain il n'y paraîtra plus.

Mais lorsqu'elle fut seule dans sa chambre, la pauvre enfant, à bout de forces, se laissa tomber sur une chaise et donna un libre cours à ses larmes.

Son sommeil fut inquiet et troublé. Ce qui s'était passé durant cette soirée revint à sa mémoire sous la forme pénible du rêve.

Elle se vit endormie sous le berceau de chèvrefeuille... Elle sentit une horrible étreinte, d'impures caresses. Elle entendit sa propre voix sinistre et déchirante appeler au secours... Elle aperçut la grande figure de Marthe, puis entendit le bruit d'une fuite précipitée et revit le regard douloureux que son père fixait sur elle avec une cruelle persistance.

La malheureuse enfant s'agitait sur son lit; elle essayait de se persuader que cette vision n'était qu'un affreux cauchemar. Elle rassemblait péniblement ses pensées et comparait les obsessions diaboliques dont elle était l'objet depuis quelque temps à la vie calme et tranquille qu'elle menait jadis, lorsqu'elle sentait son jeune cœur s'épanouir aux premières ardeurs d'un chaste amour.

Elle ne pouvait croire que ce beau jeune homme tendre et romanesque fût cet être sombre, brutal, terrible, qui lui était déjà apparu à deux reprises différentes, apportant avec lui la honte et l'outrage.

— Rêve! vision! murmura-t-elle en s'efforçant de secouer les angoisses qui l'étreignaient.

Réalité! réalité! disait à son oreille une voix plus puissante qui la désespérait et la glaçait d'effroi!

Durant cette triste nuit, Rosa ne connut pas seule les tourments de l'insomnie.

Dès que sa fille l'eut quitté, M. Valentin appela Marthe et lui demanda de lui déclarer ce qui s'était passé en son absence. La digne femme ne voulut pas contredire sa jeune maîtresse ni faire croire à M. Valentin que Rosa avait pu lui cacher la vérité.

Elle dit que Germain était venu un peu avant le dîner, que depuis ce temps Rosa avait été toute triste, qu'elle l'avait trouvée enfin pleurant dans le jardin et s'était assise près d'elle pour la consoler.

Malgré les efforts que fit la bonne Marthe, durant tout ce récit, pour contenir son émotion, M. Valentin ne put douter qu'elle essayât de le tromper.

— C'est bien, dit-il en la congédiant avec un air sévère qui ne lui était guère habituel, vous pouvez vous retirer, Marthe.

— Je vous en supplie, M. Valentin, dit la vieille servante en regagnant lentement la porte de sa cuisine, faites que ce jeune homme ne devienne jamais le mari de Rosa... ou bien qu'il l'épouse tout de suite.

Le pauvre syndic baissa la tête, comme s'il eût entendu gronder la foudre au-dessus de lui. Il resta quelque temps absorbé dans ses pensées; une douloureuse angoisse étreignait son cœur paternel.

Il accusait sa confiance trop aveugle, le facile enthousiasme qui l'avait poussé vers ce jeune homme. Il tremblait pour sa chère Rosa et craignait que ce précieux trésor ne tombât en des mains indignes.

Lorsqu'il fut seul dans sa chambre, il alla tirer un petit rideau de soie bleue qui cachait un portrait suspendu près de son lit. Ce portrait était celui de la mère de Rosa.

Il le contempla longtemps et sembla lui demander conseil. Puis, avant de se coucher. il prit un fusil à deux coups placé au-dessus de sa cheminée, le chargea soigneusement et y glissa deux balles.

# XIII

Le lendemain, dès l'aube, M. Valentin sortait de sa maison et se dirigeait rapidement vers l'extrémité du village.

Il frappa résolument à la porte de Germain.

Le jeune homme était botté et éperonné. On entendait dans la cour, derrière la maison, le piétinement de son beau cheval gris, que le petit Pinchon était en train de seller.

— Ah! cher monsieur Valentin, dit Germain en saisissant les deux mains du vieillard qu'il serra fortement entre les siennes, que je suis heureux de vous voir!... Comme vous voilà levé de bonne heure! Ne craignez-vous donc pas l'humidité du matin?

M. Valentin essaya de faire bonne conte-

nance ; ses lèvres pâles sourirent faiblement.

— Entrons, je vous prie, dit-il, j'ai à vous parler sérieusement.

Il passa le premier et pénétra dans la salle où avait eu lieu, quelques jours auparavant, l'entrevue de Germain et du vieux colporteur.

Il jeta sur une table son chapeau et sa canne, et croisant ses robustes bras sur sa poitrine :

— Ah ! çà, dit-il en regardant Germain dans le blanc des yeux, êtes-vous un gredin ou un honnête homme ?

Germain tressaillit comme si cette brusque apostrophe eût été un coup de fouet.

Il essaya de rire.

— Eh ! eh ! mon bon monsieur Valentin, dit-il en passant négligemment le bout de ses doigts dans les belles boucles de sa chevelure blonde, vous êtes gai, ce matin ! Mais savez-vous bien que si je n'avais pas un bon caractère, je pourrais me fâcher de votre plaisanterie?... Mordieu ! comme vous y allez ! Je parie que vous m'en voulez de ce que je suis resté deux jours sans aller vous voir ?

— C'est-à-dire que je commence à regretter, monsieur, répondit durement le syndic, de ne pas vous avoir chassé de ma maison le jour où vous y êtes venu pour la première fois !

Le jeune homme fronça ses épais sourcils et lanca à M. Valentin un rapide regard tout chargé de haine. Mais il sut dissimuler l'inquiétude qui commençait à s'emparer de lui et, tout en passant de l'autre côté de la table, afin de mettre une barrière entre sa personne et celle du robuste syndic, il répondit, avec une aisance parfaitement jouée :

— Mon cher monsieur Valentin, je vois avec peine qu'on vous a fait de méchants rapports sur mon compte. Je devais m'y attendre, hélas! ajouta-t-il en levant les yeux au ciel d'un air hypocrite, car je sais que l'envie règne même dans les petits pays et chez les petites gens. Mais veuillez vous asseoir, causons comme de bons amis, et je suis sûr que dans quelques instants vous me tendrez votre main comme autrefois et vous me traiterez encore comme votre fils.

— Je ne suis pas venu pour causer, monsieur, répondit M. Valentin sans quitter son attitude ferme et décidée. Je suis venu pour vous poser une seule question.

— Laquelle?

— Voulez-vous, oui ou non, épouser Rosa?

— Si je veux épouser Rosa! s'écria le jeune homme d'une voix vibrante; mais, monsieur,

c'est le rêve de ma vie, le bonheur que, dans mes prières du matin et du soir, je supplie chaque jour Dieu de m'accorder. Avez-vous pu douter de moi au point de me faire une semblable demande? Faut-il vous répéter que je l'aime, que je n'ai jamais aimé qu'elle au monde, que mon existence tout entière sera consacrée à la rendre heureuse et à justifier ainsi la confiance que vous avez bien voulu mettre en moi?... Ah! monsieur, il faut, croyez-le, que cet amour soit bien fort pour que tout mon sang ne se révolte pas contre le soupçon que vous semblez faire planer sur moi en ce moment!... En quoi ai-je donc pu encourir votre déplaisir?... D'où vient que vous paraissez me traiter en ennemi?... Ai-je manqué d'égards à votre endroit? Vous aurais-je offensé sans le savoir? Dites-le moi, je vous en prie, mon cher monsieur Valentin, et dans ce cas, veuillez recevoir à l'avance l'expression de mon plus sincère repentir.

M. Valentin ne se laissa pas toucher par l'accent respectueux de ces paroles. Son esprit vif et pénétrant commençait à percer le voile obscur dont Germain avait jusqu'alors enveloppé ses sentiments.

Il devinait une odieuse hypocrisie sous ce

masque doucereux et souriant. Ce fut d'une voix tremblante de colère qu'il répondit :

— Monsieur, il est une chose au monde qui m'est chère entre toutes : le bonheur et le repos de Rosa. Malheur à celui qui fera verser une seule larme à ma chère enfant ! Eh bien ! hier, j'ai trouvé Rosa triste et désolée par votre faute. Que s'est-il passé entre vous ? Je ne veux pas le savoir... écoutez-moi bien, aujourd'hui. J'ai été bon et patient, j'ai admis sans peine les prétextes que vous avez invoqués pour retarder ce mariage... Mais, à l'heure qu'il est, monsieur, ma patience est à bout.

En disant ces mots, M. Valentin lança un regard au jeune homme dont celui-ci put difficilement supporter l'éclat. Il baissa les yeux et sembla réfléchir quelques secondes.

Puis, reprenant vite son sang-froid, il se mit à sourire d'un air équivoque :

— Monsieur, répliqua-t-il un peu sourdement, vous voulez que je sois franc avec vous ; je vous répondrai donc sans détour. Vous êtes étonné de me voir retarder un mariage que j'ai longtemps et ardemment désiré. Vous me demandez l'explication de ma conduite ; je vais vous la donner. Tâchez, je vous prie, d'entendre patiemment ce que j'ai à vous dire .. Vous

savez quel est mon amour pour Rosa; vous savez combien j'étais fier et heureux de penser qu'elle pourrait devenir ma femme. Je puis me flatter de m'être toujours conduit à son égard comme un galant homme, et de n'avoir jamais manqué non plus au respect que je dois à votre âge et à votre longue expérience. Pourquoi faut-il que Rosa, en qui j'avais mis toute ma confiance, Rosa, que je croyais la plus angélique des femmes, m'ait, au dernier moment, inspiré quelques craintes sur la sincérité de l'affection qu'elle semblait avoir pour moi?

— Que voulez-vous dire, monsieur? demanda le syndic en faisant un pas pour se rapprocher de Germain... Expliquez-vous, s'il vous plaît.

— Je vais le faire, monsieur, répondit le jeune homme en feignant un calme qu'il était loin d'éprouver... Mais auparavant, jurez-moi que ce que je vais vous révéler restera secret entre nous.

— Vous prenez là de singulières précautions, monsieur; mais soit, je vous le promets. Encore une fois, expliquez-vous et soyez plus bref.

— Je vous ai plus d'une fois entendu vanter le caractère sage et sérieux de Rosa... Dieu me garde de contester à cette chère enfant les

précieuses qualités qu'elle possède. Cependant, monsieur, si votre amour paternel a été tant soit peu aveugle, ma tendresse s'est montrée plus clairvoyante... J'avoue que Rosa m'a paru, dans certaines circonstances, inconséquente et légère.

— Ah! çà, devenez-vous fou? s'écria M. Valentin avec sa rude franchise.

— Non, non, mon cher monsieur, je sais fort bien ce que je dis.

Il se mordit les lèvres, comme s'il eût cherché une manière d'exprimer sa pensée sans irriter le vieillard. Il continua en hésitant un peu.

— Vous connaissez bien René Brunet, ce misérable petit horloger?

— René Brunet est un des plus braves garçons du village, monsieur.

— Soit. Eh bien! René Brunet est amoureux de votre fille.

— Pauvre enfant!... Oui, Rosa m'a confié ce secret, dit gravement M. Valentin,

— Mais elle a sans doute oublié de vous faire connaître qu'elle recevait ses visites en cachette?...

— Vous dites?... gronda le vieillard, l'œil étincelant, les poings fermés.

— Je dis la vérité, monsieur Valentin, répondit Germain en balbutiant. Je vous assure que je dis la vérité... Je les ai rencontrés une fois tous les deux dans le bois. Hier soir encore, je suis venu, après le dîner, pour voir Rosa; je les ai trouvés sous le berceau de chèvrefeuille. Ils se parlaient tout bas... j'ai entendu une partie de leur conversation, qui était fort tendre. Je me suis retiré sur la pointe du pied, le cœur bien gros, je vous le promets... et...

— Ah! je comprends tout, s'écria M. Valentin qui ne put contenir la violence de sa colère. Tu es venu hier au soir! C'est donc toi qui t'es enfui à mon approche?... Tu veux faire planer un soupçon odieux sur ce pauvre René! Ah! misérable lâche!

Avant que Germain eût eu le temps de se mettre en garde, M. Valentin fit le tour de la table, se jeta sur lui et le prit au collet avec tant de force que le jeune homme sentit ses jambes trembler et fléchir. Malgré sa vigueur, il ne put résister à cette robuste étreinte; il tomba un genou en terre, à moitié étranglé par la main qui lui serrait la gorge.

— Oui, tu n'es qu'un lâche, s'écriait M. Valentin aveugle de colère, un lâche et un menteur!... C'est toi qui étais hier avec Rosa dans

le jardin, je sais tout!... Tu as voulu la surprendre, la séduire!... Ma pauvre fille! Avoue ton crime, avoue-le, ou sinon...

Il serra un peu plus fort la cravate du jeune homme, qu'il avait enroulée autour de son vigoureux poignet.

Suffoqué, à demi mort de peur, Germain était hideux à voir. Son visage était violet; ses yeux sortaient de l'orbite. Il étendit les deux bras et murmura d'une voix étouffée :

— Grâce!... grâce!... pardon!... laissez-moi parler!...

— Avoue que tu as menti! dit M. Valentin en levant sur lui son énorme canne.

— Oui... je l'avoue.

— Avoue que tu as indignement calomnié ma Rosa?

— Oui... grâce!

— Jure que tu vas quitter le pays sans tarder!

— Oui... pitié!...

— Tiens! tu me dégoûtes!...

Le vieillard détourna les yeux pour ne pas voir ce visage où la honte et la terreur étaient gravés en traits repoussants.

Qui aurait reconnu, dans cet être au front bas, aux lèvres tombantes, aux yeux hagards.

le beau jeune homme qui était apparu un jour aux regards étonnés des bons habitants de Coursolles ?

Le malheureux semblait respirer à peine. M. Valentin eut pitié de lui et le lâcha ; il alla rouler comme une lourde masse dans un coin de la salle.

En remettant le pied dans la rue, le digne syndic poussa un soupir de soulagement et respira comme un homme qui vient d'écraser un serpent.

Il reprit promptement l'air de douceur et de sérénité qui lui était habituel. A le voir ainsi passer le front haut, le pas assuré, la bouche souriante, on aurait pu difficilement soupçonner que M. Valentin venait de jouer le principal rôle dans une terrible scène.

Lorsqu'il frappa à la porte de sa demeure, ce fut Rosa qui vint lui ouvrir.

Le syndic tressaillit légèrement et son visage prit une expression sérieuse lorsqu'il vit le regard plein d'anxiété que Rosa fixait sur lui. Il embrassa longuement sa fille et passa dans la salle à manger.

Rosa le suivit. Comme il restait debout, sans parler, cherchant, avec un peu d'embarras, un moyen d'entamer l'entretien, la jeune fille s'ap-

procha doucement, et vint mettre sa jolie tête brune si tendre et si expressive sur l'épaule de son père.

— D'où venez-vous? murmura Rosa.

— Tu le sais, mon enfant.

— Je le devine. *Il* était chez lui?

— Oui, ma chérie.

— Vous *lui* avez parlé?

— Oui... Rosa, ce mariage est impossible! s'écria le pauvre père, hors d'état de cacher plus longtemps les sentiments impétueux qui l'agitaient. Ce mariage ne se fera pas!

Rosa poussa un soupir étouffé, tomba assise près de la table et mit sa tête dans ses deux mains. M. Valentin crut deviner le motif de cette douloureuse émotion.

— Comme elle l'aime! se dit-il tout effrayé, en contemplant longtemps la pauvre enfant abîmée dans son chagrin.

Il prit une chaise, et vint se mettre près de sa fille qu'il attira doucement sur son cœur.

— Rosa, ma chère enfant, écoute-moi bien, dit-il d'une voix tout émue. Tu sais que je ne cherche que ton bonheur. Je croyais l'avoir trouvé là, dans cette union à laquelle ton cœur souriait... Les apparences étaient si trompeuses!... Mais, vois-tu, mon enfant, je crois

qu'il ne serait plus sage d'y songer... Non, non, c'est fini, bien fini! Dis-toi que tu as fait un rêve et qu'aujourd'hui tu te réveilles... Tu ne l'aimais pas encore assez pour que ce qui arrive te cause une grande douleur, n'est-ce pas? Tu es jeune, ma chère petite fille, presque une enfant... Tu te consoleras, tu l'oublieras, et dans deux ou trois ans tu épouseras quelque brave enfant du pays...

Un sanglot de Rosa vint glacer la voix du bon vieillard. Il resta quelque temps silencieux, l'œil fixe, comme atterré.

— O mon Dieu, dit-il enfin en rompant ce long silence, mon Dieu, inspirez-moi!... Voyons, Rosa, continua-t-il, réfléchis bien. Je crois que si ta pauvre mère était vivante elle te donnerait le même conseil... C'est pour ton bien, ma chérie... Cependant, dit-il en hésitant, si cette affection te tenait au cœur... si tu croyais pouvoir être heureuse...

— Non, mon père, interrompit Rosa en relevant son visage pâli et en regardant le vieillard avec une fermeté que celui-ci ne lui connaissait point, non, vous avez raison, ce mariage ne se fera pas!... Pardonnez-moi si je verse quelques larmes... je tombe de bien haut, mon pauvre papa, et je sens au cœur une

affreuse douleur. Mais ne craignez rien, je serai courageuse, j'oublierai. Oh! oui, dit-elle d'une voix sourde avec une sorte d'effroi, j'ai bien besoin d'oublier!

— A la bonne heure, dit M. Valentin avec gravité, j'aime à te voir ainsi, Rosa; la première peine est cruelle à supporter, mais cela vous donne du courage pour subir ensuite les épreuves dont cette vie est remplie. Vois-tu, Rosa, continua-t-il en frappant la table de son poing vigoureux, je lui aurais beaucoup pardonné!... Il nous a trompés, il s'est joué de nous, il a feint un amour qu'il n'éprouvait pas... Dans quel but? Dieu le sait! Il t'a outragée, ma pauvre enfant. Car maintenant je devine ce qui s'est passé hier soir; il a été faux, menteur, hypocrite... Eh bien! pour l'amour de toi, j'aurais oublié tout cela. — Mais il est une chose que je ne lui pardonnerai jamais, mordieu!... c'est sa lâcheté!!!

## XIV

Depuis l'explication décisive qu'il avait eue avec le père de Rosa, Germain ne s'était pas montré une seule fois dans le village. Les voisins ayant demandé au petit Pinchon si son maître était malade :

— Non, répondit l'enfant, mais je ne sais pas ce qu'il a, il est tout chose ; je crois bien qu'il va nous quitter.

En effet, le peintre faisait ses préparatifs de départ. Il emballait ses cartons, ses dessins, rangeait ses habits dans des malles, mettait en ordre quelques papiers et en brûlait un grand nombre d'autres. Il ne parlait pas ; son visage était plus pâle qu'à l'ordinaire. On ne remarquait plus dans sa tenue la correction qui lui était habituelle. Ses beaux cheveux blonds re-

tombaient ébouriffés sur son front et donnaient à son visage une expression farouche.

Au bout de trois jours, tous ses effets étaient emballés et il semblait ne plus attendre qu'un signal pour quitter ce village dont le séjour était devenu assez dangereux pour lui depuis que M. Valentin lui avait donné, sa canne au poing, l'ordre de partir.

Sur ces entrefaites, il arriva à Coursolles un de ces colporteurs qui, plusieurs fois l'an, avaient coutume de traverser le pays.

Ce n'était plus ce petit vieillard allemand sec et sournois qui était venu au commencement du mois. C'était un homme jeune encore, grand et vigoureux. Il était Suisse d'origine et passait, à tort ou à raison, pour l'un des plus habiles contrebandiers de la contrée. Une forêt de cheveux noirs entourait son visage osseux, où l'on remarquait deux pommettes couleur lie de vin et un nez large, écrasé par quelque coup de poing reçu dans une rixe. Deux yeux noirs et étincelants brillaient sous les touffes épaisses de ses sourcils. L'ensemble de sa figure et de sa personne produisait une impression désagréable.

Il était du nombre de ces hommes que, suivant le mot populaire, on n'aime pas à rencon-

trer la nuit au coin d'un bois. Bien qu'il fût solidement bâti et fort bien découplé, il prétendait que des douleurs de goutte prématurées lui rendaient la marche très difficile. C'était, sans doute, une ruse habilement inventée pour éloigner les soupçons des douaniers et des gendarmes. Il voyageait toujours étendu dans une sorte de charrette basse, couverte d'une mauvaise bâche et attelée d'un petit cheval, roux à longs poils. Il dormait toutes les nuits dans ce chariot, la tête appuyée contre sa balle, tandis que le petit cheval, attaché à un arbre, cherchait, aux dépens de quelque paysan, la maigre nourriture que son maître oubliait souvent de lui donner.

Ce colporteur se nommait Jarviaux; mais il n'était connu à Coursolles que sous le sobriquet expressif de *Mauvais Noir*. On ne l'aimait pas dans le pays; il avait la réputation de vendre cher de méchantes marchandises. Puis on avait remarqué que, par un singulier hasard, son arrivée était toujours précédée ou suivie de quelque fâcheux événement. On l'accusait de jeter de mauvais sorts, ce qui n'empêchait pas les paysans de lui acheter secrètement une foule d'amulettes grossiers et de remèdes empiriques dont il avait le secret.

Comme son confrère, le vieux colporteur allemand, cet homme était en relations avec Germain. Plusieurs fois, la nuit, quand tout reposait dans le village, on aurait pu voir le Mauvais Noir quitter doucement son pauvre abri de toile et se glisser dans la maison de l'artiste, où il restait de longues heures, vidant des bouteilles et fumant des pipes en compagnie de Germain. Il lui apportait des lettres, des journaux, du tabac et de l'eau-de-vie de contrebande, et à son tour le jeune peintre lui confiait souvent des dessins et des plans, que Jarviaux dissimulait dans le coin le plus secret de sa balle.

Il était plus de dix heures du soir et la nuit était toute noire lorsque Jarviaux arriva à Coursolles. Sans prendre le temps de dételer son cheval, il alla jusqu'à l'extrémité du village et s'arrêta devant la maison de Germain.

L'artiste vint lui ouvrir et poussa un cri de joie en reconnaissant l'hôte qui lui arrivait.

— Enfin, vous voilà, dit-il à demi-voix. Je vous attendais avec impatience... Entrez, entrez vite.

— Vous n'avez pas à vous plaindre, monsieur le major, répondit le Mauvais Noir d'un ton moitié respectueux, moitié gouailleur; ma

première visite est pour vous. J'ai fait douze lieues, au risque de crever mon cheval pour arriver plus tôt. On m'avait recommandé d'aller bon train, il paraît qu'il y a du nouveau.

— Vous me direz cela tout à l'heure; entrez, entrez...

— Bah! dit le colporteur en obéissant à cette invitation avec une tranquille insouciance, ces paysans se couchent avec leurs poules... Et puis, quand même ils me verraient entrer chez vous? Est-ce que je n'ai pas le droit de vous vendre, à vous aussi, des couteaux qui ne coupent pas et des montres qui marchent encore moins?

En achevant cette plaisanterie, qu'il accompagna d'un gros rire, Jarviaux pénétra dans la salle principale de la maison.

— Voyons, quelle nouvelle m'apportez-vous? dit Germain en s'asseyant près de la table, vis-à-vis de ce singulier compagnon.

— Le colonel Schum... je veux dire le père Kreps, de Zurich, m'a donné une lettre en me recommandant de marcher nuit et jour pour vous l'apporter.

Il tira du bissac suspendu à son côté un paquet de lettres et le tendit à Germain.

Celui-ci parcourut rapidement les adresses

et, ayant reconnu l'écriture qu'il cherchait, ouvrit un pli scellé de quatre cachets.

A mesure qu'il avançait dans sa lecture, sa physionomie s'éclairait.

— Enfin, s'écria-t-il en refermant la lettre, je vais donc quitter ce maudit pays!

Il mit les autres dépêches dans sa poche pour les lire plus tard, alla chercher dans une petite armoire une bouteille et deux verres, et se mit à boire avec le colporteur.

Tout en trinquant, il lui donnait ses intructions.

— Vous allez prendre, lui dit-il, ces malles et ces paquets, et les porter dans votre charrette. Je partirai probablement demain soir. Je veux me débarrasser de tous ces bagages et n'avoir plus qu'à me mettre en selle.

Lorsqu'ils eurent fini de boire, Germain aida le colporteur à charger ses effets sur le chariot; puis, cette besogne terminée :

— Quand comptez-vous partir? demanda le peintre.

— Après-demain, sans doute, le temps de faire un peu d'argent et de laisser souffler mon cheval.

— C'est bien. Rentrons. J'ai encore quelque chose à vous dire.

Une seconde bouteille fut vidée. Germain n'était pas fier, comme on dit. Non seulement il trinquait avec le colporteur, mais encore il plaisantait avec lui, et les éclats de ces deux gros rires lourds et sonores faisaient à chaque instant trembler les vitres de la salle.

Le peintre racontait à son compagnon une histoire dont celui-ci paraissait se divertir beaucoup.

— Peste! vous avez bien employé votre temps! s'écria le colporteur lorsque Germain eut terminé son récit.

— Je comptais sur cette aventure pour me faire trouver moins longs les mois ennuyeux que j'étais obligé de passer ici. Mais, comme vous le voyez, j'ai assez mal réussi. Je suis furieux.

— Vous êtes pourtant assez joli garçon! Elle est difficile, la demoiselle!... Pourquoi n'avez-vous pas poussé la plaisanterie jusqu'au bout... Il fallait l'épouser, puisqu'elle faisait tant sa mijaurée; vous auriez pu ainsi contenter votre envie tout à votre aise... Ah! ah! c'eût été drôle! C'est le papa, en sa qualité de maire, qui vous aurait mariés!

— Mais, grand nigaud, il fallait pour cela des papiers que je n'avais pas.

— On les aurait fabriqués, donc!... Ah! si vous m'aviez dit ça!

— Enfin, aujourd'hui, il est trop tard, il n'y faut plus songer!

— Mais vous n'allez pas en rester là, je suppose?

— Assurément non, répondit Germain, l'œil rouge et enflammé par l'ivresse... Quand ce ne serait que pour me venger de ce vieillard, je veux aller jusqu'au bout!... Seulement, pour cela, j'ai besoin de vous.

— Je suis votre homme! dit le colporteur en frappant la table avec la bouteille vide. Je ferai tout ce que vous voudrez!

Ils ne se séparèrent que fort tard. Lorsqu'il prit congé de Germain, le Mauvais Noir lui dit en clignant ses yeux sournois :

— Vous pouvez compter sur moi; demain soir, à dix heures, la chose sera faite.

— Et après-demain, à Morez... n'oubliez pas le rendez-vous.

## XV

Le jour suivant, la pluie tomba à torrents. Vers cinq heures du soir, un roulement sourd et prolongé annonça qu'un orage se préparait. Ces terribles phénomènes de la nature étaient rares à Coursolles ; mais lorsque, par hasard, le ciel se couvrait de nuages et que la foudre grondait, c'était un spectacle à la fois grandiose et effrayant.

Le sommet des montagnes disparut bientôt sous une couronne d'épaisses vapeurs qui se déroulaient lentement comme un immense voile de gaze. Le ciel devint noir, de grands éclairs bleus et rouges se succédèrent sans interruption, illuminant de leurs reflets le dôme

des bois et les replis des vallées. De tous côtés, on voyait descendre de la montagne des troupeaux éperdus qui, sourds à la voix des pâtres, insensibles à la dent des chiens, venaient en désordre chercher un asile dans les étables. Le village se trouva tout à coup rempli de chèvres qui couraient la tête renversée, l'œil hagard de terreur, de bœufs mugissants, de chevaux qui hennissaient et ruaient en bondissant dans les rues, où l'eau s'élevait avec une prodigieuse rapidité.

En quelques instants, cette foule d'animaux fut abritée dans les étables ; les fenêtres de toutes les maisons se fermèrent, et il ne resta plus que le chariot du Mauvais Noir et son petit cheval roux, qui la tête mélancoliquement baissée et tremblant sur ses genoux, recevait les torrents d'eau qui ruisselaient le long de ses longs poils.

Vers le soir, la pluie se calma un peu et les éclairs devinrent moins fréquents. Cependant, le tonnerre continuait à gronder sourdement, et ses éclats, répercutés par les montagnes, étaient toujours lugubres et terribles.

La nuit tomba rapidement ; le ciel était noir, le vent soufflait avec violence, et si quelqu'un avait été assez audacieux pour s'aventurer sur

le flanc de la colline, il aurait été infailliblement renversé ou serait tombé dans quelque fondrière, car, à trois pas, il était impossible de distinguer le chemin.

Cependant, quelle que fût la violence de la tempête, vers neuf heures du soir, la porte de la maison de Germain s'ouvrit doucement et une ombre parut sur le seuil.

A cette haute stature, à ces formes puissansantes, il était facile de reconnaître le colporteur.

Il tenait en main un grand bâton ferré et s'en servait pour soutenir ses pas, que la force du vent rendait un peu chancelants. Au lieu de suivre la rue du village, il se glissa entre deux maisons et se mit à monter résolument la colline. Il fallait qu'il eût le pied bien agile pour marcher sur la terre glissante de ce sentier, qui était devenu un petit torrent. La dextérité avec laquelle il se dirigeait dans l'obscurité de la nuit montrait qu'il avait une rare connaissance du pays.

Une heure environ après le départ du colporteur, Germain alluma une lanterne et alla chercher dans l'écurie son cheval qui était tout sellé. Il attacha un petit porte-manteau au troussequin de la selle, puis, conduisant l'ani-

mal par la bride, il s'éloigna avec précaution de la maison.

Germain suivit la même direction que le Mauvais Noir. Seulement, au lieu de prendre le sentier de traverse, il fit le tour du village et alla rejoindre un chemin plus large, longeant les jardins en pente qui s'étendaient derrière les maisons de Coursolles.

Après une marche que la frayeur du cheval avait rendue longue et pénible, Germain atteignit enfin le petit bouquet de noisetiers qui s'élevait à l'angle du jardin de M. Valentin. Il fit halte en cet endroit, attacha son cheval à un arbre et se cacha dans le bosquet, abrité contre la pluie par le feuillage touffu et par un long manteau de caoutchouc qui lui tombait jusqu'aux talons.

M. Valentin était rentré un peu tard ce jour-là. Il avait été surpris par l'orage au milieu des champs et avait été obligé de se réfugier dans une de ces huttes grossières où les pâtres et les bouviers cherchent un asile pendant la nuit.

Il trouva en rentrant un bon feu de sarments préparé par les soins de Rosa, et qui remplissait de ses joyeuses étincelles le grand âtre de la cheminée. Rosa vint sauter sur les genoux du vieillard et l'embrassa à plusieurs reprises

avec effusion, comme pour oublier les craintes que ces longues heures d'orage lui avaient fait éprouver pour la sûreté de son père bien-aimé.

La bonne Marthe apporta bientôt une énorme soupière couronnée d'un nuage de vapeur qui pouvait rivaliser avec les immenses nuées dont les montagnes étaient couronnées.

M. Valentin approcha sa chaise de la table, et, le dos au feu, le visage réjoui par ces apprêts appétissants, il se mit en devoir de faire honneur au repas avec sa vaillance habituelle. Rosa, heureuse de voir son père de retour, de bonne humeur et en bon appétit, retrouva presque sa charmante et insouciante gaieté d'autrefois. Elle semblait oublier que, peu de temps auparavant, une troisième personne s'asseyait à cette même table. Elle avait repris, en face de son vieux père, la place qu'elle occupait étant enfant.

— Hein! ma Rosa, que dis-tu de cette tempête! s'écria M. Valentin en reposant sa cuiller dans l'assiette profonde qu'il avait remplie et vidée consciencieusement à trois reprises différentes.

— Dieu veuille qu'il n'y ait personne d'égaré dans la montagne? dit Rosa en joignant les mains.

— Oui, c'est un mauvais temps pour voyager!

Bah! chez nous il n'y a pas de précipices comme du côté de la Suisse, et l'on en est quitte pour recevoir une bonne ondée et dîner un peu plus tard, et morbleu! on n'en a que plus faim. Je dévorerais un bœuf !

— Dis donc, ma Rosa, continua le vieillard après quelques instants de silence, en mettant ses deux coudes sur la table et en contemplant avec un sourire l'aimable visage de sa fille, sais-tu que c'est bien bon de se retrouver ainsi *tous les deux?*

Rosa tendit sa petite main à son père à travers la table et répondit à sa pensée par une longue étreinte.

— Si tu veux, continua l'excellent vieillard en baissant la voix, nous resterons toujours ainsi... A quoi bon prendre un mari qui te tourmentera, t'imposera ses mille volontés et te rendra malheureuse? Maintenant, vois-tu, tous les hommes me font peur. Il n'en est pas un qui soit digne de toi, mon cher petit ange !... Je ne suis plus jeune, c'est vrai, mais je sens que le bon Dieu m'a bâti pour aller longtemps encore. Ne crains rien ; je ne te fausserai pas compagnie avant bien des années... Hein! qu'en dis-tu ? Veux-tu rester toujours avec ton vieux père, qui t'aimera, te cajolera, te donnera tout le bonheur

dont tu es si digne?... Mais qu'est-ce que je dis donc là?... Je deviens fou, ma parole... Je ne suis qu'un vilain égoïste !

— Non, mon père, répondit Rosa sérieusement, vous êtes bon et excellent. Je n'aimerai jamais que vous, et je vous le dis très sincèrement, je suis bien décidée à ne pas me marier.

— Allons! allons! ne parlons pas de cela, dit le vieillard en plongeant le nez dans son assiette.

Mais une vive rougeur avait soudain coloré ses joues, et il avait peine à dissimuler la joie que lui causaient les paroles prononcées par Rosa. Il y a toujours dans le cœur d'un père, pour la fille qu'il a élevée et chérie durant de longues années, quelque chose de cet amour jaloux, exclusif, que les amants seuls peuvent connaître et comprendre.

Après le dîner, Rosa reçut la visite du petit Julien Brunet. Elle avait bien négligé le pauvre enfant depuis quelque temps, et afin de réparer un peu le temps perdu, elle l'avait invité à venir passer cette soirée près d'elle, afin de continuer les leçons interrompues. La jeune fille était heureuse de trouver, dans cette occupation, une distraction aux pénibles pensées qui, malgré elle, obsédaient sans cesse son esprit.

La leçon se prolongea un peu tard. M. Valentin, les deux pieds sur les chenets, fumait tranquillement sa grande pipe en se rôtissant les mollets à la flamme claire du foyer. Rosa et l'enfant étaient près de la table, et s'entretenaient à voix basse.

Vers neuf heures, la porte de la rue s'ouvrit brusquement et le frère de Julien, René, parut dans la salle.

— Je suis à toi, frère ! cria Julien en le voyant ; le temps d'achever cette page.

— Ah ! bonjour, René, dit M. Valentin ; tu viens chercher le petit, c'est bon... En attendant qu'il ait fini, arrive ici et chauffe-toi... Mais qu'as-tu donc ? Tu as la figure à l'envers !...

En effet, René Brunet avait la physionomie toute bouleversée ; il paraissait être sous l'empire d'une grande émotion.

Il salua Rosa en rougissant, puis vint se mettre à côté du vieillard, et se penchant vers lui, il lui dit d'une voix altérée :

— Monsieur Valentin, le feu est à Saint-Mons !

Le syndic fit un bond et se dressa sur ses pieds en poussant une exclamation.

— Hein ! s'écria-t-il, que dis-tu ?

— Qu'est-il arrivé, mon père? demanda

aussitôt Rosa, qui releva la tête avec inquiétude.

— Rien, rien... Donne-moi vite mon manteau, ma canne, mon chapeau...

— Vous allez sortir par un temps pareil ?... Y pensez-vous, bon père ?... René, qu'y a-t-il ? Je veux le savoir !

— Une triste nouvelle, mademoiselle, répondit René. On voit une grande flamme du côté de Saint-Mons.

— La foudre sera tombée sur le village, dit M. Valentin avec douleur. Ah ! les pauvres gens !

— Mon père, vous ne sortirez pas... Songez donc à cet horrible temps ; la nuit est si noire ?

— Il ne pleut plus, Rosa, et je connais, pardieu ! bien les sentiers, répliqua M. Valentin avec calme. Allons ! vite, il n'y a pas un instant à perdre. Toi, ma petite fille, promets-moi que tu vas aller te coucher sans m'attendre.

— A condition, bon père, que vous me promettrez de venir m'embrasser à votre retour.

— C'est convenu.

Rosa avait vu que la résolution de son père était prise ; elle n'essaya plus de la combattre. D'ailleurs, elle savait depuis longtemps que le brave syndic tenait à honneur d'arriver toujours le premier sur le théâtre d'un sinistre.

— Ne craignez rien, mademoiselle, dit René en aidant le vieillard à mettre son manteau, je ne quitterai pas M. Valentin et il s'appuiera sur mon bras. Il est heuseusement tombé beaucoup d'eau, et l'incendie aura de la peine à s'étendre.

Rosa accompagna son père jusqu'à la porte du jardin et le tint longtemps embrassé. A voir des adieux si touchants, on eût dit qu'ils avaient tous deux le pressentiment que quelque terrible malheur allait bientôt fondre sur eux.

Enfin, M. Valentin s'arracha des bras de sa fille, prit une lanterne que Marthe avait eu soin d'allumer et s'appuyant fortement sur l'épaule de René, il gravit à grands pas la colline au haut de laquelle se trouvait le village de Saint-Mons.

Lorsque le syndic se fut éloigné, un homme sortit lentement du petit bosquet de noisetiers, tint quelque temps ses regards fixés dans la direction qu'avait prise le vieillard, puis, souriant d'un sourire étrange, il longea le mur et s'avança avec précaution vers la porte du jardin.

## XVI

La pluie avait tout à fait cessé, mais les rafales du vent enveloppaient encore M. Valentin et René Brunet dans de rapides tourbillons, et rendaient leur marche très pénible. De gros nuages noirs passaient près de terre avec une foudroyante rapidité, laissant apercevoir çà et là, à de courts intervalles, un petit groupe d'étoiles qui brillaient avec éclat sur un ciel d'un bleu sombre.

Le village de Saint-Mons était situé tout en haut de la montagne, à un kilomètre environ de Coursolles. On voyait dans cette direction une grande lueur rouge qui jetait vers le ciel des reflets sinistres. De loin, l'incendie paraissait considérable, et il était à craindre que, vu

la violence du vent, il ne causât promptement de grands ravages.

M. Valentin et son compagnon, solidement cramponnés l'un à l'autre, gravissaient courageusement un petit chemin qui coupait en ligne droite la colline et devait les mener à Saint-Mons plus rapidement que la grande route.

Ils n'échangeaient que de rares paroles.

— Les pauvres gens! disait M. Valentin, ils n'ont vraiment pas de chance! L'année dernière, leurs vignes ont gelé; l'année précédente, c'étaient les bestiaux qui étaient malades; cette fois, l'incendie...

— Ah! parbleu! ce n'est pas étonnant, murmura René comme s'il se parlait à lui-même.

— Pourquoi ça, mon garçon?

— Vous ne savez donc pas qu'il est arrivé quelqu'un au village hier soir?

— Et qui donc?

— Jarviaux, le colporteur.

— Ah! je n'aime pas cet homme-là.

— On dit qu'il a le mauvais œil et qu'il jette des sorts.

— Ce sont des contes de vieilles femmes, garçon; mais il est certain que je le signalerai. Il a besoin d'être surveillé.

Le syndic et René Brunet étaient arrivés à

un passage où le chemin, détrempé par les pluies, était devenu mauvais et glissant. Ils cessèrent de parler, car ils avaient besoin de toute leur attention pour choisir le terrain où ils devaient poser le pied.

En cet endroit, le sentier faisait un coude et côtoyait un petit bouquet d'arbres.

M. Valentin et son jeune compagnon allaient atteindre l'angle de ce bosquet lorsqu'il leur sembla entendre devant eux une marche précipitée que l'humidité de la terre assourdissait.

Ils se serrèrent plus étroitement et écoutèrent attentivement. Le bruit d'une respiration haletante parvint à leurs oreilles. Ils s'arrêtèrent d'un commun accord. M. Valentin ouvrait déjà la bouche pour crier : Qui va là? lorsque, au détour du bouquet d'arbres, ils virent apparaître une masse noire qui se précipita sur eux avec impétuosité.

René ne put soutenir le choc et tomba sur ses genoux, dans la boue du chemin. Mais M. Valentin l'aida à se relever et, s'adressant à l'inconnu, qui avait été rouler comme une masse pesante à quelques pas de là :

— Ah! ça, qui êtes-vous? dit-il. Êtes-vous de Saint-Mons? Allez-vous chercher du secours? Où donc le feu a-t-il pris?

Mais ce mystérieux coureur de nuit ne se donna pas la peine de répondre à ces questions. Il se releva promptement, en murmurant un juron de colère, et, reprenant sa course, il disparut bientôt aux regards du syndic et de son compagnon.

— Voilà qui est étrange, dit M. Valentin en se remettant en route. Quel peut être cet homme?

— Si je ne craignais d'affirmer une chose dont je ne suis pas absolument sûr, fit René, je dirais que c'est celui dont nous parlions tout à l'heure.

— François Jarviaux?

— J'ai bien cru reconnaître sa taille, mais je n'ai pas vu son visage. Il m'a semblé qu'il avait un mouchoir noir sur les yeux...

— Tu rêves, garçon; ce serait une singulière façon de voyager, par le temps qu'il fait, lorsque deux bons yeux ne sont pas de trop pour reconnaître sa route.

— Je n'affirme rien, monsieur Valentin.

— Au fait, dit le vieillard à demi-voix, qu'est-ce que cet homme pouvait faire dans ce chemin à une pareille heure? Il s'enfuyait comme s'il avait eu un crime sur la conscience... Pour sûr, René, il y a quelque chose de

louche. Nous éclaircirons cela demain. En attendant, marchons toujours.

— On dirait, monsieur Valentin, que le feu commence à devenir moins fort.

— Dieu t'entende, garçon!

Au bout de quelques instants de cette marche rapide, ils arrivèrent à un endroit où le chemin de traverse n'était séparé de la grande route que par la largeur d'un fossé. Ils virent alors les deux lanternes jaunâtres d'une voiture qui descendait au grand trot.

— Attendons ici, dit M. Valentin en s'arrêtant. Nous allons demander des nouvelles à cette personne qui passe.

Le cabriolet ne fut bientôt plus qu'à quelques mètres des deux compagnons :

— Holà! cria M. Valentin. Arrêtez-vous! Qui est là!

La voiture s'arrêta avec peine, car la pente était très rapide.

— Que me voulez-vous? demanda une voix du fond de la grande capote du cabriolet.

— D'où êtes-vous?

— De Coursolles.

— Vous venez de Saint-Mons?

— Oui.

— Et l'incendie?

— Une meule qui a flambé ; ce n'est rien. Il n'y a pas de danger pour le village.

M. Valentin poussa un soupir de satisfaction, puis, sautant par-dessus le fossé, il s'approcha de la voiture.

— Tiens ! dit-il en reconnaissant le maître du cabriolet, c'est vous, père Pinchon ?

— M. Valentin ! pas possible !! s'écria le paysan au comble de l'étonnement. Et que faites-vous ici ?

— Je courais à Saint-Mons avec René Brunet ; je craignais que ce ne fût grave.

— Bah ! une bêtise ! Quelques bottes de paille brûlées... Mais, si l'on n'était pas arrivé à temps, il aurait pu y avoir des malheurs. Le feu a pris dans la grange de Moileux. J'étais entré chez lui pour boire un coup, en attendant la fin de la pluie, quand nous avons senti la fumée. Nous avons rudement travaillé pendant une heure ; mais maintenant tout est fini. Allons, montez, monsieur Valentin ; monte René ; je vais vous ramener bon train au bourg.

Le brave paysan, qui semblait avoir versé autant de petit vin blanc dans son estomac que d'eau sur la meule incendiée, tint parole et descendit la côte avec une effrayante rapidité

# XVII

Après le départ de son père, Rosa avait renvoyé Julien, dont les yeux, appesantis par le sommeil, commençaient à se fermer, et était montée dans sa chambre pour se coucher. Marthe lui proposa de lui tenir compagnie, mais la jeune fille refusa. Elle avait besoin d'être seule.

Marthe lui souhaita donc le bonsoir et se retira dans la pièce où elle couchait et qui était au rez-de-chaussée, derrière la cuisine.

En entrant dans sa chambre, Rosa fut presque suffoquée par la chaleur de l'atmosphère, que l'orage avait rendue lourde et brûlante. Elle ouvrit la fenêtre toute grande et mit sa

lumière sur la cheminée afin de la garantir du vent.

Puis elle revêtit ses longs vêtements de nuit et dénoua ses cheveux. Après avoir jeté, à travers la fenêtre ouverte, un dernier regard sur le ciel maintenant constellé d'étoiles, elle se dirigea lentement vers son lit.

Un bruit qui semblait venir du jardin lui fit tourner la tête. Elle écouta, un peu inquiète. Mais, le bruit ayant cessé, Rosa oublia vite cette émotion passagère. Elle s'assit près de son lit et ouvrit une Bible.

Elle résolut d'attendre ainsi le retour de son père. Toutefois, ses forces trahirent bientôt sa bonne volonté ; une grande lassitude s'empara d'elle, peu à peu le sommeil la gagna. Elle inclina sa tête brune sur le livre et ferma à demi les yeux.

A plusieurs reprises, Rosa essaya de lutter contre cette torpeur qui engourdissait tout son corps. Elle fit même un effort pour se lever, mais elle retomba lentement assise, car l'orage avait brisé ses forces. Elle poussa un profond soupir, puis sa respiration devint calme, régulière ; elle s'était endormie.

Un bruit qui partait de la fenêtre réveilla subitement la jeune fille. Elle entendit distincte-

ment un craquement de bois mort. Aussitôt elle se leva toute saisie et s'avança vers la croisée pour la fermer.

Mais, au même moment, Rosa Valentin poussa un cri étouffé, devint livide et recula jusqu'à son lit, comme si un spectre lui était apparu.

Une tête toute pâle venait de se montrer au-dessus du châssis de la fenêtre. Puis une main vigoureuse saisit la barre du balcon, et bientôt un homme sauta sur le plancher de la chambre, sans que Rosa, paralysée par la terreur, pût faire un mouvement ni appeler au secours.

— Me reconnaissez-vous? dit l'homme en écartant les longs cheveux qui tombaient sur son front.

— Germain ! murmura Rosa, comme perdue en un rêve affreux.

— Oui, Germain..., c'est moi... Je suis venu... Je suis venu pour vous dire que cette nuit vous serez à moi ! continua-t-il en donnant tout à coup à sa voix une expression dure et sinistre.

— Germain, pour l'amour du ciel, éloignez-vous! dit Rosa qui joignit les mains avec angoisse.

— M'éloigner?... Attendez encore quelques

instants et vous serez à jamais débarrassée de moi !... Mais auparavant il faut que j'aie avec vous un dernier entretien.

— Et que me voulez-vous? Ne savez-vous pas que tout est désormais rompu entre nous?

Rosa prononça ces mots d'une voix si douce, ses longs vêtements blancs et ses cheveux flottant sur ses épaules donnaient à son attitude un charme si innocent et si pudique, que, malgré son infamie, Germain ne put s'empêcher d'être touché.

Il pensa qu'il pourrait peut-être obtenir encore par la persuasion ce qu'il était résolu à conquérir par la violence. Il espéra qu'il lui serait possible de goûter un plaisir plus raffiné que la sauvage satisfaction de triompher d'une pauvre fille sans défense. Il reprit donc ce masque d'hypocrisie qu'il savait appliquer si habilement sur son visage, et, fléchissant le genou au milieu de la chambre :

— Rosa, dit-il avec une intonation douce, ma chère Rosa, je vous assure que je suis bien malheureux! Depuis que je n'ai plus le bonheur de vous voir, je ne vis plus, mon existence est brisée!... Savez-vous, mon amie, qu'il me vient parfois de terribles pensées? Je me dis qu'il vaudrait mieux pour moi quitter

cette vie, qui ne sera jamais qu'un long et intolérable supplice !... Ah ! Rosa, votre père a été bien cruel !... Vous-même, avez-vous pu m'abandonner ainsi, après les serments que nous avions échangés?...

Il se tut quelques instants et regarda la jeune fille, comme pour juger de l'effet que ces paroles avaient pu produire sur elle. La pauvre enfant était tout agitée, toute tremblante. La vue de Germain, humble et suppliant, touchait malgré elle son cœur si tendre. Cette voix réveillait en elle tout un monde de chers et charmants souvenirs. Elle était presque tentée d'oublier les douloureux événements qui avaient jeté le désespoir dans son âme. Elle se demandait si elle n'aurait pas pitié de cet infortuné qui implorait sa grâce à genoux et si elle ne lui dirait pas : Germain, éloignez-vous ; mais, avant de partir, sachez que je vous pardonne...

L'hésitation de Rosa rendit le jeune homme plus audacieux. Il se rapprocha doucement d'elle.

— Rosa, dit-il encore, abaissez, je vous en conjure, vos beaux yeux sur moi !... Ayez pitié de moi !... J'ai été coupable, oh ! oui, bien coupable ; mais je déteste ma faute !... Ah ! vous ne savez pas, vous, ce que c'est que l'amour

jeune, impétueux, d'un cœur d'homme qui aime pour la première fois ! J'étais fou... votre dédain m'a rendu ma raison. Je vois clair maintenant, je déplore mon crime, je vous supplie de me le pardonner!... Parlez-moi, de grâce, parlez-moi ! Qu'avant de vous quitter pour jamais, j'entende du moins votre chère et douce voix !

— Germain, dit la jeune fille, dont le visage prit une expression sérieuse et triste, je ne vous parlerai que pour vous dire un mot : Partez!... Oui, reprit-elle avec effort, partez, je vous en conjure ; si mon père revenait, s'il vous voyait ici, il vous tuerait !

Le jeune homme tressaillit à cette menace. Mais, se remettant vite de cette émotion passagère :

— Que m'importe ? dit-il avec impétuosité, croyez-vous donc que je tienne à la vie, maintenant ! Mourir à vos pieds, Rosa, serait la plus belle mort qne je pusse souhaiter!

— Pourquoi, si vous m'aimez, dit-elle en secouant doucement la tête, vous êtes-vous introduit chez moi de cette façon? Tenez, je sens que je fais mal en vous retenant plus longtemps ici... Il faut que vous vous éloigniez.

— Vous ne m'aimez donc plus? Non, je le

vois, votre voix est insensible et froide comme votre cœur... Cet amour qui me brûle, me dévore, vous ne l'avez jamais partagé! Vous me verrez partir sans regret, sans même me donner la consolation d'une parole de pardon!

— Dieu nous commande d'oublier les offenses, répondit la jeune fille en levant son regard vers le ciel, je lui obéis, Germain, et je vous pardonne le mal que vous m'avez fait. Oh! oui, continua-t-elle en cachant dans ses deux mains son visage que les larmes, longtemps contenues, inondèrent soudain, oui, vous m'avez fait bien du mal!... Vous m'avez ravi toutes mes illusions, tout mon bonheur!...

Germain se releva lentement, il saisit doucement le bras de la jeune fille et prit sa main, qu'elle n'eut pas la force de retirer.

— Rosa, ma chère et bien-aimée Rosa, dit-il en couvrant cette main de baisers brûlants, oubliez le passé, je vous en conjure!

Il se rapprocha d'elle et l'étreignant soudain de ses deux bras :

— Je t'aime, dit-il en rapprochant sa bouche de l'oreille de Rosa, je t'aime, entends-tu, et je ne veux pas que nous nous séparions ainsi!

— Ah! laissez-moi, dit-elle en faisant un effort pour se dégager, laissez-moi, je vous en supplie!... Partez, je ne veux plus vous voir, vous me faites peur!...

Mais Germain paraissait hors de lui. Le contact de cette taille opulente et souple, l'aspect de ces yeux noyés de langueur, le parfum virginal s'exhalant de cette bouche entr'ouverte par un soupir réveillaient sa sauvage ardeur.

— Rosa, dit-il d'une voix contenue dont l'accent était terrible, j'ai trop prié, trop imploré : je suis las de tes refus... Tu es belle, je t'aime, tu seras à moi!...

L'infortunée jeune fille se rejeta sur son lit et voulut pousser un cri pour appeler à elle : mais Germain lui mit la main sur la bouche :

— Oui, répétait-il avec une sorte de fureur, je t'aurai malgré toi... Tu es en mon pouvoir, tes cris ne seront pas entendus... Cède-moi, ou j'emploie la violence!

— Ah! murmura-t-elle en se débattant, mon père avait raison, vous n'êtes qu'un lâche!!!

Elle essaya de le repousser, mais elle était à bout de forces. Germain, pâle de rage, ivre de passion, se jeta sur elle et la serra plus étroite-

ment. Il prit l'oreiller par un geste brusque et l'appuya avec violence sur la tête de Rosa pour l'empêcher de crier, et peut-être pour ne pas voir ces regards suppliants dont l'expression déchirante l'effrayait.

Lorsque Rosa, défaite, évanouie, tomba comme une lourde masse sur le plancher de la chambre, le crime odieux était accompli. Germain la contempla quelques instants d'un œil hagard et comme hébété : puis un hideux sourire passa sur ses lèvres.

Il s'éloigna lentement d'un pas mal assuré, et s'approcha de la croisée afin de fuir cette maison où il venait de laisser la honte...

Au même moment, un coup violent frappé à la porte de la chambre de Rosa le glaça de stupeur. Ses jambes tremblèrent, puis il resta immobile, comme paralysé.

— Rosa, cria une voix qu'il reconnut avec terreur, Rosa, es-tu couchée?

— Mon père! s'écria aussitôt, en se soulevant, la jeune fille, que cet accent avait tirée de son anéantissement, mon père, à moi! au secours!

Un assassin qui voit tout d'un coup l'ombre de sa victime se dresser devant lui, implacable et vengeresse, n'est pas plus terrifié que ne le

fut Germain en ce moment. Il s'appuya contre le châssis de la fenêtre, et courba la tête avec effroi. Puis, faisant appel à ce qui lui restait de forces, il enjamba la croisée et disparut.

A cet instant, la porte s'ouvrait sous l'effort vigoureux de M. Valentin et le malheureux père entrait dans la chambre.

D'un coup d'œil, il devina l'affreux événement. Il poussa un rugissement de colère et s'élança vers la fenêtre ouverte. Germain, dans la précipitation de sa fuite, avait manqué le pied et était allé rouler au bas du treillage. Il resta quelques secondes comme étourdi, puis se releva et se mit à marcher aussi vite que le lui permettaient une violente contusion qu'il avait reçue en tombant et la terreur qui faisait trembler ses jambes.

Bientôt, le criminel entendit un bruit de pas dans le jardin. Il sentit qu'il était poursuivi et se mit à courir, sautant par-dessus les plates-bandes, tombant et se relevant à chaque instant.

Enfin, il atteignit la petite porte du jardin et se crut sauvé. Mais, au moment où il ouvrait cette porte, deux coups de feu retentirent, auxquels répondit un hurlement de rage et de douleur.

M. Valentin, brandissant son fusil, l'œil ardent de colère, se précipita pour achever l'œuvre de sa vengeance. Mais à peine touchait-il le seuil de la porte qu'il vit passer devant lui un cavalier fuyant à bride abattue, le corps penché sur le cou de son cheval

Il comprit que l'infâme lui échappait.

A demi mort de douleur et de honte, le malheureux vieillard poussa un sourd gémissement et tomba inanimé sur le sable du jardin.

## DEUXIÈME PARTIE

### I

Pendant quinze jours, Rosa fut entre la vie et la mort. Une fièvre ardente s'était emparée d'elle ; elle avait un délire constant dont les accès étaient parfois terribles. Durant tout ce temps, M. Valentin ne quitta pas un seul instant le chevet de sa fille. Nuit et jour il veillait sur elle, car, plus d'une fois, agitée par un transport de fièvre, la pauvre enfant s'était levée tout à coup, avait couru vers la fenêtre et avait voulu l'ouvrir, comme si un vertige l'eût entraînée sur les pas du misérable qui l'avait outragée.

Enfin, les forces de la jeunesse finirent par triompher de ces horribles crises. Sa fièvre se

calma ; au bout de quinze jours, elle reconnut son père et tomba dans ses bras en fondant en larmes ; dès ce moment, elle était sauvée.

Afin d'éviter le retour de ces dangereux accès où la raison de la malheureuse jeune fille avait failli sombrer, M. Valentin fit transporter Rosa dans une autre chambre, dès qu'elle fut hors de danger. Il ne voulait pas que l'aspect des objets qui avaient frappé ses yeux durant cette fatale soirée, ni surtout la vue de cette croisée par où Germain était entré, pût réveiller chez sa fille de dangereux souvenirs.

Il fit donc ranger soigneusement la chambre où s'étaient écoulés l'enfance et la pure jeunesse de Rosa, il fit disposer avec une sorte de pieuse coquetterie tout son petit mobilier de jeune fille, puis on ferma hermétiquement les volets et la porte, comme si la mort avait passé par là et changé en sépulcre ce sanctuaire d'innocence.

Cependant, une faible consolation vint alléger un peu le poids si lourd de sa douleur. Rosa, tout en recouvrant sa santé et sa raison, perdit en partie la mémoire. Un voile confus semblait s'être étendu sur ses yeux et lui dérobait toute une époque de sa vie, — époque agitée et sinistre où, en l'espace de quelques mois, elle

avait passé par les plus extrêmes émotions du bonheur et du désespoir!

Rosa avait oublié Germain! Par un heureux et singulier phénomène, elle avait perdu le souvenir de son amour sitôt flétri et de l'outrage infâme qu'elle avait subi.

Le vieillard avait bien remarqué avec surprise le calme extraordinaire qui s'était emparé de Rosa à partir, dn moment où elle avait recouvré la santé. Une sorte de mélancolie douce et sereine se lisait sur ses traits pâlis. Elle parlait peu, souriait rarement, et paraissait absorbée en elle-même. Mais rien, dans son attitude ni dans son langage ne pouvait faire soupçonner qu'elle fût sous l'empire d'une grande douleur ou d'un pénible souvenir. Jamais, depuis l'accès qui avait annoncé sa guérison, jamais une larme n'était venue mouiller sa paupière. Une pareille résignation étonna d'abord ce malheureux père, qui, lui, était éperdu de douleur et passait dans les pleurs une partie de ses jours et de ses nuits.

Enfin, il fut certain que sa chère Rosa avait bien décidément oublié l'époque la plus cruelle de sa vie. Elle semblait s'éveiller d'un long sommeil qui avait commencé la veille du jour où Germain lui était apparu pour la première fois :

Voici comment M. Valentin acquit cette certitude, qui fut dès lors pour lui une grand soulagement.

Environ huit jours après la disparition de Germain, le syndic avait ordonné de faire, dans la maison du peintre, des recherches minutieuses, afin de découvrir quelles étaient sa véritable condition, sa véritable origine. M. Roussel, assisté de M. Roger, le maître d'école, avait été chargé de ces perquisitions. Tous les papiers de quelque intérêt qu'on pouvait découvrir étaient aussitôt apportés à M. Valentin.

Or, un soir, c'était le troisième jour de la convalescence de Rosa, le syndic était dans la salle à manger auprès de sa fille, étendue dans un grand fauteuil et travaillant de ses pauvres doigts, un peu tremblants et amaigris, à un ouvrage de tapisserie, lorsque la porte s'ouvrit brusquement, et le petit Pinchon parut soudain.

— Tenez, monsieur Valentin, cria-t-il étourdiment en brandissant un papier qu'il tenait à la main, voici encore une lettre qu'on a trouvée chez M. Germain !

Le syndic pâlit affreusement et dirigea sur sa fille un regard plein d'angoisse. Il suffisait de ce malheureux incident, de ce nom prononcé

sans ménagement, pour provoquer chez la jeune convalescente une crise terrible, fatale peut-être.

Mais Rosa ne parut pas avoir entendu. Elle sourit, et montrant à son père un bouquet de fleurs en tapisserie qu'elle venait de terminer :

— Voyez, mon père, dit-elle en se reculant complaisamment pour admirer son ouvrage ; vous m'aviez défiée de finir mon bouquet aujourd'hui ; eh bien! il est terminé!... Venez m'embrasser!

M. Valentin sentit, pour la première fois depuis bien longtemps, un véritable bonheur inonder son âme. Il s'élança vers sa fille avec une sorte de passion, la serra contre son cœur et couvrit de baisers son visage encore pâle. Puis il se détourna pour cacher à Rosa les larmes, — larmes de joie, cette fois! — dont ses yeux étaient remplis.

On conçoit sans peine que M. Valentin n'avait pu tout d'abord songer à poursuivre le criminel. Il fallait avant tout sauver la victime, dont l'état réclamait les plus tendres soins. Puis, pour accuser Germain, pour le désigner à la vengeance des lois, il eût été contraint de révéler l'outrage subi par Rosa, et M. Valentin serait mort plutôt que de laisser le moindre soupçon planer sur sa fille adorée.

Ce ne fut donc qu'une semaine environ après le départ subit de Germain que le syndic, agissant, non pas comme père outragé, mais comme magistrat, ouvrit une enquête sur le mystérieux étranger.

Il apprit que, le 27 juin au soir, on avait vu le Mauvaisnoir traverser la ville de Morez, monté sur un cheval gris, tandis qu'un étranger, qui se disait malade, était étendu sur de la paille dans l'intérieur de la charrette. Il sut encore que, dès le lendemain, les deux compagnons étaient entrés en Suisse.

M. Valentin devina alors, par suite de quelle effroyable combinaison Germain avait pu espérer mettre ses coupables projets à exécution. Il comprit que l'incendie de Saint-Mons avait été allumé par le Mauvais Noir; que ce crime avait été imaginé pour l'éloigner de son logis et permettre au séducteur d'y pénétrer.

Restait à savoir maintenant quel était au juste ce monstre d'hypocrisie et de vice qui se cachait sous le nom de Germain. Ce fut la mission dont se chargea M. Roussel, seul et discret confident de M. Valentin, et dont il s'acquitta avec beaucoup de zèle et de perspicacité.

Toutefois, bien des points de cette mystérieuse histoire restèrent encore obscurs aux

yeux des deux vieillards. Ce fut seulement plus tard, lorsque la France entière succomba sous le poids de la honte et de la douleur, que l'énigme fut entièrement expliquée. Alors M. Valentin comprit que sa propre infortune avait été comme une humble préface des terribles malheurs de la patrie.

Lorsque M. Roussel pénétra pour la première fois dans la maison jadis occupée par le peintre, il trouva l'intérieur dans un singulier état de désordre. Tout indiquait une fuite précipitée. Les meubles que Germain avait loués à divers habitants du village étaient renversés au milieu des chambres, et quelques-uns étaient détériorés comme si une troupe de pillards avait passé par là.

Ainsi, on avait enlevé une belle serrure en fer forgé qui décorait un grand bahut de chêne placé dans la salle à manger. Six gravures enluminées, qui représentaient l'histoire de Mathilde et de Maleck-Adhel, et auxquelles M. Pinchon tenait comme à la prunelle de ses yeux, avaient disparu, ainsi qu'une grande horloge à poids, une petite pendule dorée et deux vases de fleurs en papier qui décoraient la cheminée de la chambre. Ces vols étaient sans doute l'œuvre du Mauvais Noir.

M. Roussel trouva dans un de ses tiroirs du secrétaire, au milieu d'une foule de dessins et de plans ébauchés, quelques fragments de lettres qu'il serra précieusement. Il découvrit encore, au milieu des cendres de la cheminée, plusieurs papiers que la flamme n'avait pu entièrement consumer et qu'il recueillit avec soin, espérant y découvrir une partie du secret qu'il cherchait.

La plupart de ces lettres étaient écrites en allemand. M. Roger se chargea de les faire traduire par le maître d'école d'Erinthod, qui était Alsacien.

Au commencement de juillet, M. Roussel entra, un soir, chez son vieil ami le syndic. Rosa venait de monter se coucher. M. Valentin était seul dans la salle à manger, assis près de la fenêtre et absorbé dans ses pensées.

Les cruels événements qui étaient venus frapper, avec la rapidité de la foudre, cette vie jusqu'alors si calme et si heureuse, avaient laissé de profondes traces sur les traits de l'infortuné vieillard. Ses cheveux avaient blanchi entièrement ; sa taille, jusqu'alors si droite, s'était légèrement courbée, comme sous le poids d'un fardeau trop lourd. Ses yeux étaient creusés ; ses joues, naguère si pleines, étaient flé-

tries maintenant, pâles et sillonnées de longues rides. Ses mains tremblaient, son pas était chancelant. En quelques semaines, le pauvre syndic avait vieilli de dix ans.

— Eh bien! bon père, comment ça va-t-il? dit M. Roussel en serrant la main que M. Valentin avança vers lui avec un geste lent et découragé ; sommes-nous un peu reposé ?

— Je vous remercie, monsieur le pasteur, je commence à me remettre.

— Et Rosa?

— Elle va bien, la pauvre enfant, aussi bien que possible.

— Toujours calme?

— Toujours calme... Elle est douce et paisible comme si rien ne s'était passé. Décidément, elle ne se souvient pas...

— Tant mieux, tant mieux! Puisse-t-elle ne jamais recouvrer la mémoire !

— Ah ! que ne puis-je oublier, moi aussi! dit le malheureux vieillard en se tordant les mains avec désespoir.

— Voyons, soyez calme, dit le pasteur d'une voix grave, soyez courageux!... Tenez continua-t-il en entr'ouvrant son grand manteau noir, voici un bouquet de roses que je lui apporte. Sont-elles belles, hein? Sont-elles fraî-

ches ? Il faut vraiment que ce soit pour Rosa, car vous savez si je tiens à mes roses et si j'aime à les couper, les pauvres filles ! Mais j'ai pensé qu'elle serait heureuse de contempler ces belles fleurs.

— Merci, monsieur le ministre, merci du fond du cœur.

— Quand à vous, mon ami, poursuivi M. Roussel, je ne saurais trop vous recommander la force d'âme. Il ne faut pas vous laisser abattre, mais, au contraire, supporter vaillamment l'épreuve que Dieu vous envoie. Le sort de Rosa, son bonheur dépendent maintenant de vous. Pour elle, il faut que vous vous montriez tranquille et même gai, comme autrefois. Elle ne doit pas s'apercevoir qu'un malheur est arrivé ici.

— Ah! M. Roussel, vous ne comprenez donc pas qu'il viendra peut-être un moment où la vérité lui apparaîtra, où la mémoire lui reviendra? Le crime dont elle a été la victime peut avoir de terribles conséquences.

— Oui, je vous comprends; mais pourquoi se désespérer à l'avance ? Dieu vous protégera ; implorez-le, et dites-vous bien que le salut de Rosa exige que vous soyez fort et que vous viviez.

M. Roussel s'assit en face de son vieil ami, et ils restèrent quelque temps sans parler. Enfin, M. Valentin rompant le silence :

— M'apportez-vous quelques nouvelles ? demanda-t-il faiblement.

— Oui, répondit le pasteur ; mais, dans la disposition d'esprit où vous êtes, peut-être vaudrait-il mieux remettre cela à un autre jour...

— Non, non, s'écria le syndic en relevant soudain la tête, parlez, dites-moi tout. Vous avez fait traduire ces lettres ?

— Je vous les apporte.

— C'est bien, dit M. Valentin, qui se leva avec énergie. Approchez-vous de cette table. Marthe ! cria-t-il, donne-nous de la lumière !

La pauvre vieille servante avait subi le contre-coup du malheur qui avait frappé ses maîtres. Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Elle errait dans la maison comme un fantôme, lente, silencieuse et les yeux rougis par des larmes qu'elle versait sans cesse. Le soir où le crime avait eu lieu, elle avait voulu se tuer pour se punir de n'avoir pas su veiller sur le trésor confié à sa garde. M. Valentin et le pasteur avaient été obligés d'employer toute leur autorité pour l'empêcher de mettre ce fatal projet à exécution. Mais il était facile de voir

que la pauvre femme était frappée au cœur. La mort qu'elle avait appelée dans un moment de désespoir s'avançait lentement et sûrement vers elle chaque jour.

## II

Marthe vint mettre une lampe sur la table. Dès qu'elle fut sortie, les deux vieillards prirent place à côté l'un de l'autre, afin d'examiner les papiers abandonnés par Germain dans sa fuite.

M. Roussel tira de sa grande houppelande un portefeuille de cuir noir, l'ouvrit, et y prit une liasse de feuillets.

— Vous savez, dit-il à M. Valentin en ajustant ses lunettes sur son nez, comment je me suis procuré ces papiers. J'ai recopié et fait traduire les moindres fragments. Tout cela est consigné ici.

— Il était Allemand, n'est ce pas?

— Oui, de Wesel. Mais il avait un correspondant à Zurich, qui mettait ses lettres à la poste, ce qui explique comment celles que j'ai trouvées portent toutes le timbre de Suisse. J'ai, d'ailleurs, interrogé Perret, le facteur. Pas une des lettres qu'il lui a remises durant son séjour ici ne venait d'Allemagne.

— Il avait sans doute des raisons pour se cacher. Continuez.

— Voici d'abord des fragments de dessins et de plans. Sur cette feuille, vous voyez une carte très exacte des routes et des sentiers qui aboutissent à Coursolles. Cet autre dessin vous montre une partie des chemins tracés dans la partie du bois qui avoisine Erinthod.

— En effet, les moindres sentiers sont indiqués avec soin.

— Remarquez cette indication qui se trouve en marge de la carte D : « *Nota*. Pour s'orienter dans la partie de la forêt qui avoisine le carrefour de la Table, suivre les marques faites sur les arbres de droite. Les chemins qui conduisent vers Coursolles sont indiqués par un cœur percé d'une flèche ; ceux qui vont à Erinthod sont en outre marqués des initiales G. R[1].

1. Germain, Rosa.

La seule initiale G. indique les sentiers qui mènent à Regny. »

— Maintenant, voici une sorte de compte. Écoutez :

« Dû pour frais de séjour, à raison de vingt francs par jour (le maître d'école d'Erinthod a tout traduit en monnaie française), deux mois : 1,200 francs.

» Frais de déplacement, à 50 centimes par kilomètre. De Wesel à Saint-Claude, aller et retour : 750 francs.

» Même voyage avec détour pour aller prendre à Zurich les ordres du colonel Schumann. (Le chiffre est en blanc.) »

Ce commencement de lettre trouvé dans les cendres de la cheminée peut vous donner la signification de ce compte :

« Mon cher camarade, j'ai remis à l'intendance la note que tu m'as envoyée. Le vieux Schirps a fait la grimace en voyant l'addition, mais je ne doute pas que ce qui t'est dû ne te soit payé intégralement. Tu as rendu trop de services pendant ton séjour en France pour qu'on marchande avec toi. »

Le reste de la lettre a été consumé par le feu.

— Ceci semble indiquer qu'il était militaire?...

— En effet; il appartenait sans doute au premier régiment de cavalerie légère. Le fragment de lettre que je viens de vous lire, daté de Berlin, porte le timbre de ce régiment.

— Tout cela est vraiment incompréhensible, dit M. Valentin, au comble de la surprise.

— Je passe d'autres feuillets qui n'ont pas grand intérêt. La plupart de ces débris n'offraient que des lambeaux de phrases sans suite. Mais voici une lettre qui, par bonheur, est restée entière; je l'ai trouvée dans un secrétaire. Lisez-la, mon pauvre ami, lisez-la avec attention. Elle achèvera de vous édifier sur le compte de ce misérable.

M. Valentin prit la feuille que lui tendait le pasteur et lut ce qui suit à demi-voix :

« *Wesel, 5 mai 1870.* »

— Ceci lui était par conséquent écrit, observa M. Roussel, après l'absence de trois mois qu'il a faite au commencement de cette année.

Le syndic continua :

« Mon cher époux,

» Depuis que tu m'as quittée, je suis triste et désolée. Chaque jour, je me dis : quand reverrai-je celui que mon cœur a choisi? A travers

ma fenêtre, je regarde les hirondelles et les oiseaux qui passent dans le ciel bleu et j'envie leurs ailes légères! Ah! comme je voudrais prendre mon vol et m'élancer vers toi, chère âme de ma vie? Mais, hélas! le sort nous condamne à rester loin l'un de l'autre pendant de longs mois. Résignons-nous, cher époux, et attendons des jours meilleurs!

» J'ai reçu aujourd'hui la visite du conseiller Turrmann et de sa femme. Ils sont toujours aussi ridicules. La dame fait venir ses modes de Paris pour essayer de nous éclipser par son luxe. Mais elle ne réussit qu'à faire rire à ses dépens. Ton camarade Reppel vient souvent nous voir; c'est un bon et aimable garçon. J'aime ses grands yeux bleus et ses cils noirs qui donnent à sa physionomie tant d'expression. Il m'a montré la lettre que tu lui as écrite. J'irai demain à l'intendance réclamer ce qui t'est dû et j'enverrai à Zurich une partie de la somme pour qu'on te la fasse parvenir.

» Et toi, mon ami, que deviens-tu, là-bas? Tu m'écris que tu travailles beaucoup. Tant mieux. Plus tu travailleras et plus vite arrivera la fin de nos épreuves, car je compte bien qu'une fois ta mission terminée, tu reviendras ici pour ne plus nous quitter. Les petits sont comme

moi, bien affligés de ton absence. Maria me charge de te dire qu'elle t'enverra, par la prochaine occasion, une paire de pantoufles qu'elle a brodées pour toi. Georges demande souvent quand son papa reviendra pour le faire monter sur le cheval de bois et pense à toi chaque jour, ce qui ne l'empêche pas de se bourrer de *pfannenkucken* et d'engraisser à vue d'œil. Quant au petit Fritz, il vient de percer sa deuxième dent et a eu le corps un peu dérangé. Mais, aujourd'hui, il va mieux.

» Et maintenant, mon cher bien-aimé, il ne me reste plus qu'à t'embrasser en te souhaitant une bonne santé et du courage pour supporter le temps si cruel de notre séparation. Je te garde en réserve bien des caresses que je te solderai au retour, avec les intérêts. En attendant, pense un peu à moi, et surtout ne fais pas trop attention aux jolies filles de France. On les dit dangereuses; mais j'ai confiance dans l'ami de mon cœur. Je sais qu'il ne se laissera jamais séduire par ces créatures au cerveau léger et frivole qui n'ont dans le cœur ni passion ni poésie.

» Adieu, mon très cher, je t'envoie tous mes baisers et ceux des enfants.

» Ta

» Louisa. »

M. Valentin laissa retomber la lettre sur la table et regarda le pasteur avec stupéfaction.

— Il était marié!!! s'écria-t-il enfin en se passant la main sur les yeux, comme pour s'assurer qu'il ne dormait pas.

— Eh bien! qu'en dites-vous? fit M. Roussel, après un silence.

— Je dis que c'est impossible. Ce n'est pas à lui que cette lettre était adressée. Elle respire des sentiments bons et honnêtes; elle ne peut avoir été écrite à un criminel qui n'en est pas, je le crains, hélas! à son coup d'essai!

— C'est ce que j'ai pensé tout d'abord, répondit froidement le pasteur. Cette lettre m'avait, je l'avoue, confondu. Mais, en y réfléchissant, j'ai acquis la certitude que c'était bien à Germain qu'elle avait été écrite, qu'il était bien marié à quelque grosse et sentimentale Allemande, et qu'il était bien père de trois enfants... Ah! cela vous étonne, mon pauvre ami! Je le conçois sans peine. Nous ne sommes guère habitués à de tels caractères. Chez nous, on est franchement bon ou franchement mauvais. Mais j'ai voyagé, autrefois; j'ai parcouru cette fameuse Allemagne, alors que, jeune homme, je m'occupais avec passion d'herboriser et ne pensais pas encore à entrer dans les ordres. J'ai vu

bien des gens, je les ai observés. Partout, j'ai constaté que le caractère allemand, si vanté pour ses qualités élevées, poétiques, était au fond et par-dessus tout, fourbe et hypocrite!... Vous en avez une triste preuve, mon cher M. Valentin! Eh bien! Germain n'est pas un type rare dans son pays, soyez-en convaincu. Et notez bien qu'il doit être cité à Wesel comme un bon et excellent père de famille, que sa femme doit l'adorer, qu'il est sans aucun doute plein de sollicitude pour ses enfants. Mais ici, loin de son pays, les instincts sauvages et perfides de sa nature allemande reprennent le dessus. Il se fait un jeu de mentir, de tromper. Il viole, au besoin il assassinerait. Puis, un beau jour, il retournera, souriant, auprès de sa Louisa, enlacera sa taille, lui prodiguera les noms les plus tendres, et fera sauter ses enfants sur ses genoux en leur distribuant des gâteaux et des caresses!

— Oui, dit M. Valentin, qui sembla faire un effort pour rassembler ses souvenirs, vous avez raison, c'était bien l'homme que vous dépeignez... Voilà donc pourquoi il retardait toujours le moment de ce fatal mariage! Toute sa conduite auprès de ma pauvre Rosa, depuis la première heure où il l'a vue, n'a été qu'un long

mensonge, combiné avec un art diabolique et qui devait enfin faire tomber la malheureuse enfant dans un piège infâme!

— On l'a sans doute brusquement rappelé en Allemagne, cette mystérieuse mission étant terminée... Alors, il a jeté le masque, et, n'ayant pu vaincre par la séduction la chaste innocence de Rosa, il a eu recours à la violence...

— Ah! s'écria M. Valentin en frappant la table de son poing puissant, le misérable! Et dire qu'il n'y a pas une vengeance sur la terre qui atteigne de pareils crimes!

— Il y a une justice là-haut! dit M. Roussel de sa voix grave en levant la main vers le ciel. Ayons confiance, mon ami.

Les deux vieillards se séparèrent. Ces révélations suffisaient à M. Valentin. Il n'avait pas le désir de pénétrer plus avant dans ce mystère d'infamie qui révoltait sa nature loyale et réveillait sa paternelle douleur.

Il pria M. Roussel de remettre à un autre jour l'examen des papiers qu'il pouvait encore avoir entre les mains.

## III

Huit jours après, Rosa se trouva presque entièrement rétablie. M. Valentin voulut essayer de lui donner un peu de distraction, et chaque soir, dès que la grande chaleur était tombée, il faisait avec elle une courte promenade dans les environs, en ayant soin d'éviter les sentiers qu'elle avait jadis l'habitude de suivre en compagnie de Germain.

Le bon père était heureux de constater que l'air pur et vif de la montagne amenait quelques couleurs sur les joues pâlies de sa fille. Toutefois, les forces de Rosa n'étaient pas encore revenues, elle se traînait un peu languissamment au bras de son père, et le nuage de mélancolie répandu sur son front n'était pas dissipé.

Vers la fin de la seconde semaine de juillet, ils revenaient un jour tous deux de leur promenade quotidienne, lorsqu'ils aperçurent un rassemblement formé sur la place du village.

M. Lalou, le garde champêtre, était au milieu du groupe; il pérorait avec animation, tandis que plusieurs paysans, leurs outils de vigneron à la main ou leur bêche sur l'épaule, l'écoutaient bouche béante.

— Regardez, mon père, dit Rosa, on dirait qu'il y a un événement dans le village.

— Lalou annonce sans doute à son de caisse la vente de Roiseau, qui doit avoir lieu demain.

— Mais non, il n'a pas son tambour.

— Dis donc, Lalou, s'écria M. Valentin lorsqu'ils se furent rapprochés du rassemblement, est-ce que, par hasard, tu vas te mettre à faire des discours comme les gens de Paris.

En entendant la voix du syndic, les paysans s'écartèrent en ôtant respectueusement leur bonnet. M. Valentin entra dans le groupe.

— Voyons, qu'y a-t-il? demanda-t-il en promenant son regard sur les visages ébahis qui l'entouraient.

— Il y a, monsieur Valentin..., dit un paysan, il y a du nouveau, pour sûr.

— Ah ! mon Dieu ! qui est-ce qui aurait pu s'attendre à cela ? s'écria un autre.

— Nous étions si tranquilles !

— Non, il n'est pas Dieu possible que ce soit vrai.

— Je ne le croirai que quand je le verrai !

— Eh ! père Mathieu, espérons que nous ne le verrons jamais ; ce serait un grand malheur.

— De quoi parlez-vous donc ? demanda doucement Rosa.

— Ah ! ma pauvre demoiselle, si vous saviez ce que dit le père Lalou !...

M. Valentin ne put se défendre d'une vague inquiétude ; il craignait que le secret qu'il gardait avec un soin si jaloux n'eût transpiré dans le village.

— Voyons, Lalou, explique-toi, qu'as-tu donc appris ? demanda-t-il avec impatience.

— Eh bien ! monsieur Valentin, dit Lalou d'un air mystérieux en baissant la voix, voici ce que c'est. J'ai rencontré dans le bas du village Bernis, le garde-champêtre de Régny, avec qui je vais quelquefois boire un petit coup, par hasard, car je n'en ai guère l'habitude comme vous savez. Il m'a dit... mon bon monsieur Valentin, aussi vrai que je suis là devant vous, ce sont bien là ses propres paroles...

— Voyons, que t'a-t-il dit? Achève.

— Que nous allions avoir la guerre...

— Qui?

— Nous, les Français.

M. Valentin sourit, haussa légèrement les épaules et reprit sa marche interrompue en regrettant d'avoir fatigué inutilement Rosa pour lui faire écouter les histoires du père Lalou.

— Allez, mes enfants, dit-il en se retournant à demi, dormez tranquilles. Dieu nous préservera longtemps encore, je l'espère, d'un pareil malheur.

Le même soir, tandis qu'il était en train d'arroser ses fleurs et que Rosa, ses ciseaux en main, émondait les roses flétries, l'instituteur entra par la petite porte, marcha rapidement à la rencontre du syndic et lui dit, d'une voix tout essouflée :

— Vous ne savez pas, monsieur Valentin, le bruit qui court?

— Non, répondit le syndic, qui ne pensait même plus au garde champêtre ni à sa grande nouvelle.

— On dit que nous allons avoir la guerre.

— Comment, vous aussi? dit M. Valentin, qui retrouva, pour répondre à l'instituteur, comme un lointain écho du bon rire qui, jadis

épanouissait si souvent son visage. Êtes-vous fou, Roger ?

— Non, monsieur le maire, répondit tristement le maître d'école ; je parle sérieusement. Je suis parti ce matin de Saint-Claude ; toute la ville est en émoi. J'ai lu un journal de Paris. Il ne dit rien de bon. Il paraît que l'ambassadeur français a été insulté et que l'Empereur va déclarer la guerre.

— Et à qui donc ?

— Aux Prussiens.

M. Valentin laissa tomber ses arrosoirs et s'approcha vivement de M. Roger, dont il prit les deux mains.

— Aux... Prussiens ! répéta-t-il tout agité par une émotion profonde. Et c'est décidé ?

— Pas encore ; mais, d'après ce qu'on dit, je crains bien que cet affreux malheur ne soit inévitable.

— Oh ! mon Dieu !

M. Valentin poussa cette exclamation d'une voix sourde ; puis, mettant sa tête entre ses deux mains, il resta longtemps absorbé dans ses pensées.

Pendant ce temps, Rosa s'était approchée de son père et de l'instituteur, et avait entendu la fin de leur conversation.

Son visage prit tout à coup une expression de douloureuse surprise. Elle joignit les mains et murmura :

— Que Dieu ait pitié de nous!

En entendant la voix de Rosa, M. Valentin reprit tout à coup possession de lui-même. Il frissonna en pensant que cette nouvelle inattendue pouvait être dangereuse pour la pauvre enfant, déjà si affaiblie et si ébranlée.

— Va, Rosa, dit-il précipitamment, tu dois être fatiguée... monte dans ta chambre. J'irai te voir tout à l'heure. Et surtout ne t'inquiète de rien. Eh! parbleu! ces journaux ne savent qu'inventer pour gagner de l'argent!

Cependant M. Valentin était loin d'éprouver le calme qu'il s'efforçait de feindre pour ne pas effrayer Rosa. Cette nouvelle l'avait bouleversé.

Le lendemain, il sortit de bonne heure, et, après avoir prévenu sa fille qu'il ne rentrerait sans doute pas pour le déjeuner, il monta dans le cabriolet de M. Pinchon et se fit conduire à Saint-Claude.

Le syndic de Coursolles allait rarement à la ville. Il n'avait que des rapports fort rares avec l'autorité de son arrondissement et ne correspondait avec elle que dans des circonstances tout

à fait extraordinaires. Peut-être y avait-il un peu de fierté dans cette réserve du bon syndic. Peut-être, sans bien s'en rendre compte, était-il sous l'influence des vieilles habitudes du pays, qui représentaient l'autorité librement élue comme la seule juste et la seule légitime. Il est certain que M. Valentin estimait beaucoup plus le titre de syndic, qu'il tenait du suffrage des gens du pays, que ses fonctions de maire, dues à la confiance du gouvernement.

Il fallait donc un événement de cette importance pour que M. Valentin se décidât à aller à Saint-Claude.

A peine arrivé en ville, il se fit conduire à la sous-préfecture. Il fut aussitôt reçu dans le cabinet du sous-préfet. Ce fonctionnaire accueillit avec politesse le syndic de Coursolles, dont il avait souvent entendu vanter le sage et beau caractère. Lorsqu'il sut le motif qui amenait M. Valentin à Saint-Claude, il prit un air grave et raconta en peu de mots au syndic ce qu'il savait du grand événement qui se préparait.

Il lui montra ensuite une dépêche qu'il avait reçue, le matin même. Cette dépêche reproduisait la déclaration hautaine de M. de Gramont au Corps législatif.

— Les choses me semblent maintenant trop avancées, ajouta-t-il en guise de commentaire, pour qu'il soit possible au gouvernement de l'empereur de reculer. Mais rassurez nos paysans, monsieur le maire ; cette campagne sera grande et glorieuse, et ce sera une belle page de plus à ajouter aux fastes de notre armée.

M. Valentin secoua la tête d'un air désolé et reprit, le cœur bien gros, le chemin de son village.

## IV

Le soir, vers neuf heures, il y eut une grande réunion chez le syndic de Coursolles. On avait appris qu'il arrivait avec des nouvelles « officielles », et on avait hâte de l'interroger.

Les principaux habitants du village, Lalou, M. Roger, le père Pinchon, René Brunet, et trois ou quatre autres, étaient assis en rond autour de la grande table. M. Roussel, debout contre la fenêtre, croisait les bras et baissait le front dans une attitude triste et méditative.

M. Valentin, placé au haut bout de la table, racontait simplement ce que le sous-préfet de Saint-Claude lui avait appris.

Les visages de ses auditeurs étaient, pour la

plupart, sérieux et graves. Les vieillards avaient entendu parler dans leur enfance des crimes commis en France par les Prussiens et les Cosaques, lors des deux grandes invasions et, bien que jamais ce terrible fléau n'eût atteint Coursolles, ils ne pouvaient se défendre d'un sentiment de pénible inquiétude. Quelques-uns songeaient aux enfants, aux parents qu'ils avaient à l'armée, et qui allaient être engagés dans cette lutte formidable.

Seul, le vieux garde champêtre paraissait au comble de la joie. Son attitude contrastait singulièrement avec celle de ses compagnons. Le chapeau campé sur le coin de l'oreille, le visage souriant, il se frottait les mains en entendant M. Valentin affirmer que tout espoir d'arrangement semblait perdu désormais.

C'est que Lalou avait assisté à la grande bataille d'Iéna et qu'il faisait partie du corps d'armée de Davoust, qui eut l'honneur d'entrer le premier à Berlin!

— Ah! pardieu! s'écria le vieux soldat lorsque M. Valentin eut cessé de parler; je voudrais avoir soixante ans de moins. Ah! mes enfants, je ne serais pas long à boucler mon sac et à partir de mon pied léger pour le pays de ces mangeurs de choucroute! Fallait voir comme

ils se sauvaient devant nous à Auerstaedt, à Iéna et partout!... C'est cette année-là que l'Empereur m'a fait sergent : j'entrais dans mes dix-sept ans. Nous étions des gamins ; pas moins vrai que nous ne boudions pas au feu parce que l'empereur et ses grognards étaient derrière nous et regardaient comment nous ferions pour nous en tirer. Je puis dire qu'ils ont été contents de nous !

— On assure que les Prussiens sont très bien disciplinés, observa M. Roger.

— Bah ! laissez-moi donc, interrompit Lalou en haussant les épaules, des mannequins qui ne savent pas même remuer ! On soufflait dessus, crac ! ils tombaient les uns sur les autres comme des quilles. Ils ne retrouvaient leurs jambes que pour se sauver quand on arrivait à la baïonnette.

— Les Prussiens ne sont plus ce qu'ils étaient de votre temps, dit M. Roussel, qui, ayant voyagé quelques années en Allemagne, connaissait les hommes et les choses de ce pays.

— Vous croyez donc qu'ils vont nous battre, monsieur le ministre? s'écria le garde champêtre en se retournant, l'œil brillant, le visage rouge.

— Je ne dis pas cela ; j'ai le ferme espoir que

Dieu nous donnera la victoire. Mais je crains que notre armée n'ait beaucoup de mal !

— Est-ce que nous n'en avons pas eu, nous autres ? répliqua le petit vieillard en s'agitant sur sa chaise. Sacrebleu ! monsieur Roussel, on ne faisait pas une promenade sentimentale en Russie ! Eh bien ! les troupiers d'aujourd'hui feront comme les anciens ! Ils mangeront de la vache enragée ; mais ils te culbuteront les Prussiens, sacrebleu !

— On dit que le nouveau fusil de nos soldats est une bonne arme, observa l'un des paysans.

— Et les canons, donc ! fit un autre, on en a parlé dans la guerre contre les Autrichiens !

— Tout ça, c'est des bêtises, affirma M. Lalou avec conviction. L'arme du soldat français, c'est la baïonnette ! Ils le savent bien ces gueux de Prussiens !... Si je tenais ici un conscrit, je lui dirais : Mon garçon, ne t'amuse pas à tirer des coups de fusil ; après seulement trois feux de peloton, tu ne verras pas à dix mètres devant toi et tu enverras des balles dans les nuages. Croise ta baïonnette et en avant ! morbleu ! en avant, pas accéléré ! Tu verras s'ils t'attendent, ces gros pleins de bière !

— C'est dommage que Napoléon ne soit plus là !

— L'empereur s'est bien montré en Italie.

— Et puis, nous avons de bons généraux, pas vrai, monsieur Valentin?

— Je n'en sais trop rien, mes amis, on le dit.

— Des durs à cuire, on en a parlé du temps de la guerre de Crimée ! . . . Saint-Arnaud !. . .

— Ah ! il est mort, celui-là !

— Ça ne fait rien, il en reste d'autres. Comment donc... Chose !... Canrobert !...

— Eh bien ! et Pélissier ?

— Un fameux, celui-là ! Il avait du cœur au ventre et se souciait d'une balle comme de ça !

— Oui, mais il est mort. . .

— Bah ! on en trouvera d'autres.

— Un bon général, c'est un homme qui n'a pas peur et qui marche toujours le premier à la bataille. Il n'en manque pas en France, Dieu merci !

— Enfin nous verrons comment les choses se tourneront...

— Moi, j'ai confiance ; et vous?

— Moi aussi, parbleu !

— Tous, tous, nous avons confiance ; on ne serait pas Français sans ça!...

— C'est égal, mon pauvre enfant n'avait plus que deux mois à faire pour être quitte et le voilà pris...

— Eh bien donc ! et le fils de la Claudine, qui est tombé au sort cette année ! La pauvre femme a tant pleuré en le voyant partir ; que doit-elle dire maintenant ?

— Et le petit Jean-Pierre, d'Erinthod, qui est si faible de la poitrine !

— Ah ça ! s'écria M. Lalou avec impatience. est-ce que vous croyez qu'on va à la guerre comme on va boire un coup?... Faudrait-il pas demander à ces messieurs leur permission et les inviter avec civilité à entrer dans le rang? Moi qui vous parle, j'étais gros comme rien quand je suis parti. Ma mère pleurait toutes les larmes de son corps en disant qu'elle ne me reverrait jamais. Eh bien ! me voilà ! J'ai bientôt quatre-vingts ans et je me porte comme un jeune homme !... Laissez-moi donc tranquille ; ça fortifie tout ça ! Quand ils reviendront, vos gars seront forts comme des taureaux et travailleront comme quatre !

— Oui, s'ils reviennent !

## V

La grande guerre commença.

L'histoire dira ce qui fut dépensé d'héroïsme dans ces journées tristes et sublimes qui s'appellent : Wœrth, Forbach, Borny, Rezonville et Saint-Privat. Elle rendra à nos soldats la justice qui est due à leur courage, à leurs malheurs immérités. Elle flétrira ceux qui, par impéritie ou par calcul, les ont conduits à une défaite certaine.

Pour nous, notre rôle est plus modeste. Du fond de notre petit village du Jura, nous ne pouvons que traduire les lointaines impressions causeés par ces douloureux événements qui mirent tout à coup en jeu l'honneur et l'existence même de la patrie. Derrière notre rempart

de hautes montagnes, nous n'eûmes que l'écho affaibli des coups de foudre qui, dès les premiers jours d'août, firent trembler le sol de l'Alsace et de la Lorraine.

On était si loin, qu'on ne pouvait apprécier le résultat exact des grandes batailles livrées près de la frontière d'Allemagne. Et puis, les illusions du patriotisme et les mensonges officiels savaient si bien dissimuler la cruelle vérité!

Toutefois, vers le milieu du mois d'août, on eut un premier avertissement qui fit ouvrir les yeux aux moins clairvoyants et inquiéta les plus indifférents.

Le 14, au matin, M. Valentin annonça qu'il venait de recevoir une dépêche urgente du sous-préfet. On lui enjoignait de prévenir les jeunes gens appartenant à la garde nationale mobile de se préparer immédiatement à partir pour Saint-Claude où ils devaient être instruits et armés. Cette dépêche, affichée à la porte de la mairie, jeta le trouble dans le village. C'est à peine si on avait entendu vaguement parler jadis de cette institution ébauchée sur le papier et qui jamais n'avait été sérieusement organisée. On ignorait le rôle qu'elle allait être appelée à jouer dans le drame terrible qui commençait.

M. Valentin courut à Saint-Claude prendre des informations et des ordres, et, en revenant, il rassura un peu les familles que cette nouvelle imprévue avait effrayees.

— Les gardes mobiles, disait-il, seront chargés de défendre les places fortes. Ils ne se battront pas. On veut tâcher de faire peur aux Prussiens en leur montrant que la France peut encore compter sur une armée nombreuse. D'ailleurs, il est probable que la paix sera bientôt signée et que les jeunes gens appelés ne tarderont pas à revenir dans leurs foyers.

Cependant, tout en prodiguant ces affirmations rassurantes à ceux qui venaient le consulter, le syndic s'occupait activement de prendre les mesures nécessaires pour obéir aux ordres donnés par le gouvernement. Il releva la liste des jeunes gens qui faisaient partie des contingents mobilisés, les avertit de se munir de deux chemises et d'une paire de souliers, ainsi que le prescrivait la dépêche ministérielle, et de se tenir prêts à partir le 20, au lever du soleil. On se rendrait immédiatement à Saint-Claude pour passer la revue du départ. Des exemptions seraient accordées aux infirmes et aux soutiens de famille.

Le lendemain du jour où cet avis fut affiché

et porté à la connaissance des habitants de Coursolles, Rosa Valentin reçut la visite du petit Julien.

Le pauvre enfant était pâle : ses yeux étaient rouges de larmes. Dès qu'il apercut Rosa, qui travaillait dans le jardin, à l'ombre du grand mur couvert de lierre, il courut vers elle et se jeta dans ses bras en pleurant.

— Julien, mon cher petit Julien, dit la jeune fille avec émotion en essuyant les larmes qui coulaient le long des joues de son élève, que t'est-il donc arrivé ? Pourquoi te désoles-tu ainsi ?

— Ah! mademoiselle, répondit Julien en sanglotant, nous sommes bien malheureux! René veut partir!

— Partir ! Et pourquoi cela?

— On va en faire un soldat!

— Mais il a tiré un bon numéro !

— C'est égal, il faut partir tout de même; c'est lui qui le dit. Depuis hier, ma pauvre maman ne fait que pleurer. Je lui ai dit : Va trouver M. Valentin, il est si bon, il empêchera bien René de nous quitter!... Mais elle n'a pas osé. Alors je suis venu, moi... Ah! mademoiselle, ma bonne demoiselle, dites à votre papa de ne pas faire partir René ; maman

en mourrait pour sûr! Avec quoi vivrons-nous quand il ne sera plus là?

— Calme-toi, mon cher petit, répondit Rosa, qui ne put s'empêcher de partager la douleur de l'enfant et sentit ses yeux s'emplir de larmes. Ne crains rien, rassure ta mère. J'ai entendu mon père affirmer que ceux qui étaient utiles à leurs parents pourraient rester.

— Oui, c'est ce que le père Cheminot nous a dit aussi. Mais René ne veut pas entendre cela. Il dit comme ça qu'il fera comme les camarades et qu'il s'en ira avec eux s'ils quittent le pays. Ma bonne demoiselle, si M. Valentin lui parlait, il l'écouterait peut-être mieux que nous : Oh! je vous en prie, dites-lui d'empêcher René de partir.

— Ne crains rien, mon enfant, fit Rosa en embrassant Julien, qu'elle serra bien fort contre son cœur. Ne crains rien, j'irai voir René demain ; je lui parlerai, moi, et tu verras qu'il consentira à rester.

— Merci, mademoiselle, oh! merci, je vais dire cela à maman.

— Surtout que René ne sache pas que j'irai lui parler demain... dit la jeune fille en mettant un doigt sur ses lèvres.

— Soyez tranquille, ma bonne demoiselle, je ne le lui dirai pas, pour sûr.

— Allons, viens m'embrasser encore une fois et ne pleure plus.

Restée seule, Rosa demeura quelque temps triste et pensive. Sa main avait quitté l'ouvrage auquel elle travaillait. Ses yeux étaient encore humides de larmes ; elle semblait se reporter par la pensée à de pénibles souvenirs.

— Pauvre René ! dit-elle enfin à demi-voix, comme en se parlant à elle-même. Je devine, moi, pourquoi il veut s'éloigner d'ici, mais je saurai bien le retenir.

Un peu avant le dîner, Rosa était assise dans la salle à manger à sa place habituelle, près de la fenêtre, lorsqu'elle aperçut René Brunet qui suivait la rue pour rentrer chez lui. Elle se recula un peu, afin de ne pas effrayer le pauvre garçon, qui, depuis sa dernière entrevue avec elle, se montrait fort timide à son égard et n'osait presque plus lui parler.

Lorsqu'il passa devant la maison de M. Valentin, le jeune homme baissa la tête et doubla le pas.

Mais Rosa se pencha aussitôt à la fenêtre et l'appela.

— René, dit-elle de sa douce voix, avec un faible sourire, que vous ai-je donc fait pour que vous ne me disiez pas bonjour ?

Le jeune horloger s'arrêta aussitôt, comme pétrifié. Puis il leva lentement les yeux vers Rosa, la contempla quelques instants en silence avec une expression de muette admiration et ôta son chapeau, en disant d'une voix mal assurée :

— Excusez-moi, mademoiselle; je ne vous voyais pas.

— Entrez, continua Rosa, j'ai à vous parler, René.

Le jeune homme parut hésiter, puis, rassemblant tout son courage, il gravit les marches de la porte et entra dans la maison du syndic.

Rosa, malgré les efforts qu'elle faisait pour paraître calme, ne pouvait se défendre d'une secrète émotion. Lorsqu'ils se trouvèrent en face l'un de l'autre, ils restèrent un moment immobiles, sans se parler. C'était la première fois que Rosa et René se trouvaient seuls en présence depuis les tristes événements qui s'étaient accomplis.

— René, dit la jeune fille en rompant enfin ce pénible silence, on m'a dit que vous alliez partir : est-ce vrai ?

— Oui, mademoiselle, répondit le jeune Brunet sans oser lever les yeux sur elle, on vous a dit la vérité. Je quitterai Coursolles après-demain matin.

— Ainsi, vous allez abandonner votre mère et le petit Julien... Avez-vous bien réfléchi, René?

— Je n'ai pas à réfléchir, mademoiselle ; vous savez que je suis dans les mobiles. Vous connaissez l'affiche de la mairie. Je ne pourrais rester quand même je le voudrais.

— Vous vous trompez, René ; votre mère a besoin de vous et mon père vous donnera facilement une attestation qui vous permettra de rester près d'elle. Que deviendrait la pauvre femme si elle était privée du produit de votre travail?

— J'ai eu le bonheur de faire quelques économies, mademoiselle, répondit René d'un ton décidé. Ma mère ne sera pas malheureuse si je ne suis pas là... Et puis, continua-t-il en hésitant un peu, j'ai pensé qu'il y aurait peut-être au village de bons cœurs qui prendraient soin d'elle et la consoleraient quelquefois de mon absence.

— Ainsi, votre résolution est prise?

— Oui, mademoiselle, bien prise. Il me semble que je ferais mal si je restais ici pendant que mes camarades seront là-bas.

— René, dit Rosa en faisant un pas vers lui et en fixant ses yeux profonds sur le visage

du jeune homme, vous ne me dites pas toute la vérité. Ce n'est pas seulement la raison que vous me donnez qui vous pousse à quitter le village...

— Ah! mademoiselle! s'écria le jeune homme tout ému.

Il rougit et baissa les yeux.

— Je ne suis plus une enfant, poursuivit Rosa avec fermeté. Vous pouvez tout me dire. Parlez, René, je veux savoir pourquoi vous désirez partir.

Et lui, joignant les mains :

— Vous me le demandez! s'écria-t-il. Ne le devinez-vous pas! Vous avez-donc oublié ce que je vous ai dit autrefois, à cette même place? Vous ne comprenez pas que je ne pourrai plus être heureux ici? Ah! mademoiselle, je vous en prie, n'essayez pas de me retenir! Il faut que je m'éloigne, je suis trop malheureux!

— Mon Dieu! s'écria Rosa, mais je ne veux pourtant pas que vous fassiez mourir votre pauvre mère de chagrin!

Il y eut une longue pause. Ils n'osaient se regarder; leurs yeux étaient pleins de larmes prêtes à jaillir. Rosa, les deux mains sur sa poitrine, semblait contenir avec peine les battements précipités de son cœur.

Enfin, René releva lentement son regard timide sur la jeune fille, et d'une voix presque éteinte :

— Mademoiselle, murmura-t-il, dites un mot et je reste.

Rosa ne répondit pas.

— Permettez-moi d'espérer qu'un jour vous pourrez avoir un peu d'affection pour moi... que vous voudrez bien être ma femme... et je renonce à quitter le pays.

La jeune fille frissonna; son visage eut une expression d'angoisse, puis, secouant mélancoliquement la tête :

— Ne me demandez jamais cela, René, répondit-elle, c'est absolument impossible!... Je vous aimerai bien, oh! oui, de tout mon cœur. Je prierai Dieu pour vous, mais jamais je ne serai votre femme, jamais, jamais!... Je suis décidée à ne pas me marier.

— Vous voyez donc bien qu'il faut que je parte, dit-il avec découragement.

Il fit un pas pour se retirer. Déjà il avait la main sur le bouton de la porte, lorsque Rosa s'élança vers lui et lui prit le bras, qu'elle serra fortement.

— Oh! je vous en prie, René, s'écria-t-elle, par pitié! Je suis déjà assez malheureuse! Res-

tez... Je ne veux pas avoir un pareil remords sur la conscience.

— Consentirez-vous à devenir un jour ma femme ? fit le jeune homme en articulant lentement chaque parole.

— Non, jamais ! dit-elle d'un ton déchirant.

— Il est pourtant parti, lui, reprit-il ; on dit même qu'il est parti pour jamais... Croyez-vous donc qu'un jour ne viendra pas où vous l'oublierez ?

— Je ne sais ce que vous voulez dire, René, répondit froidement la jeune fille.

— Ah ! Rosa, chère Rosa, je sens que je vous aimerai tant ! que je vous rendrai si heureuse !

— Si vous m'aimez, René, vous me le prouverez en restant.

— Ah ! ne me demandez pas cela !

— Eh bien ! adieu, alors... Allez faire votre devoir, et que Dieu soit avec vous !

Elle mit sa main nerveuse dans celle du jeune homme et le regarda fixement. Son visage avait la pâleur et l'immobilité de la cire.

— Adieu ! s'écria René Brunet.

Il se jeta à ses pieds, lui baisa fiévreusement les deux mains, puis s'éloigna rapidement sans tourner la tête et se mit à courir comme un fou.

# VI

Le lendemain, au lever du soleil, les mobiles de Coursolles, de Saint-Mons et d'Athis, les trois villages de la montagne, étaient réunis sur la place, prêts à se mettre en route.

Ils étaient une vingtaine environ, tous de beaux et solides garçons, types remarquables de la forte race qui habite cette partie du Jura. Ils étaient tous vêtus de leurs blouses de paysan, mais ils avaient su donner, pour la circonstance, une sorte de cachet militaire à ce simple vêtement de tous les jours.

Une ceinture serrait leur taille; ils portaient sur leurs épaules leur sac de berger attaché comme celui des soldats; une corde en sautoir retenait la gourde, leurs pantalons étaient serrés à la cheville et enfoncés dans les guêtres.

Quelques-uns avaient même pu se procurer un képi ou un bonnet de police, prêté par quelque vieux soldat rentré dans ses foyers ; ils portaient crânement cette coiffure sur l'oreille.

Un pain enfilé dans un bâton et un petit paquet soigneusement arrangé par la main prévoyante d'une mère formaient leur modeste bagage.

Lorsqu'ils furent tous réunis, M. Valentin fit l'appel. Le syndic de Coursolles avait tenu à présider au départ de ces jeunes gens et leur avait promis de les accompagner jusqu'aux limites de la commune. Il avait à ses côtés M. Lalou, le garde champêtre, qui n'aurait pas manqué cette occasion unique de montrer ses gants de filoselle blanche, son chapeau vigoureusement brossé et sa plaque qui reluisait comme de l'or aux rayons du soleil levant.

Le brave garde champêtre paraissait plus que jamais pénétré de son importance. Un col noir, haut de dix centimètres, serrait son cou comme un carcan et lui faisait tenir la tête droite et raide. Ses grosses moustaches grises se hérissaient sous son nez tailladé par une balafre et bleui par les neiges de la Russie. Les bras collés au corps, la démarche empesée et solennelle, il regardait du haut de son col prodigieux

les conscrits prêts à partir et daignait, de temps en temps, leur donner gravement un conseil suggéré par sa vieille expérience de troupier.

— Voyez-vous, les enfants, leur disait-il, il n'y a qu'une chose importante à la guere, c'est de bien manger ; le reste vient tout seul. On est toujours crâne quand on a l'estomac bien rempli ; au contraire, si on va au feu le ventre vide, on n'a guère les jambes solides, et on y regarde à deux fois avant d'emboîter le pas accéléré... Surtout, les amis, ne vous amusez pas, quand vous aurez ces gueux de Prussiens en face de vous, à tirer des coups de fusil au hasard, comme lorsque vous jetez des bâtons dans un noyer pour abattre des noix... Croisez-moi la baïonnette, sacrebleu ! et tapez dans le tas ! Il n'y a que ça, voyez-vous, c'est le père Lalou qui vous le dit et vous le répète !.... Ah ! n'oubliez pas non plus d'avoir toujours sur vous un bout de linge, un mouchoir coupé, n'importe... Si vous attrapez une mauvaise affaire, vous serrez bien fort au-dessus de la blessure, pour empêcher le sang de couler, et puis, vous prenez de la poudre plein la main...

— Voyons, Lalou, interrompit M. Valentin, qui, à ces paroles du vieux garde champêtre, avait vu un mouvement de douleur se produire

dans le cercle de parents et d'amis qui les entouraient, voyons, que racontes-tu là? Tu sais bien que ces enfants ne se battront pas.

— Eh! laissez-moi donc tranquille! s'écria l'énergique petit vieillard en levant les deux bras au ciel... Pardon, monsieur le maire, continua-t-il avec respect, je veux dire : ne croyez pas cela. L'empereur sait bien ce qu'il fait. Son oncle a joliment tiré parti des conscrits en son temps. Voyez-vous, ça empêche les vieux de s'endormir, ça leur pique l'amour-propre de voir ces jeunes gens dans le rang !... Ils se battront, sacrebleu! et ils se battront bien. N'est-ce pas mes garçons?

Un silence accueillit cette question du garde champêtre. Malgré les efforts que les jeunes gens faisaient pour conserver leur sang-froid et leur bonne humeur, il était facile de voir qu'ils ressentaient une émotion profonde au moment de quitter le cher village où s'était écoulée leur enfance.

Seul, René Brunet, se souvenant peut-être des paroles de Rosa, répondit d'un ton ferme :

— Nous ferons notre devoir, Lalou, comme les autres.

— Allons, mes enfants, en route! dit M. Valentin en se mettant à leur tête.

On traversa le village.

Lalou se tenait sur le flanc de la petite colonne, la main sur la poignée de son bancal, marquant le pas et relevant, avec un entrain tout juvénile, sa vieille jambe que les blessures rendaient un peu paresseuse.

Les jeunes gens se tenaient par le bras, silencieux et graves ; derrière eux, venaient leurs parents, leurs mères, qui faisaient de grands efforts pour cacher les larmes dont leurs yeux étaient remplis.

René Brunet tenait son petit frère par la main. Le pauvre enfant était d'une pâleur livide. Ses grands yeux noirs brillaient plus qu'à l'ordinaire ; il les fixait avec persistance sur la cime d'un gros arbre placé au bas du coteau et qui marquait la limite de la commune.

Lorsqu'il passa devant la maison du syndic, René ne retourna pas la tête ; mais son visage se contracta comme si une blessure venait de se rouvrir dans sa poitrine. Un peu plus loin, une femme était debout sur le pas de sa porte, soutenue par deux voisines qui la tenaient sous les bras. C'était la mère du jeune horloger. En apercevant son fils, elle étendit les mains, poussa un faible soupir et murmura d'une voix mourante :

— Adieu, René !

— Adieu, mère, répondit le jeune homme en envoyant un baiser, et à bientôt !

Puis il pressa le pas, car il sentait que le cœur lui manquait, et se penchant vers son petit frère :

— Tu l'embrasseras encore pour moi, lui dit-il ; Julien, aime-la bien, et ne lui fais jamais de peine. Dis-lui que je lui écrirai souvent.

Au moment où ils arrivaient au bas du village, le syndic jeta un rapide regard vers la maison, maintenant fermée, où avait habité Germain. Ses sourcils se froncèrent, il baissa la tête, comme si le poids d'un horrible souvenir l'avait tout à coup accablé, puis il se rapprocha immédiatement de René, et lui prenant le bras :

— Écoute-moi bien, mon garçon, dit-il à voix basse. J'ai à te parler.

— Que me voulez-vous, monsieur Valentin ?

— René, poursuivit le syndic en tirant le jeune homme à part, j'ai un grand service à te demander, un grand secret à te confier. Tu connais cette maison ?

Il désigna du bout de son bâton l'ancienne demeure de Germain.

— Oui, monsieur Valentin, répondit le jeune homme qui tressaillit soudain.

— Celui qui l'habitait, reprit le syndic, d'une voix sombre, était un traître et un lâche. Il nous a gravement offensés, ma pauvre fille et moi. Aujourd'hui,— surtout, René, ne répète à personne ce que je vais te dire,— aujourd'hui il est parmi nos ennemis : c'était un Allemand... Promets-moi que, si jamais le hasard vous met en présence sur un champ de bataille, tu nous vengeras. Tu me comprends?

— Oui, monsieur Valentin, répliqua René, les poings fermés, l'œil étincelant ; oui, sans pitié ni miséricorde, je vous vengerai !... Ah ! vous voyez que j'ai bien fait de partir !

— Chut ! mon garçon, garde ce secret pour toi, et lorsque le moment sera venu, souviens-toi de ta promese. Dieu veuille que tu puisses l'accomplir !

A mesure qu'on se rapprochait de l'endroit fixé pour la séparation définitive, il semblait que la marche de la petite troupe se ralentissait sensiblement. On voulait profiter des derniers instants, s'attarder un peu sur cette terre du pays qu'on allait quitter peut-être pour toujours !

Enfin, l'ombre du gros hêtre couvrit complètement le groupe des jeunes gens et de ceux qui leur faisaient escorte ; le moment de se dire adieu était venu.

Par un singulier contraste, la nature semblait, ce matin-là, déployer toutes ses grâces, toutes ses séductions ! Le chaud soleil resplendissait dans l'azur du ciel, dorait le sable de la route et jetait de brillantes paillettes à travers le feuillage sombre du grand arbre.

Des troupes d'oiseaux passaient en gazouillant au-dessus des têtes des jeunes gens. Jamais ce chant ne leur avait semblé si doux à entendre ; jamais les prairies ne leur avaient paru plus verdoyantes ; jamais ils n'avaient senti une si profonde émotion en levant les yeux sur les murs blancs et coquets du petit village suspendu aux flancs de la colline.

Ils restaient graves et recueillis, dévorant du regard tout ce qui les entourait, afin d'en garder plus tard un durable souvenir. Alors, ces esprits simples commençaient à entrevoir ce que signifiait ce grand mot de « patrie », dont le sens leur avait paru jusqu'alors obscur et vague. Ils comprenaient que ce brin d'herbe qui ploie au souffle du vent, ces arbres au beau feuillage sous l'ombre desquels on a coutume de se reposer pendant la chaleur du jour, cette source où l'on se désaltère, ces fleurs champêtres qu'on cueille au printemps pour en parer le sein d'une fiancée, le sol qu'on foule,

l'air que l'on respire, tous ces mille accessoires qui entourent l'homme pendant sa vie, concourent à son bien-être, l'accompagnent depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, sont résumés dans ce nom sacré de la patrie.

En jetant une dernière fois les yeux sur les trésors qu'ils quittaient, ils en appréciaient tout d'un coup la valeur et partaient presque heureux de songer qu'ils allaient les défendre contre des larrons étrangers accourus pour les leur ravir.

On aperçut, en ce moment, une grande berline attelée de deux beaux chevaux noirs, qui descendait la route de Coursolles.

— Tiens! dit l'un des jeunes gens en riant, voici une voiture qui ferait bien notre affaire, si le cocher voulait nous conduire à Saint-Claude pour l'amour du bon Dieu!

— C'est la voiture de M. Roubeaux, ce gros marchand de drap qui a acheté le château de la Sabotière, dit M. Valentin.

— Eh! mais, fit M. Roussel, il a un fils qui doit être en âge de partir, lui aussi...

— Oui, il est probable qu'il va rejoindre son bataillon à Saint-Claude.

— Puisque vous connaissez ce monsieur, monsieur Valentin, dit un vieux paysan, vous seriez bien bon de lui demander une petite

place pour notre pauvre fieu, à côté de son cocher. L'enfant s'est blessé hier avec une bêche et a bien de la peine à marcher.

— C'est facile, mon vieux Gerlier; M. Roubeaux a bon cœur et ne refusera pas cela.

La voiture passait justement, en faisant crier ses sabots, devant le gros arbre où les jeunes gens de Coursolles étaient réunis.

M. Valentin mit son chapeau à la main, et s'approchant de la portière :

— Mes respects, madame Roubeaux, dit-il en saluant une grosse femme rougeaude qui se tenait au fond de la voiture.

— Bonjour, mon cher monsieur Valentin, répliqua la dame en portant un mouchoir à ses yeux d'un air dolent.

— Ah! mon Dieu! s'écria le syndic, y aurait-il quelqu'un de malade chez vous?

Il venait d'apercevoir à côté de cette dame une montagne d'oreillers et de coussins, d'où émergeait la tête rose et fraîche d'un jeune homme d'une vingtaine d'années.

— Hélas! oui, mon bon monsieur Valentin, répondit la plaintive personne. Ah! nous sommes bien malheureux, allez! Notre pauvre Louis a attrapé ces jours-ci une mauvaise

fièvre, et je le conduis en Suisse, où il y a, paraît-il, un médecin renommé pour soigner ces maladies-là. M. Roubeaux viendra nous rejoindre bientôt : le temps de terminer quelques comptes avec ses fermiers... Mais quels sont donc ces jeunes gens? continua-t-elle en lorgnant le groupe des mobiles de Coursolles.

— Ce sont de pauvres diables de paysans qui vont se battre! répondit M. Valentin. Bon voyage, madame; je souhaite que M. votre fils soit guéri assez tôt pour venir les rejoindre.

Le syndic fit un brusque salut et tourna le dos à la berline, qui continua son chemin.

— Allons! mon pauvre Gerlier, dit-il au paysan avec amertume, ton fils fera la route à pied. Cette voiture emmène en Suisse un déserteur, et ce n'est pas de ce côté-là que vous allez, vous autres!

Les mobiles échangèrent avec leurs parents un dernier baiser, avec M. Valentin une dernière poignée de main.

Jetant encore un regard vers le joli village de Coursolles, ils se mirent à descendre la route d'un pas rapide, tandis que le père Lalou leur criait, en réunissant ses deux mains autour de sa bouche, à la façon d'un porte-voix :

— Adieu, les enfants! Du cœur, sacrebleu! Ne marchez pas trop vite, vous n'en arriverez que mieux... Quand vous verrez ces sacrés gueux de Prussiens, dites-leur bien des choses de ma part... A la baïonnette, sacrebleu! à la baïonnette!!!

## VII

Depuis ce jour, le village de Coursolles, jadis si gai et si riant, prit un aspect triste, morne.

Le village est semblable à l'homme : il chante quand il est heureux et se tait lorsqu'il souffre.

Et Dieu sait si elles furent vives, durant ces mois malheureux, les souffrances des habitants du bourg ! Tous les jeunes gens étaient partis, les uns dans l'armée, les autres dans la mobile. Une mortelle inquiétude torturait ceux qui restaient.

Les nouvelles que recevaient les pauvres gens n'étaient pas de nature à dissiper leurs

13.

alarmes. Les soldats qui écrivaient étaient si tristes et si découragés que cette pénible impression se retrouvait à chaque ligne de leurs lettres, malgré les efforts qu'ils faisaient pour les rendre insouciantes et même gaies.

Ils manquaient de pain, de souliers, de vêtements. Ils faisaient des marches et des contremarches sans nombre pour aboutir à être surpris honteusement par l'ennemi et battus sans pouvoir se défendre. Ils n'avaient confiance ni dans leurs chefs inexpérimentés et ignorants, ni dans leurs armes impuissantes contre les terribles effets de la mitraille qui les décimait à une lieue de distance.

Dès que la nouvelle de nos premiers revers était parvenue à Coursolles, M. Valentin avait voulu épargner à Rosa des inquiétudes qui pouvaient causer à la jeune fille, déjà affaiblie par tant d'émotions, une cruelle rechute.

Il avait essayé de lui cacher la honte de nos défaites, la douleur de l'invasion, qui s'étendait sur le sol de la patrie comme une lèpre dévorante.

Mais Rosa montra, en cette circonstance, une force d'âme que son père n'avait jamais soupçonnée. Elle voulut lire les journaux, connaître toutes les dépêches qui étaient envoyées de

Saint-Claude. M. Valentin ayant, un jour, essayé de lui cacher un nouveau revers essuyé par notre malheureuse et vaillante armée, elle s'approcha de lui, lui prit la main et lui dit d'un ton ferme et décidé :

— Mon père, je vous prie de ne pas me traiter en enfant. Je vous jure que j'ai du courage ; je veux tout entendre et tout savoir.

Tandis qu'elle prononçait ces paroles, son regard eut un éclat qui surprit le vieillard.

M. Valentin était presque effrayé du changement qui s'était opéré dans le caractère de sa fille. Malgré toute sa clairvoyance paternelle, il ne pouvait s'expliquer certains mystères de la conduite de Rosa. Il croyait être bien assuré que la jeune fille n'avait conservé aucun souvenir de l'affreux malheur dont elle avait été la victime. Pour se confirmer dans cette opinion, il avait même eu plusieurs fois le courage de faire une allusion directe aux anciennes visites de Germain. Jamais le visage de Rosa n'avait laissé paraître la moindre émotion ; jamais elle n'avait tressailli en entendant prononcer ce nom que jadis elle mêlait à tous ses rêves de jeune fille. Elle prenait un air étonné, semblait faire un pénible appel à ses souvenirs et répondait d'une voix douce :

— Je ne vous comprends pas, mon père ; je ne sais de qui vous voulez parler.

Et pourtant, il était évident que Rosa Valentin n'était plus la même. Ce n'était plus cette fraîche jeune fille qui courait autrefois dans le jardin avec l'ardeur et l'insouciante gaieté de ses dix-sept ans, et remplissait toute la maison de ses chansons joyeuses.

Maintenant sa démarche était lente et grave. Sa taille, toujours charmante, était amaigrie et avait une sorte de raideur ; ses joues étaient pâles, sa bouche sérieuse. Ses grands yeux gardaient constamment une expression étrange qui rappelait, en quelque sorte, la fixité des regards d'une somnambule. On eût dit qu'une flamme intérieure la consumait sans cesse et desséchait en elle les fleurs de la jeunesse.

Chaque semaine, le samedi, on se réunissait chez M. Valentin. On s'asseyait autour de la grande table, devant quelques bouteilles auxquelles on ne faisait guère honneur, et là on devisait entre soi des grandes et terribles choses qui s'accomplissaient en France.

Le père Lalou était l'hôte assidu de ces réunions. Le vieux garde champêtre avait fini par se laisser gagner par la tristesse générale.

Au commencement de la guerre, il s'entrete-

nait encore dans ses illusions et ne voulait pas croire aux bruits sinistres qui circulaient.

Lorsqu'on lui avait appris les premières défaites des Français et l'irruption des armées prussiennes en Alsace et en Lorraine, il avait haussé dédaigneusement les épaules.

— Eh bien! père Lalou, lui disait-on, ça va mal, bien mal!...

— Ah çà! répondait-il aussitôt en se redressant avec colère, me prenez-vous donc pour un imbécile?... Vous aussi, vous croyez que ces gredins sont les plus forts? Allons donc! vous ne savez pas ce que c'est que la guerre, vous autres!... Moi, d'abord, j'ai confiance en l'empereur; il n'est pas pour rien le neveu de son oncle. C'est un rusé, et je comprends bien, moi, pourquoi les choses se passent ainsi... Voyez-vous, continua-t-il d'un air confidentiel, on apprête à ces coquins d'Allemands une danse dont ils se souviendront longtemps. Ce malin de Napoléon les laisse exprès entrer en France, et puis, lorsque le moment sera venu, on les cernera comme des lapins qu'on rabat en plaine, et on te leur servira une musique de coups de canon, avec accompagnement de balles, de boulets et de biscaïens, tant et si bien, qu'ils laisseront toutes leurs maudites carcasses en

France pour engraisser le pays... Ah! les paysans ne se plaindront pas, sacrebleu! la récolte sera belle, l'an prochain, c'est moi qui vous le promets!

Il répétait ce discours à qui voulait l'entendre; rien ne pouvait ébranler la foi imperturbable qu'il avait dans la valeur de notre armée et dans le génie militaire du neveu de Napoléon.

Bien plus, à chaque nouveau revers des Français, le pauvre vieux soldat se frottait les mains, et clignant ses petits yeux d'un air fin :

— Ça va bien, disait-il, ça va bien!... Hein! voyez-vous? on se retire en bon ordre!... Ah! ces mangeurs de choucroute ne s'attendent guère à ce qu'on leur prépare! Laissez faire; lorsqu'il sera temps, on donnera le coup de filet, et crac! ce sera mieux encore qu'à Iéna; il ne s'en échappera pas un seul!

# VIII

Dans les premiers jours du mois de septembre, M. Roussel revenait un soir d'Erinthod, où il avait été porter à un vieillard qui se mourait les dernières consolations de la religion.

La nuit commençait à tomber et le pasteur pressait le pas, afin de ne point inquiéter sa fidèle gouvernante par une trop longue absence.

Au moment où il entrait dans le village de Coursolles, la lune se levait : on y voyait comme en plein jour. Un silence solennel régnait autour de lui ; tout le monde était couché, et c'est à peine si, de loin en loin, on apercevait une faible lumière briller aux fenêtres des maisons rangées en longues files dans l'unique rue du bourg.

M. Roussel marchait vite, le front baissé, absorbé dans ses réflexions.

On lui avait appris à Erinthod une nouvelle bien invraisemblable, mais qui ne laissait pas cependant de lui causer de sourdes inquiétudes. Il avait entendu affirmer que l'armée française avait été défaite dans une grande bataille, que les survivants étaient tombés au pouvoir de l'ennemi et qu'enfin l'empereur lui-même s'était constitué prisonnier. Les détails dont on ornait cette incroyable dépêche avaient empêché le pasteur d'y ajouter une foi entière.

Comme il passait sous le vieux portail sculpté placé près de l'église, il crut apercevoir une sorte d'ombre dans l'angle du mur.

M. Roussel s'approcha un peu surpris, mais non effrayé, car il ne pouvait craindre ni les revenants ni les voleurs.

— Eh! mon brave homme, dit-il en touchant du doigt le personnage immobile contre la muraille, que faites-vous-là? Dormez-vous?

Une sorte de sourd gémissement, qui n'avait rien d'humain, lui répondit.

— Voyons, qui êtes-vous? reprit le pasteur; êtes-vous malade? Parlez, au nom de Dieu!

M. Roussel s'aperçut alors que l'homme auquel il s'adressait était assis sur le fût d'un

pilier et faisait de vains efforts pour se relever. Il le prit par le bras et l'aida à se mettre sur ses jambes.

A ce moment, les traits du dormeur se trouvèrent éclairés par les rayons de la lune; M. Roussel poussa un cri de surprise en reconnaissant ce visage :

— Lalou! s'écria-t-il.

Le vieux garde champêtre était pâle et défait; ses vêtements étaient couverts de poussière. Ce désordre étonna d'autant plus M. Roussel que Lalou aurait pu être cité, en temps ordinaire, comme un modèle de propreté, et apportait dans sa tenue une correction toute militaire.

En voyant ces yeux atones, ses lèvres tombantes, cette démarche chancelante, le pasteur pensa que Lalou s'était peut-être oublié un peu trop longtemps au cabaret. Cependant, M. Roussel rejeta bien vite cette supposition. Le vieux soldat avait été toute sa vie d'une sobriété exemplaire et il n'était pas homme à manquer, même par hasard, à aucune de ses anciennes habitudes.

— Mon pauvre Lalou, que puis-je faire pour vous? reprit M. Roussel, qui se sentit touché de voir ce vieillard abandonné dans un si triste état; vous vous êtes sans doute trouvé malade

sur la route... Prenez mon bras, je vais vous conduire chez vous.

Le garde champêtre s'appuya au pilier, lança au pasteur un superbe regard, et levant un bras en l'air :

— Je ne suis pas malade, dit-il d'une voix enrouée; je suis soûl!

— Vous voulez plaisanter, Lalou, reprit doucement M. Roussel. Allons! venez, je vais vous aider à descendre les marches.

— Je vous dis que je suis soûl! répliqua le vieillard en accentuant ces paroles par un geste énergique... Vous pouvez bien me croire; je n'ai jamais menti!

— Je vous crois, Lalou, je vous crois, dit le pasteur en essayant de calmer le pauvre homme, qui paraissait être en proie à une singulière exaltation. Mais comment, bon Dieu! avez-vous pu vous mettre en un pareil état, vous si sage d'ordinaire?

— Ah! voilà, reprit le vieillard qui trébucha et s'accrocha au bras de M. Roussel; on est sage toute sa vie, et puis, un beau jour, crac! on s'amuse... Ah! je me suis bien amusé.

— Malheureux! n'avez-vous pas honte de parler ainsi? Si quelqu'un du village vous rencontrait...

— Bah! la nuit est noire!... Tiens! Je suis donc au village, fit-il en jetant autour de lui des regards hébétés... J'croyais ben avoir perdu mon chemin, par exemple!

— D'où venez-vous donc?

— Hein?...d'où je viens?... De Régny, je crois. Attendez donc... Oui, par ma fi, continua-t-il en passant sa main tremblante sur son front comme pour rassembler ses idées, je viens de Régny, de l'auberge à Moreau, vous savez bien... Ah! le coquin, a-t-il de bon vin! Me suis-je amusé!...

Il fit entendre une sorte de rire nerveux et saccadé, interrompu par des hoquets.

M. Roussel prit le parti charitable de reconduire le vieillard à sa maison. Il lui mit la main sous l'épaule et le maintint près de lui avec force, car, à tout instant, les jambes du vieux garde champêtre semblaient prêtes à se dérober sous lui, et sans le secours du pasteur, il eût roulé à chaque pas dans la poussière du chemin.

— Voyons, Lalou, dit M. Roussel en élevant la voix avec autorité, tâchez de vous tenir droit. A votre âge, se mettre dans ce honteux état, c'est indigne... Comment! un vieux soldat comme vous!...

— Un vieux soldat? Eh bien! oui, je suis un vieux soldat, répliqua le vieillard en se redres-

sant avec une fierté grotesque. Qui est-ce qui veut se moquer de moi, ici ?... Ah! ah! les Prussiens! je n'en ai pas peur, moi, sacrebleu!... Ce n'est pas moi qui me serais rendu!... Les soldats d'aujourd'hui, c'est des rien du tout... c'est un tas de poltrons... c'est... Ah ! malheur! se rendre au roi de Prusse!...

Oui, je suis vieux, moi, mais j'ai de l'honneur, moi... Je suis un Français! entendez-vous, monsieur le pasteur? et quand j'ai un fusil, sacrebleu! je ne le jette pas dans les fossés!... Mais ces jeunes gens... ces conscrits... tas de fainéants!... Et cet empereur! ça se dit neveu de l'ancien... Propre à rien, va!... Il ne sait donc pas commander à la baïonnette?

— Taisez-vous, Lalou, je vous en prie, dit le pasteur, effrayé de cette exaltation croissante dont il commençait maintenant à soupçonner la cause.

— Non, je ne me tairai pas! reprit le vieillard avec la persistance obstinée des ivrognes... Comme je disais tout à l'heure au père Berchaut, en buvant un coup, voyez-vous, il y a du louche là dedans... Les Français ne sont plus les Français?... Ah! pauvre! j'ai vécu trop vieux!!

En prononçant ces mots avec un accent déchirant, le vieux garde champêtre cacha sa

figure dans ses deux mains et fondit en larmes.

M. Roussel fut vivement ému. Il ne reprocha plus au vieillard l'excès auquel il avait eu la faiblesse de se livrer; il comprit que le pauvre Lalou n'avait pu supporter la nouvelle du désastre subi par l'armée, que son vieux cœur s'était brisé et qu'il avait cherché dans le vin l'oubli de cette grande douleur.

L'excellent pasteur, dont l'âme était pleine des sentiments les plus élevés de la charité chrétienne, se sentit presque pris de pitié pour ce vieillard dont le patriotisme se traduisait d'une façon un peu brutale peut-être, mais si sincère!

Il veilla sur ses pas chancelants; il le calma par de douces paroles, et lorsqu'ils furent près de la maison habitée par Lalou, il appela une voisine, lui confia le vieillard, et tout en lui disant d'avoir bien soin de lui, il lui recommanda de cacher à tout le monde l'accident arrivé à l'ancien soldat.

Lalou ne parlait plus. A sa surexcitation succédait maintenant un morne accablement.

Il leva vers le pasteur un œil languissant et hagard, poussa un profond soupir, rentra péniblement chez lui en se tenant au mur et se laissa coucher comme un enfant.

# IX

Depuis le commencement de la guerre, on avait coutume de se réunir chaque samedi soir chez le syndic de Coursolles.

Il n'était, bien entendu, question dans ces veillées que des sinistres événements qui s'accomplissaient en France. On discutait peu les choses militaires. On savait que l'armée était battue sans relâche, que les soldats manquaient de pain dans leur propre pays, que l'invasion s'étendait lentement sur la France, menaçant de la couvrir bientôt tout entière. Cela suffisait; on ne se souciait guère de connaître le nom des batailles ni de critiquer les opérations ou les plans des généraux français, — assez peu clairs pour leurs auteurs eux-mêmes.

Mais on s'entretenait avec intérêt des jeunes gens de Coursolles et des villages voisins, appelés au douloureux honneur de mourir pour la patrie dans cette lutte sans espoir. Deux avaient déjà succombé : l'un à Forbach, l'autre à Rezonville ; un troisième avait disparu, quatre étaient blessés plus ou moins grièvement.

On recevait assez fréquemment des lettres des jeunes soldats ; les parents les apportaient à la veillée et en faisaient la lecture. Elles se ressemblaient toutes, et pour la forme et pour le fond. C'étaient les mêmes plaintes, exprimées le plus souvent avec une grande douceur, triste et résignée ; c'étaient les mêmes plaisanteries destinées à remonter un peu le courage d'une mère désolée, écrites le cœur bien gros et lues au milieu des larmes. Toutes portaient la marque de ce fatalisme inconscient qui devient bientôt la philosophie du soldat. Pourquoi marchons-nous? Nous n'en savons rien. Quand verrons-nous l'ennemi? Nous l'ignorons. Pourquoi nous fait-on battre en retraite? Qui le sait? Quand aurons-nous du pain, des souliers, des vêtements, des chefs sachant à peu près leur métier? Mystère!!!

Le samedi qui suivit la désastreuse bataille

de Sedan, il y eut chez M. Valentin réunion nombreuse. Une poignante émotion régnait dans le village. Ce n'était pas seulement, il faut bien le dire, le deuil de la patrie qui assombrissait tous les fronts et navrait les âmes; mais on tournait les yeux avec inquiétude vers la frontière, dont les larges brèches laissaient passer l'innombrable cohue allemande.

Si les paysans du Midi surent conserver, durant toute la guerre, une heureuse insouciance; s'ils ne virent, dans les malheurs de la patrie, qu'une occasion de spéculer sur le renchérissement de toutes les denrées; s'ils passèrent tranquillement les veillées à lire les périodes ronflantes des écrivains de la Canebière, qui raillaient si agréablement nos pauvres soldats et bâtissaient des plans de campagne en se chauffant au doux soleil de la Provence, il n'en était pas de même des populations de l'Est, menacées directement dans leur vie et dans leurs biens par les progrès effrayants que faisaient chaque jour les armées allemandes. On avait lu l'histoire de Bazeilles, on savait ce que pouvaient contenir d'infamie savante et de cruauté méthodique ces cerveaux rêveurs venus du fond de la blonde Allemagne. L'incendie, le meurtre et le vol étaient les armes favorites de

ce vieux César germain, qui, dans ses proclamations hypocrites, avait déclaré tout d'abord, qu'il ne ferait pas la guerre au peuple français.

On se demandait déjà avec inquiétude comment l'on se conduirait si les Prussiens apparaissaient dans la vallée.

— Ma foi! disait M. Pinchon, contre la force pas de résistance! Il faudra bien tâcher de faire bonne contenance et de ne pas les mécontenter.

— On dit, insinuait un autre, que, dans certains pays, ils payent bien ce qu'ils achètent.

— Oui, le tout est de savoir les prendre.

— Espérons qu'ils ne viendront pas jusqu'ici, disait M. Valentin. En 1814 et en 1815 les Prussiens et les Cosaques se sont arrêtés à Erinthod, et n'ont pas osé gravir la montagne.

Le père Lalou restait immobile dans un coin, les bras croisés, le chapeau sur les yeux.

Depuis le soir où M. Roussel l'avait rencontré sous le porche de l'église, le pauvre vieillard n'était plus lui-même. Il avait perdu cette crânerie d'allures, ce verbiage emphatique qui le distinguaient autrefois. Il faisait encore ponctuellement, chaque matin, sa tournée accoutumée. Mais on eût dit qu'il obéissait à une habitude et qu'il agissait avec la régularité

ralentie et mourante d'une machine dont les ressorts sont rouillés.

Tandis que les paysans se consultaient sur la façon dont ils recevraient les Prussiens s'ils se présentaient, le vieux garde champêtre, accablé et comme replié sur lui-même, semblait sommeiller. C'est à peine si, de temps en temps, un léger hochement de tête, un soupir étouffé, témoignaient qu'il prêtait l'oreille à la discussion.

— Moi, reprit le père Pinchon, je m'en vais faire des cachettes... Bien malins s'ils les trouvent!

— Moi, dit le grand Gigoux, — un rusé qui avait su gagner de l'argent, depuis quelques mois, avec ses bestiaux et ses fourrages, — moi, je m'en vas envoyer mes bêtes dans la montagne. Comme ça, elles seront à l'abri, et je pourrai guetter l'occasion. Si j'vois qu'ils sont disposés à payer, j'fais signe à mon berger, j'fais rev'nir mes bêtes et j'les y vends l'pus cher possible... S'ils pillent et saccagent tout, j'm'en sauve du côté de la Suisse.

— Ah! grand Gigoux, t'es un malin, toi.

— Eh! j'n'empêche personne d'faire comme moi!

— Et ceux qui n'ont qu'leurs quat'murs,

leur laiterie et leur cave à fromage... Comment qu'y feront, ceux-là, grand Gigoux?

— Ceux-là, s'écria Lalou, qui se leva tout à coup dans son coin, comme un spectre, ils prendront un fusil, d'la poudre, des balles. Ils viendront avec moi à la Croix de Pierre et ils empêcheront ces gueux de Prussiens de passer le pont!

— Ah! voilà le grognard qui se réveille, s'écria un paysan. Pour dire ça, c'était pas la peine, mon vieux Lalou; tu pouvais achever ton somme... Si nous avons le malheur de tirer un coup de fusil, continua-t-il en se tournant vers les autres et en accentuant ses paroles et de la voix et du geste, ils nous brûleront, entendez-vous; voilà ce que nous y gagnerons de plus clair!

— Pas si bêtes, fit un autre. Comme dit le père Pinchon, contre la force, pas de résistance.

Lalou retomba lourdement sur son siège, jeta du côté des paysans réunis autour de la grande table un regard tout chargé de colère et murmura entre ses dents :

— Tas de lâches! Attendez voir si je vous écoute?

## X

Un matin, Rosa était descendue de bonne heure au jardin et s'y promenait lentement au milieu des fleurs que les premières atteintes du froid commençaient à décolorer.

— Mademoiselle, mademoiselle, s'écria tout à coup Julien, qui était entré sans qu'elle s'en aperçût, par la petite porte du fond, voici une lettre de René!

La jeune fille tressaillit brusquement et parut sortir d'un long rêve. Elle se retourna avec vivacité, embrassa l'enfant, dont les joues pâles s'étaient couvertes d'une légère rougeur de plaisir, et prit la lettre qu'il brandissait en l'air.

— Donne vite, cher petit, dit-elle, et viens t'asseoir près de moi, que nous la lisions!

Julien prit sa course du côté du berceau de chèvrefeuille; mais Rosa le rappelant aussitôt :

— Non, pas là! s'écria-t-elle vivement. Viens sur le banc, près de la maison. Nous y verrons plus clair.

Lorsqu'ils furent assis, Rosa déplia la lettre, tracée en grande hâte, avec une encre des plus primitives sur une longue feuille de papier grossier.

René écrivait à peu près chaque semaine. Ses premières lettres étaient tranquilles, presque gaies. Grâce à sa nature un peu insouciante, il avait pu supporter, sans trop se plaindre, les débuts de ce pénible métier de soldat dont la nouveauté n'était pas dépourvue pour lui de certains attraits. Mais une fois l'instruction terminée et les mobiles incorporés dans un corps d'armée, les épreuves de la vie de campagne commencèrent : marches et contre-marches, bivouacs en plein air, nourriture détestable et insuffisante, longues stations sur les grandes routes, à la pluie et au soleil. Alors aussi le découragement, la tristesse s'emparèrent de ces jeunes gens, si peu préparés à la rude vie qu'ils menaient.

Ces paysans, arrachés la veille à leurs travaux, à leur vie paisible de chaque jour pour aller combattre un ennemi dont les terribles exploits causaient dans tout le pays une sorte de stupeur, ne pouvaient marcher, on le conçoit, avec un grand enthousiasme. Du moins, s'ils avaient pu le voir, cet insaisissable ennemi, s'ils avaient pu se mesurer avec lui sur un champ de bataille, peut-être le vieux sang gaulois qui bouillonne dans les veines de chaque Français se serait-il réchauffé; peut-être auraient-ils suivi avec gloire les traces des vaillants conscrits de la grande République.

Mais, nos législateurs qui ont inventé la garde mobile et nos hommes de guerre qui ont oublié de l'armer et de l'exercer dans les loisirs de la paix, n'ont pas assez compris cette vérité indiscutable qu'il faut plus de force, plus de courage pour supporter une journée de marche, que pour assister à un jour de combat. Il ont trop compté sur cette vaillance fougueuse, particulière à notre nation, qui se rit des dangers du champ de bataille et se jette au pas de course au-devant des canons. Le combattant est tout formé chez nous, ardent, énergique. Mais l'homme de marche est mou, indolent, maraudeur, parce qu'il n'est pas

exercé par une gymnastique progressive, soumis à une sévère discipline.

Les lettres de René Brunet, malgré les efforts que faisait le pauvre garçon pour ne pas inquiéter sa mère par un tableau trop réel de ses souffrances, prirent bientôt une teinte de mélancolie qui allaient toujours s'assombrissant.

Aussi fut-ce avec une appréhension secrète que Rosa déplia cette nouvelle lettre. Julien se pencha vers elle et sembla dévorer de ses grands yeux ardents l'écriture de son frère.

— Je l'ai lue en entier à maman ! s'écria-t-il avec un accent de triomphe ! et pourtant René a bien mal écrit ! Lisez, mademoiselle, lisez, vous verrez comme c'est intéressant !

M. Valentin venait justement d'apparaître au seuil de la maison. Rosa l'appela, le fit asseoir près d'elle et commença sa lecture.

« Ma chère mère,

» Nous venons d'arriver à Cussey-sur-l'Oignon, à quelques lieues de Besançon. Il est neuf heures du soir. Je suis bien fatigué, bien mouillé, mais cependant je ne veux pas me coucher sans t'avoir écrit un petit mot ; j'ai eu la chance d'être recueilli par une bonne per-

sonne du village qui veut bien me mettre une botte de paille près du poêle et me prêter un instant sa chandelle. Je ne saurais assez la remercier: voilà deux nuits que je passe en plein vent et je t'avoue que je suis très fatigué, car hier et aujourd'hui nous avons été constamment sur nos jambes. La dame chez laquelle je suis, avec trois ou quatre camarades, a deux fils à l'armée. Tu vois, ma pauvre mère, qu'il y en a encore de plus malheureuses que toi. Elle est bien bonne pour nous, et nous a donné à chacun une botte de paille et une bouteille de vin. Cela nous semble d'autant meilleur que nous n'avons pas souvent une chance pareille.

» Si tu savais combien les paysans sont durs pour nous partout où nous passons ! Il y en a qui nous laisseraient mourir de faim à leur porte sans nous donner un verre d'eau ou un morceau de pain ! Il est vrai que la guerre leur fait bien du mal, mais est-ce notre faute, à nous ? Aussi, ma mère chérie, je te recommande, s'il passe des mobiles à Coursolles, d'engager nos paysans à les traiter le mieux possible. Tu es bien pauvre, mais je te prie de ne pas leur refuser un abri et du pain. Je compte sur Julien pour avoir soin d'eux,

en souvenir de son grand frère. Quand tu donneras un verre de vin à un mobile ou que tu lui permettras de s'asseoir au coin de ton feu, songe que le pauvre garçon a une mère et que cette mère te bénira comme tu dois bénir en ce moment la bonne dame de Cussey.

» Je t'ai dit que nous avions beaucoup marché hier et avant-hier. Où allons-nous? Que faisons-nous? Je n'en sais rien. Les camarades prétendent que les Prussiens ne sont pas loin ; mais, là-dessus, ils ne sont pas plus savants que moi.

» Ah! mon Dieu! qu'ils viennent donc et qu'on en finisse! C'est ce que nous disons tous les jours. Nos fusils commencent à se rouiller, nous nous en allons à la débandade, les uns par fatigue, les autres par maladie, et si ça continue nous n'aurons plus la force de nous tenir debout quand le grand moment sera venu. Pour moi, je me porte très bien, ne sois pas inquiète, mère. Dis à Julien d'être sage et de m'écrire quelquefois, si une personne que tu connais bien est assez bonne pour lui tenir la main de temps en temps.

(Ici la voix de Rosa faiblit légèrement.)

» Adieu, ma chère maman, je meurs de

sommeil, et ma botte de paille est si appétissante, que je ne puis résister au désir d'aller causer un peu avec elle.

» Je t'embrasse tendrement de tout mon cœur.

» *7 heures du matin.*

» Alerte ! on entend le canon !!! Ah ! Dieu ! cela fait du bien ! On nous donne l'ordre de partir sur-le-champ. Je te réponds qu'aujourd'hui il n'y aura pas de traînards. Ah ! gueux de Prussiens, comme dit le père Lalou, on va donc les voir en face ! Je ne ferme pas ma lettre. J'espère pouvoir te dire ce soir ce qui se sera passé. Que le bon Dieu me protège ! Mais j'ai confiance ! Si je gagnais aujourd'hui la croix d'honneur ?...

» *Vendredi soir.*

» Ce n'est qu'après deux jours que je puis achever ma lettre, ma chère mère. Nous nous sommes battus et bien battus, je puis le dire. Il me semble que je ne suis plus le même ; un siècle s'est écoulé depuis avant-hier.

» Mais il faut que j'essaie de te raconter comment les choses se sont passées :

» On est donc venu nous réveiller avant-

hier, de bon matin. Le temps d'ajouter trois mots à ma lettre, de boucler mon ceinturon et de remercier la bonne dame mon hôtesse, qui a voulu m'embrasser sur les deux joues, j'ai suivi le mouvement, comme on dit, et je me suis mis à mon rang dans la compagnie qui commençait à défiler. On entendait bien le canon, mais très loin. On disait même que nous battions en retraite et que ce ne serait pas encore pour cette fois-là. Tu vois comme on sait bien ce qu'on fait.

» Nous voilà donc partis, d'un bon pas, mais un peu émus, il faut le dire. On ne parlait guère et on baissait les yeux vers la terre. Nous marchons, nous marchons toujours, nous faisons un, deux, trois kilomètres. Le bruit du canon devient plus distinct. Décidément, on ne bat pas en retraite.

» Nous commençons alors à échanger quelques mots à voix basse. On interroge les officiers, on se regarde comme des chiens de faïence en faisant un peu la grimace, on serre son ceinturon, on adresse des recommandations aux camarades de droite et de gauche pour le cas où on attraperait une mauvaise affaire. On tâte la poche aux cartouches et on lève les yeux du côté de la colline la plus voisine, pour voir

si l'on n'aperçoit pas de la fumée ou du mouvement. Mais rien.

» Une belle journée, par exemple, un beau soleil d'automne ; à droite, un petit bois et une rivière qui me rappellent la Riole et les premiers arbres de Saint-Maurice. Mais je n'ai guère le temps de penser au pays. On commande tout à coup par le flanc droit et nous quittons la route pour entrer dans les champs qui s'étendent au pied de la colline. Nous marchons un à un, les uns derrière les autres, lentement, bien lentement. Il y a un silence de mort. Oh! la belle campagne, le beau soleil, le belle herbe où nous marchons!

» Tout d'un coup, au milieu de ce silence, un bruit épouvantable retentit, des sifflements passent au-dessus de nos têtes, près de nous. Quelques camarades crient, d'autres tombent. Tout ce vacarme est parti du petit bois : une fumée blanche nous apprend que les Prussiens sont cachés là. Ah ! ma chère mère, quel affreux moment! J'ai senti mes jambes trembler sous moi, mon corps a été tout à coup inondé de sueur, il m'a semblé que mille pointes d'aiguille me couraient de la tête aux pieds. Je n'y voyais plus clair, mais machinalement j'avais pris mon fusil et je tirais, je tirais toujours avec une sorte

de rage, comme pour m'étourdir et ne pas entendre les coups de fusil des Prussiens et ces affreux sifflements !

» Soudain, je me sens saisir par le bras.

« — Imbécile ! me dit une voix rude avec un » gros juron, où tires-tu donc ? Regarde au » moins devant toi et prends le temps de viser ! »

» C'était le sergent qui m'apostrophait ainsi, un vieux dur à cuire qui ne s'émeut pas pour si peu ! Il allait comme ça à chacun de nous, abaissait les canons de nos fusils, qui presque tous étaient dirigés vers la cime des arbres, et nous malmenait bien fort afin de nous rappeler un peu à nous-mêmes. Nous reprenons confiance, car, en voyant le vieux sergent se promener si tranquillement au milieu de ces sifflements, nous pouvons nous rendre compte de la maladresse des Prussiens. Leur feu est bien nourri, et cependant presque toutes leurs balles passent au-dessus de nos têtes.

» Tandis que la fusillade nous enveloppe d'un nuage de fumée, un officier, un beau jeune homme, s'élance devant nous, le sabre en l'air. « — A la baïonnette ! » s'écrie-t-il, et il prend sa course pour nous donner l'exemple. Je retrouve mes jambes, je pars derrière lui et les camarades me suivent.

» Que se passe-t-il alors? C'est à peine si je puis m'en souvenir maintenant. Notre pauvre officier tombe devant moi et roule dans l'herbe, comme une masse. Je saute par-dessus son corps, le vieux sergent m'encourage; il est superbe d'ardeur et de sang-froid! Tous les dix pas, il s'arrête, vise lentement et lâche son coup de fusil. Je te réponds qu'à chaque fois il y a un Prussien bien malade. Je fais comme lui, car son exemple m'a rendu tout mon courage. Sur la lisière du bois, j'aperçois un officier prussien qui crie dans sa vilaine langue et essaie d'entraîner ses hommes en avant. Mais il a beau faire, les lâches ne bougent pas et n'ont pas l'air disposés à sortir des broussailles où ils sont cachés. Je m'arrête, je tire, l'officier fait la culbute.

» Enfin, nous arrivons aux premiers arbres! Je vois des hommes noirs qui se sauvent. Je les poursuis. Quelques-uns se retournent pour nous tenir tête, d'autres se jettent par terre, leurs yeux sont pleins de larmes. Mais nous sommes lancés et nous voyons tout rouge. Le sang me monte à la tête, mes oreilles bourdonnent, la poudre me grise et je ne reprends mon sang-froid que quand nous avons enfin atteint l'extrémité du petit bois.

» Je regarde alors autour de moi. Le silence a succédé au bruit des détonations, au sifflement des balles. Seul, le canon gronde encore régulièrement au loin. Quelques Prussiens se sauvent dans un petit chemin creux ; mais nous n'avons plus la force de les poursuivre ni de leur envoyer des coups de fusil. Nous nous arrêtons. Plusieurs camarades s'appuient aux arbres ou s'asseyent sur l'herbe, tout harassés de fatigue. Quelques-uns sont étonnés de voir leur sang couler ; ils sont blessés et ne souffrent pas. Alors seulement je pense à me tâter pour m'assurer que je n'ai pas aussi reçu quelque blessure. Mais je suis sain et sauf. Ma baïonnette et mon fusil sont tout rouges de sang. Je sens mon cœur se soulever et mes jambes tremblent comme tout à l'heure, lorsque nous avons reçu la première décharge. Le vieux sergent jure et tempête parce que, pendant le combat, il a eu son bidon percé par une balle et que le vin dont il avait eu soin de le remplir le matin a été arroser la prairie. Il aurait une balle dans la jambe qu'il ne serait pas plus furieux.

» A mesure que les camarades arrivent, nous nous serrons les mains, nous rions, nous nous embrassons. Nos officiers paraissent bien heureux et nous disent que nous nous sommes

bravement conduits. Ma foi! si c'est ça la bravoure, je t'avoue que j'ai été un héros sans le savoir! J'ai suivi les autres, voilà tout, et je ne puis pas dire que j'ai vu la figure d'un Prussien. Ça me fait l'effet d'un rêve. Si ma baïonnette n'était pas rouge, je jurerais que je n'ai pas tué un homme!

» Nous prenons cinq minutes de repos, puis nous voilà partis. Tout en marchant, nous nous appelons. Hélas! nos rangs sont bien éclarcis, nous sommes réduits de moitié! Combien peu répondent : Présent!

» A cinq cents mètres en face de nous, il y a un petit village. Trouverons-nous encore là des Prussiens? C'est probable, car on voit de la fumée et on entend des coups de fusil dans les environs. Nous marchons aussi vite que possible; mon sac ne me paraît pas peser plus qu'une plume. Depuis que je me suis tiré heureusement de l'affaire du bois, il me semble que je n'ai plus peur des balles et qu'elles ne peuvent plus m'atteindre.

» Enfin nous arrivons au village. Ah! bonheur! il y a des pantalons rouges plein les rues! Les troupiers rient en nous voyant accourir et nous crient : « Eh! les moblots, vous arrivez trop tard, l'ouvrage est fait, les Prussiens ont

décampé ! » Et c'était vrai ; nous avons donc été vainqueurs ?

» Ah ! ma chère et bonne mère, je ne me sens pas de joie, jamais je n'ai été si heureux qu'aujourd'hui. La nuit vient ; nous pénétrons dans les maisons pour chercher un abri. Les paysans nous reçoivent assez bien, car ils ne sont pas fâchés que nous les ayons débarrassés des Prussiens. Cependant, l'homme chez lequel je suis logé s'est écrié en nous voyant entrer chez lui :
— Ah ! quel malheur ! on n'est pas plus tôt quitte des uns que les autres arrivent ! Ils ne semblent pas faire de différence entre nous et les Prussiens ; c'est honteux.

» Adieu, ma chère maman, embrasse bien Julien pour moi, et en attendant que nous ayons le bonheur de nous voir, reçois les bons baisers que t'envoie

» Ton fils affectionné,

» RENÉ BRUNET.

» *P. S.* — Mes respects à M. Valentin et à mademoiselle Rosa. Le pauvre Jérémie a reçu une légère blessure. N'en parle pas à sa mère ; il espère pouvoir écrire demain. »

— Eh bien ! qu'en dites-vous, mademoiselle ? s'écria Julien lorsque Rosa eut achevé cette lec-

ture, que l'émotion lui avait fait interrompre à plusieurs reprises.

— René est un brave cœur, répondit la jeune fille avec force.

— Il fait vraiment honneur au pays, dit M. Valentin en se levant. Ah! si tout le monde se conduisait comme lui!...

— Comme ça doit être amusant de tirer des coups de fusil et de tuer des Prussiens! s'écria Julien, dont les yeux noirs semblaient étinceler dans le cercle de bistre qui les entourait. Je voudrais être soldat!

— Tu le seras, petit, répondit M. Valentin d'un ton un peu triste, en caressant la chevelure épaisse de l'enfant. Tu te souviendras alors de l'exemple que te donne ton grand frère, et tu tâcheras de rendre aux Prussiens tout le mal qu'ils nous font.

— Ah! pour ça, oui! dit Julien, qui, pas plus que Rosa, n'avait pu entièrement comprendre le sens profondément douloureux des paroles que M. Valentin venait de prononcer.

## XI

L'hiver vient de bonne heure dans la montagne, mais, cette année 1870, il fut d'une précocité extraordinaire. Vers le milieu du mois d'octobre, la neige commença à couvrir les champs et les bois dépouillés. Elle tomba, sans interruption, pendant plus de deux semaines, et, à la fin du mois, elle s'éleva si haut dans les rues du village, que les portes des maisons furent à demi ensevelies et que les habitants purent craindre d'être condamnés, chez eux, à une longue prison.

La saison s'annonçait comme devant être exceptionnellement rigoureuse. Chaque matin, en ouvrant la fenêtre de sa chambre, Rosa jetait

de longs regards mélancoliques sur le blanc tapis de neige qui s'étendait à perte de vue.

— Pauvres soldats ! murmurait-elle.

Depuis quelque temps, ces deux mots étaient à chaque instant sur ses lèvres. Elle les prononçait lorsqu'elle voyait Marthe poser sur la table une soupière de soupe très chaude, quand elle contemplait le feu pétillant qui s'élevait en grandes gerbes joyeuses le long des parois noircies de la haute cheminée, ou bien lorsque, marchant chaussée de gros sabots, dans les rues du village, elle sentait le froid de la neige lui glacer les jambes et qu'elle se voyait forcée, pour soutenir sa marche chancelante, de s'appuyer bien fort sur le bras de son père.

— Pauvres soldats! répétait-elle alors, en songeant que tant de malheureux mouraient de la faim, du froid, des maladies et erraient péniblement chargés à travers les chemins défoncés, les champs couverts de neige, sans abri pour reposer leur tête, sans vêtements pour réchauffer leurs membres glacés, et la plupart même sans nourriture.

Pauvre France! aurait-elle pu ajouter, qui, avec les richesses incalculables dont tu disposes, ne peux donner du pain, des habits et des armes à ceux qui vont mourir pour te défendre!

Le nom de René Brunet venait aussi bien souvent sur les lèvres de Rosa. Elle songeait à ce bon garçon, si loyal et si simple, qui un jour avait quitté sa mère, son village, pour aller accomplir modestement un devoir héroïque.

Dans les premiers temps, Rosa ne pouvait se défendre d'un secret remords en pensant qu'un mot sorti de sa bouche aurait peut-être évité à René tant de souffrances et l'aurait arraché aux dangers qui menaçaient sa vie. Bientôt, cependant, lorsqu'elle sut avec quelle résignation courageuse Brunet acceptait son sort et avec quel bonheur il échappait à tous les périls de la guerre, elle n'eut plus ni remords ni tristesse.

— Peut-être, se disait-elle, vaut-il mieux qu'il soit éloigné de Coursolles et qu'il trouve des distractions dans les émotions de cette vie accidentée.

Parmi les jeunes gens du village qui se trouvaient sous les drapeaux, deux faisaient partie de l'armée active. L'un avait été renfermé dans Metz avec Bazaine, l'autre s'était battu à Sedan. Tous deux étaient maintenant prisonniers en Allemagne. Ces pauvres garçons écrivaient rarement, car les Prussiens, par un raffinement de cruauté, interceptaient souvent les lettres adressées à leurs prisonniers ou celles que ces der-

niers envoyaient à leur famille. Parfois cependant ils étaient assez heureux pour tromper la surveillance de leurs geôliers et faire passer en France de leurs nouvelles.

Quelles lamentables choses on apprenait alors! Les Allemands conduisaient ces malheureux d'étape en étape comme un troupeau de bêtes de somme, les frappant, les injuriant et contraignant à marcher, à coups de crosse de fusil, ceux dont la fatigue, la faim ou les blessures avaient épuisé les forces. On les tenait parqués en plein air, par cette saison rigoureuse, leur refusant des vêtements et de la nourriture, les fusillant sans pitié quand ils commettaient la plus légère faute.

C'était un tableau navrant qui arrachait des larmes et excitait contre ces lâches barbares de sourdes fureurs, de profonds transports d'une haine malheureusement impuissante.

— Ah! écrivaient les soldats, malheur à eux si jamais nous retournons en Prusse!

On répétait ces paroles le soir, à la veillée, en lisant le récit de tant de souffrances. Mais, hélas! que pouvait-on faire pour les soulager? On se bornait à maudire les bourreaux, à raconter bien haut devant les enfants, pressés autour du foyer de famille, les misères dont

leurs aînés étaient accablés, et à jeter dans ces jeunes cœurs des ferments de haine qui pouvaient faire espérer qu'un jour tant de douleurs seraient vengées!

René Brunet continuait à donner assez régulièrement de ses nouvelles. Le corps d'armée auquel il appartenait avait assisté à de nombreux combats et avait eu beaucoup à souffrir. Les mobiles du Jura firent d'abord partie de l'armée des Vosges, placée sous les ordres du général Cambriels et chargée à elle seule de tenir tête aux colonnes prussiennes qui envahirent l'est de la France après la chute de Strasbourg.

La première bataille avait été une victoire. Ils avaient eu le bonheur de repousser à Cussey-sur-l'Oignon les Prussiens, qui menaçaient Besançon. Ensuite, ils avaient été attachés au 20e corps, commandé par le brave général Crouzat, s'étaient glorieusement battus près d'Orléans, mais, forcés ensuite à la retraite, ils s'étaient repliés précipitamment sur Bourges et, de là, ils étaient partis pour cette désastreuse campagne de l'Est, dernière station du plus douloureux calvaire qu'ait jamais parcouru une armée française.

## XII

On était arrivé au milieu de janvier. Depuis plus de huit jours, Juliette Brunet n'avait pas eu de nouvelles de son fils. L'inquiétude, le chagrin avaient épuisé ses forces déjà si chancelantes.

Elle ne bougeait plus de son fauteuil, placé près de la cheminée. Son regard était vague comme celui d'une morte; on eût dit qu'une sorte de stupeur paralysait ses membres et rendait sa bouche muette.

Rosa et M. Roussel venaient la voir deux fois par jour et la soignaient avec une tendre sollicitude. Julien ne quittait pas sa mère un seul instant. Assis près d'elle, dans son petit fauteuil,

l'enfant s'efforçait de la distraire et de lui faire oublier, à force de caresses, le cher absent qu'elle pleurait.

Il s'échappait à l'heure où le facteur avait l'habitude de faire sa tournée quotidienne, courait au-devant de lui sur la route qui descendait vers la Riole et l'interrogeait de loin pour savoir s'il apportait quelques nouvelles.

Mais hélas ! ni René ni ses camarades n'écrivaient. On savait seulement par les journaux que l'armée de Bourbaki était du côté de Vesoul, dans des pays perdus où elle souffrait cruellement de la faim et du froid.

Le dimanche 16 janvier, Rosa Valentin se dirigea vers la petite maison habitée par la mère de René. Juliette Brunet était seule, près d'un feu de serments qui se mourait, les mains jointes, la tête baissée et le visage sillonné par les larmes qui tombaient lentement sur son corsage de bure. Elle ne se retourna même pas au bruit que fit la porte en s'ouvrant. Rosa déposa près du seuil les sabots qu'elle portait et referma vivement la porte, car le vent soufflait avec violence et un tourbillon de neige était entré avec elle dans la pauvre demeure.

Elle vint s'asseoir près de la veuve, et après s'être débarrassée de son long manteau noir, elle

demanda à Juliette Brunet si elle n'avait besoin de rien.

Juliette secoua doucement la tête et ne répondit pas.

— Où est Julien? demanda Rosa.

— Je ne sais pas.

Ces paroles sortirent avec un sanglot de la poitrine de Juliette.

— Vous ne devriez pas le laisser sortir, reprit Rosa; il fait un temps affreux, et ces jours derniers, Julien avait la fièvre.

Une sorte de sourire douloureux passa sur les lèvres de la malade.

— Il est allé... vous savez... le facteur!

Ce fut tout ce qu'elle put dire et elle retomba dans sa torpeur silencieuse.

Quelques minutes après, M. Roussel entrait à son tour chez la veuve. Il interrogea Rosa du regard; la jeune fille lui fit signe qu'on était toujours sans nouvelles de René.

Le pasteur s'approcha alors de la malheureuse mère, lui parla avec une autorité douce et touchante de la bonté de la Providence, l'exhorta à prendre courage et lui représenta qu'elle ne devait pas cesser d'espérer en Dieu, dont la protection avait si visiblement secouru René jusqu'alors.

M. Roussel achevait à peine son exhortation, lorsque la porte fut ébranlée violemment, et une voix cria à plusieurs reprises :

— Maman, maman, ouvre-moi vite !

— Rosa s'élança et reçut Julien dans ses bras. L'enfant était hors d'haleine. La boue et la neige dont ses vêtements étaient souillés indiquaient que, dans la précipitation de sa course, il avait fait plusieurs chutes sur le sol glissant de la rue.

— Ah ! mademoiselle, s'écria-t-il en jetant ses deux bras autour du cou de Rosa, il y a une lettre de René !

— Donne vite, mon enfant, dit la jeune fille en prenant le pli cacheté que Julien tenait à la main.

Malgré sa faiblesse, Juliette Brunet s'était levée. Elle étendit ses deux bras, poussa un cri étouffé et voulut faire un pas vers Julien. Mais ses forces la trahirent, et si M. Roussel ne l'eût soutenue, elle serait tombée sur le plancher de la chambre.

La pauvre mère prit la lettre des mains de Rosa et rompit fièvreusement le cachet ; mais ses yeux, obscurcis par les larmes, troublés par la joie, ne lui permirent pas de lire cette chère écriture.

— Lisez, lisez, murmura-t-elle en tendant la lettre à Rosa. Ah! je me sens mourir!

Rosa jeta les yeux sur le papier où quelques lignes seulement avaient été tracées d'une main mal assurée. Elle pâlit et hésita un instant.

— Eh bien ? demanda Juliette Brunet en fixant son regard sur la jeune fille avec une expression dévorante.

M. Roussel se pencha vers Rosa, parcourut la lettre d'un coup d'œil, et dit :

— Lisez, mon enfant.

La fille du syndic commença d'une voix tremblante :

« Ma chère maman,

» Nous nous sommes battus hier. Je me porte bien, sauf une petite blessure qui ne sera rien. Cependant, je ne crois pas que j'achève la campagne, et il est possible que tu me revoies bientôt. Ne sois pas inquiète. Le médecin m'a affirmé qu'avec un peu de repos je serai vite guéri. Je ne souffre pas et suis bien heureux quand je pense que cette égratignure me procurera le plaisir de t'embrasser prochainement.

» Ton fils qui t'aime bien,

» René Brunet. »

— Il est blessé! mon Dieu! ayez pitié de moi!

Ce furent les seules paroles que put prononcer la malheureuse femme. Elle retomba sur son fauteuil et ses larmes reprirent leurs cours un moment interrompu.

— Mais, maman, dit Julien, que cette nouvelle avait rendu pâle comme la mort, tu vois bien que c'est pas dangereux, puisque René a pu nous écrire...

Cependant, ni les consolations de Rosa, ni les paroles de M. Roussel, ni les baisers dont Julien couvrait le visage de sa mère ne pouvaient calmer cette douleur, effrayante dans sa muette expression.

Juliette Brunet avait la rigide insensibilité d'une morte. M. Roussel fut obligé de lui mettre sa main sur le cœur pour s'assurer qu'elle respirait encore.

Elle resta ainsi pendant le reste de la journée refusant toute nourriture, insensible à ce qui se passait autour d'elle.

Rosa ne la quitta pas. Vers le soir, sur le conseil de M. Roussel et avec l'aide de Julien, la jeune fille prépara le lit jadis occupé par René, fit apporter des linges et des cordiaux et disposa tout pour que le jeune blessé trouvât,

s'il revenait au pays, les soins qu'exigeait son état.

La nuit vint ; nuit sombre et froide, rendue plus sinistre encore par les longs mugissements du vent et par le bruit que faisaient les tourbillons de neige fouettés contre les petites vitres des fenêtres. Rosa avait pris Julien sur ses genoux, et, tout en abaissant son regard avec une tendre expression sur les traits souffreteux de l'enfant qui dormait, elle songeait qu'à cette même heure, des milliers de blessés étaient peut-être étendus sur les champs couverts de neige, sous le souffle glacé du vent. Jamais une pareille angoisse n'avait étreint son cœur. Elle pensait à René, blessé, mort peut-être, sans qu'une main amie eût pansé ses plaies, sans qu'une douce parole eût consolé ses derniers moments.

Elle ne pleurait pas, car, depuis sa maladie, jamais une larme n'était venue mouiller sa paupière ; mais, pour être concentrée, sa douleur n'en était pas moins cruelle. Elle serrait le petit Julien contre son cœur, comme pour comprimer des battements qui l'étouffaient.

Vers sept heures, M. Roussel et M. Valentin vinrent la rejoindre. Ils s'arrêtèrent un instant

sur le seuil de la porte, pour contempler cette triste scène, qu'éclairait la lueur faible d'une petite lampe placée sur la haute cheminée.

— Il faut rentrer, Rosa, dit M. Valentin à voix basse ; voici la nuit, et tu ne peux rester ici plus longtemps. Je vais envoyer Marthe pour te remplacer. Elle mettra cette pauvre femme au lit et la veillera.

— Je vous en prie, mon père, répondit Rosa, permettez-moi de la veiller moi-même. Voyez comme ce cher enfant dort bien dans mes bras.

— Non, Rosa, votre père a raison, dit alors M. Roussel, vous n'êtes pas assez forte pour supporter une pareille épreuve. Rentrez, et laissez-moi faire ici mon devoir. S'il survenait quelque chose, je vous promets de vous envoyer chercher.

— Écoutez ! dit Rosa.

Un son vague et continu, s'entendait à travers le fracas que faisaient au dehors le vent et les rafales de neige.

— Qui est-ce qui peut rentrer à cette heure? murmura M. Roussel en relevant la tête

Trois coups furent frappés à la porte. M. Valentin se leva et alla ouvrir.

— La veuve Brunet ? demanda une grosse voix.

— C'est ici.

Au son de cette voix, Julien se réveilla et se frotta les yeux; Juliette tressaillit légèrement, mais ne quitta pas sa morne attitude.

A travers la porte entr'ouverte, on apercevait la petite lanterne jaune d'un chariot.

— Que voulez-vous à la veuve Brunet? demanda M. Valentin.

L'homme qui avait parlé était enfoncé dans une grosse limousine et semblait pétrifié par le froid. A côté de lui, sur le devant de la charrette, se tenait un autre individu, vêtu d'une longue capote grise.

Ce dernier sauta à bas du véhicule, piétina un instant dans la neige afin de réchauffer ses membres glacés, et soulevant le képi défoncé qui lui servait de coiffure :

— Nous lui amenons un blessé, répondit-il; chien de temps, va! J'ai cru que nous n'arriverions jamais!... J'espère qu'il y aura un verre de vin pour nous, hein?

M. Valentin s'était approché de la bâche grossière qui recouvrait la charrette, et avançant la tête :

— René, avait-il murmuré d'une voix toute tremblante d'émotion, est-ce toi, mon garçon?

— Ah! monsieur Valentin, lui répondit fai-

blement le blessé, le bon Dieu soit béni ! Je suis enfin au pays ! Donnez-moi la main, je vous en prie ; je suis bien malade !... Prévenez ma pauvre mère doucement, bien doucement !...

M. Valentin rentra dans l'intérieur de la maison et fit signe à M. Roussel de venir lui parler. Il lui annonça à voix basse l'arrivée de René, puis, avec l'aide du pasteur et de l'infirmier, il se mit en devoir de transporter le blessé, que la fièvre faisait grelotter sur son lit de paille.

Cette opération délicate exigea les plus grands soins, car René paraissait très affaibli et restait entre les bras des trois hommes comme une masse inerte.

Au moment où, chargés de leur précieux fardeau, ils arrivaient au seuil de la porte, Julien poussa un cri et voulut s'élancer au-devant de son frère :

— Ah ! mademoiselle, s'écria-t-il en essayant de se dégager des bras de Rosa, c'est lui ! c'est mon frère ! Je rêvais de lui... Le voici ! mon pauvre René !...

Rosa, qui sentait son cœur défaillir devant ce triste spectacle, eut cependant assez de force pour retenir l'enfant.

— Tout à l'heure, Julien, lui dit-elle, ne t'approche pas de lui; tu pourrais le tuer.

Enfin, lorsque René fut étendu sur le lit qu'on venait de lui préparer, la jeune fille s'avança doucement en tenant sur ses bras le petit Julien. Pendant ce temps, M. Valentin signait une foule de papiers que l'infirmier lui présentait.

— Vous venez de Saint-Claude? lui demanda-t-il en terminant.

— Oui, monsieur, de l'hôpital militaire.

— Ce pauvre garçon est donc bien mal?

— Heu! heu! le chirurgien l'a visité hier; il dit comme ça qu'il pourrait peut-être en revenir s'il était bien soigné.

— Le froid de la nuit lui aura fait beaucoup de mal?

— Que voulez-vous? C'est lui qui a demandé à toute force de revenir ici. Ce n'est guère bon pour lui, car il fait terriblement froid!... J'aurai bien de la chance si je ne m'enrhume pas, tonnerre!

— Venez avec moi; vous ne pouvez retourner à Saint-Claude cette nuit. Je vais vous faire préparer deux lits pour vous et le voiturier, et vous boirez une bouteille de vin chaud.

— Ce n'est pas de refus, nom d'un bon-

homme! C'est une rude corvée, et j'aimerais mieux quitter le métier s'il fallait en faire souvent comme celle-là ! J'aurai un bon rhume de cerveau demain, pour sûr!

— Il y en a qui sont encore plus malheureux que vous, dit M. Valentin en jetant un regard sur les bons vêtements, les gros gants et l'énorme cache-nez qui garantissaient le sensible infirmier contre les rigueurs du froid.

Au bout de dix minutes, le syndic de Coursolles était de retour dans la maison de la veuve Brunet.

M. Roussel se tenait debout près du chevet du blessé et, élevant la petite lampe, il fixait un œil attentif sur les traits pâles et creusés de René.

Juliette Brunet, soutenue par Rosa, s'inclinait sur son fils, si près que ses lèvres touchaient presque les lèvres du jeune homme. Elle semblait vouloir réchauffer de son haleine ce visage glacé, en quelque sorte pétrifié par le froid et la souffrance.

Elle ne parlait pas, car les mots entrecoupés qui sortaient de sa bouche ressemblaient plutôt à un sourd gémissement qu'à une parole humaine.

Julien, à genoux près du lit, serrait convulsivement entre ses petites mains la main de son

frère. Tantôt il la couvrait de baisers ardents, tantôt il se levait, courait vers le foyer, y jetait des sarments, enfonçait ses mains dans la flamme, au risque de les brûler, et revenait apporter un peu de cette chaleur au bras inerte et glacé de René.

Dès que M. Valentin reparut, M. Roussel s'approcha de lui.

— Qu'allons-nous faire? lui dit-il à voix basse ; il est bien faible. Où est-il blessé?

— A la poitrine. Mais, du reste, voici sur cette table les notes du chirurgien. Lisons.

Les deux vieillards eurent quelque peine à déchiffrer le fatras de mots techniques dont la description de la blessure était hérissée. Ils comprirent enfin que René avait été frappé par une balle qui avait brisé une côte et endommagé légèrement le poumon.

— Quel est donc l'homme qui l'a amené ici? demanda encore M. Roussel.

— Un infirmier de l'hôpital de Saint-Claude.

— Il faut qu'il vienne, qu'il vienne à l'instant, reprit vivement le pasteur. Il faut qu'il nous dise comment nous devons le soigner.

M. Valentin secoua la tête et sourit tristement.

— Vous serez bien heureux, dit-il d'un ton

un peu amer, si vous pouvez décider cet homme à nous prêter le plus faible secours! Il avait l'ordre d'amener ici un blessé, il l'a amené; mais ne lui en demandez pas davantage. Il a bu du vin chaud, s'est enfoncé dans ses couvertures, et il a trop peur de s'enrhumer pour consentir à se déranger, notre pauvre René fût-il en danger de mort!... D'ailleurs j'espère que nous pourrons nous passer de lui. La balle a été extraite, et il ne faut plus que des soins attentifs et dévoués qui, j'en suis sûr, ne manqueront pas à René.

Rosa avait prêté l'oreille à cette conversation. Elle dirigea en ce moment vers son père son beau regard tout enflammé de dévouement et parut confirmer ainsi l'affirmation du bon syndic.

Cependant, Réné venait d'ouvrir lentement les yeux; un faible sourire passa sur ses lèvres décolorées.

— Ma mère! murmura-t-il. M. Valentin, M. le pasteur, Rosa!... Ah! je suis bien heureux!

— Et moi, petit frère, tu m'as oublié, mais je suis ici! s'écria Julien en fondant en larmes.

Et il étreignit avec passion la main froide qu'il tenait entre les siennes.

## XIII

Huit jours après, tout danger avait disparu, et René commençait à entrer en convalescence.

La vigueur de la jeunesse, l'air du pays natal, le bonheur de revoir le foyer maternel et surtout les soins admirables prodigués au jeune blessé avaient opéré ce miracle.

Pendant la semaine qui venait de s'écouler, Rosa avait passé toutes ses journées et une partie de ses nuits au chevet de son ami d'enfance. Il semblait que la jeune fille, s'accusant secrètement du malheur arrivé à René, s'attachât avec une sorte de passion à le rappeler à la vie. Elle était bien secondée, d'ailleurs, par Juliette Brunet. L'amour maternel avait réalisé un prodige. On aurait difficilement reconnu

dans cette femme active et vaillante la pauvre veuve qui, la veille encore, restait de longues heures immobile devant son foyer, plongée dans un douloureux abattement.

Lorsque René fut tout à fait hors de danger, Rosa s'éloigna discrètement de son chevet; sa mission était terminée, et elle laissait maintenant à Julien et à sa mère le soin d'achever l'œuvre si bien commencée.

Elle venait seulement le voir une fois par jour, accompagnée de M. Valentin, s'informait en peu de mots de l'état de sa santé, puis disparaissait sans vouloir écouter les paroles de reconnaissance que René lui adressait, sans oser soutenir l'éclat des regards ardents qu'il fixait sur elle.

Un soir, M. Valentin s'approcha du jeune blessé, et se penchant sur lui :

— René, mon garçon, dit-il avec effort, tu n'as donc pas pu t'acquitter de ce dont je t'avais chargé?

— Hélas! non, monsieur Valentin, soupira le jeune homme... Mais, je vous jure que j'y ai souvent pensé et que cela m'a donné du cœur pour tirer mon coup de fusil. Plus d'un Prussien a payé pour lui, en attendant que son tour arrive en ce monde ou dans l'autre !

Durant les huit jours qui s'écoulèrent depuis cette soirée, de graves et fâcheuses nouvelles arrivèrent à Coursolles. On apprit que Bourbaki s'était brûlé la cervelle et que son armée, seul rempart qui pût s'opposer à la marche des Prussiens dans l'est, était en déroute, poursuivie et cernée de tous côtés par l'ennemi.

Le fléau de l'invasion, qui jusqu'alors avait été épargné à ces contrées lointaines, allait bientôt fondre sur elles.

Il y eut quelques jours d'angoisse et d'effarement. On creusa à la hâte des cachettes, on y enterra ce qu'on avait de plus précieux. Ceux qui craignaient pour leurs bestiaux les chargèrent d'une abondante provision de fourrage et les envoyèrent dans la montagne, sous la garde d'un berger. La vie sembla se retirer du village ; les portes et les volets restèrent fermés, la rue devint déserte. On était sous l'influence de cette stupeur muette qui précède l'approche d'une grande catastrophe. Les journaux ne donnaient plus que des nouvelles absurbes et invraisemblables. Chaque matin, en se réveillant, on s'attendait à voir apparaître les Prussiens dans la journée. Souvent encore, trompés par cette double vue singulière que donne la peur, quel-

ques gens descendaient de la montagne dans le village en criant qu'ils apercevaient des casques pointus sur les rives de la Riole.

D'un autre côté, il y avait des optimistes qui affirmaient que les Prussiens n'oseraient jamais s'aventurer dans ce pays perdu, couvert d'un mètre de neige. Il était plus probable qu'ils passeraient de l'autre côté de Saint-Claude, où les vallées étaient ouvertes et les routes meilleures.

Le 31 janvier, au soir, des coups précipités retentirent tout à coup contre les portes des maisons ; un bruit de voix, des piétinements d'hommes et de chevaux se firent entendre dans l'unique rue du village.

En un instant, tous les habitants furent sur pied.

— Les Prussiens ! les Prussiens ! cria-t-on de divers côtés.

Mais ce n'étaient pas les Prussiens. C'étaient une horde de soldats français, vêtus comme des bandits, hâves, déguenillés, mourant de faim, qui venaient demander l'hospitalité à cette heure tardive.

M. Valentin accourut un des premiers et demanda ce que signifiait ce tapage.

— Ah ! monsieur le maire, s'écria un pay-

san en le voyant sortir de sa maison, venez vite ; on vous cherche, on vous réclame de tous côtés.

On le mena à un officier qui venait de descendre de cheval.

— Vous êtes le maire de ce village, monsieur? lui demanda-t-il.

— Oui, monsieur, que puis-je faire pour vous?

— Indiquez, je vous prie, à mes hommes où ils peuvent se loger. Nous ne savons vraiment où nous sommes. Comment s'appelle cet endroit?

— Coursolles.

— Ah!...

Et il ajouta à voix basse :

— Vous n'avez pas vu de Prussiens dans les environs?

— Non, monsieur, pas que je sache, répondit M. Valentin dont le cœur se serra à cette question.

— Voici deux jours que nous marchons, sans presque nous arrêter. Nous nous sommes perdus dans la montagne ; les malheureux qui me suivent n'ont pas mangé depuis vingt-quatre heures.

— Ne craignez rien, monsieur l'officier, répliqua vivement le syndic, ils seront bien traités. Combien sont-ils?

— Je n'en sais rien. J'ai quitté l'armée avant hier, emmenant avec moi une centaine d'hommes de bonne volonté. Il m'en reste peut-être une quarantaine. Les autres ont renoncé à me suivre ou sont tombés dans la montagne, épuisés de faim et de fatigue. Quel affreux temps pour faire la guerre !

Sans perdre un instant, M. Valentin s'empressa de distribuer les soldats entre les principaux habitants du village. Au bout d'une demi-heure, ils étaient installés devant de bons feux, une grosse marmite était pendue à la crémaillère et les chevaux exténués, hors d'haleine, s'étendaient sur une chaude litière.

M. Valentin avait voulu héberger lui-même une dizaine de soldats et l'officier. Ce dernier était un jeune homme d'une trentaine d'années, d'une belle taille et d'une figure agréable. Il paraissait accablé de lassitude, et ce fut avec une véritable volupté qu'il étendit ses membres fatigués dans le bon fauteuil du syndic, qu'il présenta ses mains violettes de froid à la flamme claire du foyer et approcha de ses lèvres la cuiller pleine de soupe chaude que Rosa lui avait préparée en quelques instants.

Lorsqu'il fut un peu reposé et réconforté,

M. Valentin l'interrogea. Rosa s'était glissée doucement dans la salle et avait pris place près de la table, derrière l'officier.

— Vous avez donc été encore été battus ? soupira le syndic en joignant les mains.

— Non, monsieur, répondit le jeune homme. Ah ! pardieu, c'est à n'y rien comprendre. Il y a quelques jours, nous étions à deux kilomètres de Belfort, prêts à entrer dans la ville, heureux de voir approcher le moment où nous pourrions nous refaire un peu, car nous étions dans le plus piteux état. Nous battons les Prussiens à Arcey et à Montbéliard. Les choses marchaient parfaitement, — sauf que nous mourions de faim et de froid, — quand, tout à coup, on nous fait battre en retraite. Et quelle retraite ! une vraie déroute ! Mon père a fait la campagne de Russie, monsieur, et me l'a souvent racontée. Eh bien ! je ne crois pas que les soldats de Napoléon aient plus souffert que nous pendant ces trois jours. L'infanterie, la cavalerie, l'artillerie tout était pèle-mêle. Les hommes jetaient leurs fusils, les chevaux tombaient pour ne plus se relever. On mettait une journée pour faire monter un canon au haut d'une route de cent mètres.

Enfin, nous arrivons à Pontarlier. C'était

avant-hier. Au moment où nous entrons dans la ville, la première chose qui frappe nos regards ce sont des groupes nombreux qui stationnent devant de petites affiches blanches collées aux murailles. Jugez de notre surprise! On nous apprend qu'un armistice a été conclu et que la guerre est finie!

— Enfin! s'écria M. Valentin, Dieu soit loué!

— Attendez. Nous nous installons tant bien que mal dans la ville, où règnent un désordre, une confusion inexprimables. Songez donc que l'armée entière s'y concentrait et que de nouveaux régiments, tous débandés, sans chef, sans ordres, y arrivaient pêle-mêle par toutes les routes et à chaque heure de la nuit!

Nous restons là une journée entière. Nous savons que les Prussiens nous cernent. Mais qu'importe; puisque l'armistice a été signé et qu'ils ne peuvent plus dépasser leurs lignes! Cependant, vers le soir, on apprend une singulière nouvelle. Une brigade qui se trouvait campée dans un village voisin et qui, se fiant au traité, n'avait pas pris soin de se garder, avait été faite prisonnière par les Prussiens, avec son général et tous ses officiers. Nous pensons que c'est sans doute le résultat d'une

méprise et nous n'attachons à cet événement qu'une médiocre importance.

La nuit suivante, nous dormions fort tranquillement, lorsque soudain, vers minuit, un bruit lugubre retentit. On bat la générale dans toutes les rues de la ville. Je saute à bas de mon lit, — le premier où je me sois étendu depuis quinze jours, — et je descends dans la rue. Il y règne une confusion indicible.

J'interpelle un officier d'état-major qui essaie de se frayer un passage à travers l'espèce de tranchée qu'on a creusée dans la neige, au milieu de la rue, et qui est encombrée d'une masse compacte d'hommes et de chevaux.

Il me reconnaît et me tend la main. — « Rassemblez vite vos hommes, dit-il, nous filons. — Encore ? Et l'armistice ? — Je ne sais pas ce que cela veut dire. Il paraît qu'un parlementaire vient d'arriver à la sous-préfecture. Si nous n'avons pas évacué la ville dans une heure, les Prussiens bombardent. — Mais encore une fois, que signifie cet armistice ! — Que les Prussiens sont des coquins et nous des naïfs. A cheval, mon pauvre vieux, et en route pour la Suisse ! »

Je rebrousse chemin aussi vite que possible, encore tout confondu de ce que je viens d'entendre. Je fais sonner le boute-selle et je dis à

mon ordonnance de m'amener mon cheval. En quelques minutes, je rassemble mes hommes tant bien que mal. Nous nous mettons à la suite de la débandade.

Au moment de sortir des portes de la ville, mon soldat, un brave garçon qui n'a pas froid aux yeux, s'approche de moi et me demande à voix basse où nous allons.

— « Il paraît, lui dis-je, que nous battons en retraite du côté de la Suisse. — Ce n'est donc pas fini? — Hélas! non, mon pauvre garçon. »

Il reprend au bout de quelques instants de silence: — « Est-ce que vous avez envie d'aller en Suisse, vous, mon lieutenant? — Ma foi non; je donnerais beaucoup pour être dispensé de ce petit voyage. — Et moi aussi; je n'aime pas les gens de ce pays. Croiriez-vous, mon lieutenant, que la ville que nous venons de quitter était pleine de Suisses qui étaient accourus, Dieu sait pour quoi faire! J'ai entendu dire qu'ils avaient volé plus de dix chevaux à mon escadron. — Ils entendent leurs intérêts. — Alors, nous avons l'ordre d'aller en Suisse? reprit-il en insistant. — Mais non, nous n'avons aucun ordre; nous suivons le mouvement. — Eh bien! mon lieutenant, si vous m'en croyez,

dit le brave soldat, nous obliquerons à gauche tout à l'heure. Je suis de ce pays, moi, et je connais une route dans la montagne qui nous permettra de filer sans que les Prussiens puissent nous rejoindre. »

J'acceptai avec joie cette proposition. Tout me paraissait préférable à la captivité qui nous attendait au bout de la sombre route que nous suivions. Je ralliai mes cavaliers; quelques fantassins qui passaient près de nous consentirent à se mettre de la partie, et nous suivîmes mon brave Pierre, qui nous conduisit pendant deux jours, avec un sang-froid et une sûreté remarquables, à travers des défilés et nous fit échapper à la poursuite de l'ennemi.

Mais ce pays-ci lui est malheureusement moins connu. Nous étions complètement perdus, monsieur le maire, au moment où nous avons aperçu les lumières de votre village.

— De quel côté vous dirigez-vous?

— Je voudrais prendre la route de Bourg, puis celle de Lyon.

— Je tâcherai de vous trouver un guide demain matin. En attendant, allez vous reposer et dormir. Vous devez en avoir grand besoin, mon pauvre enfant.

L'officier ne se fit pas répéter deux fois cette

invitation. Il salua Rosa, puis suivit M. Valentin qui le conduisit à la chambre préparée pour lui.

Le lendemain, au lever du soleil, le petit détachement français prenait, sous la conduite d'un paysan, le chemin qui mène à Saint-Claude.

## XIV

Le 1$^{er}$ février 1871, l'armée de l'Est entrait en Suisse par les Verrières. Quelques braves soutenaient la retraite au fort de Joux et se faisaient tuer pour assurer le salut de l'armée. D'autres, suivant l'exemple du courageux officier qui était arrivé à Coursolles à la tête d'une poignée de soldats, filaient le long du Jura pour échapper à la poursuite des Prussiens.

Cette armée, que l'ennemi avait espéré un instant pouvoir cerner et anéantir, allait donc être sauvée. Quatre-vingt mille hommes entraient en Suisse, où ils allaient trouver un refuge assuré ; quelques divisions plus audacieuses traversaient les défilés du Jura pour gagner Bourg, et de là, Lyon.

L'état-major allemand résolut d'arrêter ces dernières, de les faire périr dans les neiges où elles s'étaient imprudemment engagées ou du moins de les obliger à partager la captivité de toute l'armée. L'insatiable vainqueur ne pouvait tolérer qu'un seul soldat français pût franchir le cercle de fer si habilement formé autour de la malheureuse armée de l'Est.

Ceci explique comment, tout à coup, on signala un détachement de uhlans dans la forêt de Saint-Maurice, à deux kilomètres de Coursolles, à cette date où les préliminaires de la paix commençaient déjà à être discutés. Le vautour allemand ne voulait pas lâcher sa proie.

L'ennemi devait être guidé par quelqu'un qui connaissait admirablement le pays, car tous les défilés par où les fuyards français auraient pu passer pour gagner la route de Lyon se trouvèrent soigneusement gardés.

Sauf quelques cavaliers appartenant à la division Cremer et quelques régiments de réserve, les débris de l'armée en fuite furent obligés de rétrograder à quelque distance de Morez et d'entrer en Suisse par les cols de Rousse et de Saint-Cergues.

Le matin de cette froide journée du 1er février, le père Lalou était attablé dans l'unique cabaret

du village avec trois ou quatre paysans. L'abattement se lisait sur le visage de ces pauvres gens. Ils savaient les Prussiens à Cerny, à Erinthod, aux Bordes, à Régny. D'un instant à l'autre on allait les voir gravir la montagne et arriver à Coursolles, réquisitionnant les bestiaux, défonçant les tonneaux, engloutissant les provisions de l'année dans leurs énormes estomacs allemands.

Seul, le vieux Lalou relevait la tête. Ses yeux étaient animés, il cambrait sa petite taille et croisait énergiquement les bras sur sa poitrine.

— Ah ! vous avez peur des Prussiens, vous autres ! dit-il, après que chacun eut fini ses plaintes et ses doléances. Et vous allez les laisser entrer chez vous tout tranquillement, comme des bœufs dans une étable ? Un peu de cœur, donc, sacrebleu ! et vous verrez s'ils osent passer la Riole !

— Tu es fou, Lalou, dit le père Pinchon en tirant une longue bouffée de sa pipe. Tu te crois toujours avec les chasseurs de Napoléon !...

— Je crois... je crois que si on n'était pas si poules mouillées en France, les Prussiens — ah ! les gueux ! — n'auraient pas tant d'audace ! Si, dans chaque village, on leur tirait quelques bons coups de fusils quand ils font mine d'ap-

procher, ils ne marcheraient pas si grand train dans notre pauvre pays!

— Oui... et il y aurait quelques villages brûlés de plus! observa un autre en haussant les épaules. Allons, tais-toi, Lalou, tu ne sais pas ce que tu dis!

— Ah! vous voulez me faire taire, vous autres, quand je vous parle de fiche des coups de fusil aux Prussiens?

— Mais oui, tais-toi, nom de nom! fit un paysan avec dureté... Tu ne sais donc pas, ajouta-t-il en baissant la voix, qu'il y a des oreilles ouvertes de tous côtés, ces jours-ci?

— Eh bien! que les espions m'entendent s'ils veulent! cria Lalou en se redressant. Je dis que les Prussiens sont des coquins, vous des lâches, si vous n'essayez pas de défendre le village et que, pas plus tard que tout à l'heure, je décrocherai mon flingot et j'irai les attendre près du pont!

Lalou semblait hors de lui. Le père Pinchon, qui était un homme politique, fit signe aux autres de se taire et de ne pas continuer plus longtemps une discussion que l'irascible et entêté vieillard pourrait rendre dangereuse. Ils burent en silence. Puis, le père Pinchon se pencha vers son voisin et lui dit quelques mots

à voix basse. Lalou avait l'oreille un peu dure; il n'entendit pas les paroles rapidement échangées entre les paysans.

On essaya de le faire boire ; mais il refusa et déclara qu'il voulait rentrer chez lui. Il jeta même à terre, d'un geste brusque, le verre qu'on venait de remplir jusqu'au bord, et s'avança vers la porte.

Aussitôt, deux paysans se levèrent et marchèrent à côté de lui, sous prétexte de le reconduire. Ils l'accompagnèrent, en effet, jusqu'à sa maison, le firent entrer, puis l'un d'eux prit adroitement, dans le petit couloir, la clef, qui était suspendue à un clou, et, après avoir souhaité le bonjour à Lalou et refermé la porte, ils firent tout doucement le double tour.

— Ah! ah! dit l'un d'eux en revenant s'asseoir dans le cabaret à côté du père Pinchon, le vieux fou est sous clef; comme cela, il restera tranquille.

Vers dix heures, Lalou voulu sortir pour faire sa tournée habituelle dans la campagne. Il trouva la porte fermée. Un coup d'œil jeté sur le clou où il accrochait d'ordinaire sa clef lui révéla la vérité. Il se mordit les lèvres, serra les poings et, ma foi! laissa échapper un juron à faire dresser les cheveux sur la tête.

Puis, il se contint soudain.

— Ah ! les gredins, gronda-t-il, ils ont peur de moi. Ils veulent me museler ! Attendez, tas de sacripants, j'vas vous montrer que j'ai encore des dents pour mordre ! Ils s'apprêtent à aller faire la courbette aux Prussiens... Tonnerre et sang ! J'vas leur faire voir qu'il y a au moins un homme de cœur au village !

Le vieillard entra dans l'unique petite salle basse de sa maisonnette. Il rangea tout bien soigneusement, but un verre de vin, mangea un morceau, puis mit ses guêtres, sa blouse bleue, son tricorne et posa sur sa poitrine sa plaque de cuivre étincelante.

Il alla ensuite prendre, au-dessus de la cheminée, un vieux fusil de chasse tout rouillé qu'il examina avec attention.

Ce fusil avait son histoire.

Vingt ans auparavant, date mémorable, Lalou avait dressé procès-verbal contre un braconnier. Cette importante arrestation fut le seul événement grave qui marqua la longue carrière du brave garde champêtre. Hâtons-nous de dire que ce braconnier n'était pas du village ; c'était un mauvais sujet des Bordes.

Cet homme fut condamné à la prison, et on lui confisqua son fusil. Mais il remplaça l'arme

excellente dont il s'était servi pour commettre son délit, par ce fusil vraiment fantastique dont le juge fit cadeau au garde champêtre, pour récompenser le zèle dont il avait fait preuve dans cette circonstance difficile.

Cette arme était dans un état déplorable. Le canon ne tenait au bois que par une vis branlante ; les chiens étaient bruns de rouille, leurs pierres étaient ébréchées. C'était un grand hasard lorsque, sollicités à plusieurs reprises, ils consentaient à s'abattre sur le bassinet.

Lalou secoua la tête et se gratta l'oreille. Puis, prenant un couteau, il démonta son vieux fusil, pièce par pièce, le nettoya tant bien que mal, versa abondamment de l'huile sur les batteries, employa toute sa force pour les faire luire et attacha solidement avec une corde le canon au bois du fusil.

Tout en se livrant à ce long et minutieux travail, il murmurait :

— Ça ne vaut assurément pas leurs fameux chassepots... Mais ça fera bien autant de besogne. Avec leurs fusils qui portent à deux kilomètres, ils ont été battus... Moi, je tirerai à deux mètres, s'il le faut, mais je tuerai mon homme. Si tous les paysans de France faisaient comme moi, à cette heure, ces sacrés coquins seraient bien

malades !... Ah ! ils croient arriver comme ça à Coursolles ! C'est ce que nous verrons. On dirait que ces gueux de paysans leur sont vendus... Mais dût-on brûler leurs baraques, il ne sera pas dit que j'aurai vu les Prussiens en face sans leur tirer un coup de fusil... C'est dans le sang, ça !...

Le vieux garde champêtre alla prendre de la poudre, des balles, et chargea l'arme avec soin. Ensuite, ayant disposé une corde en forme de bandoulière, il passa le fusil derrière son dos.

Puis il mit son menton dans sa main et réfléchit quelques instants. Il s'agissait maintenant d'échapper à la captivité forcée que lui avait imposée la prudence des paysans.

Les deux fenêtres de la maisonnette donnaient sur la rue. Mais le père Lalou se savait surveillé, et il ne doutait pas que Pinchon et ses amis ne fissent le guet pour l'empêcher de s'évader.

Derrière la salle où il était, se trouvait une petite chambre de deux mètres carrés ; c'était là que couchait le bonhomme. Cette pièce exiguë recevait le jour par une étroite fenêtre placée sous le toit. La résolution de Lalou fut bientôt prise.

Il monta sur son petit lit, atteignit la fenêtre,

en cassa l'unique carreau d'un coup de poing solidement appliqué, puis se glissa par l'étroite ouverture, non sans faire plusieurs grimaces, car il se croyait prêt à suffoquer.

Enfin, il atteignit avec les mains un gros pommier placé heureusement en face de la fenêtre, se laissa glisser le long du tronc, et poussa un soupir de soulagement au moment où ses deux pieds touchèrent terre.

Lalou se trouvait dans le petit enclos qui attenait à sa maisonnette. Une porte à claire-voie donnait accès dans la campagne. Le vieillard grimpa courageusement la colline, puis la redescendit en passant derrière le village et, après une heure d'une marche rapide, il se trouva enfin au bas du coteau, au bord de la Riole.

Il jeta un regard mélancolique sur la surface glacée de la petite rivière.

— On aurait bien pu détruire le pont, pensa-t-il, mais à quoi bon? Ils peuvent passer sur cette glace comme sur la grande route!... Ah! si nous avions eu cette belle gelée le jour de la Bérésina!

Lalou alla s'accouder contre un des deux gros piliers en pierre du pont rustique jeté sur la Riole. Il resta là longtemps, le regard fixé tantôt sur la forêt qui s'étendait devant lui, de l'autre

côté de la rivière, tantôt sur les deux côtés de la route où il se trouvait.

Cette route était déserte; un silence profond régnait autour du vieillard. La neige, qui était encore tombée en abondance la nuit précédente, avait effacé toute trace de pas sur l'immense et blanc tapis.

Depuis plus d'une semaine la terreur régnait dans le pays et on ne voyait plus personne sur les routes. Lalou semblait être la seule créature vivante au milieu de ce vaste désert de neige.

Quelles étaient les pensées qui, en ce moment solennel, plissaient le front recueilli du vieux soldat et donnaient à son regard cette expression pleine d'une vague tristesse? Peut-être se reportait-il aux années de sa jeunesse. Il se voyait coiffé du shako à haut panache, marchant bravement au milieu des phalanges indomptables qui chassaient devant elles, à la pointe de la baïonnette, les meilleures armées de l'Europe.

Il entendait encore les acclamations enthousiastes dont les habitants de Berlin avaient salué le corps d'armée de Davoust, faisant dans leur ville son entrée triomphale. Il revoyait peut-être les tresses blondes et les yeux bleus

souriants de la sensible Allemande qui, en ce jour mémorable, avait suspendu une couronne de lauriers à son fusil.

Puis il faisait un triste retour sur sa destinée présente. Il se retrouvait seul, infirme, grelottant de froid, montant la garde, sentinelle perdue, à la tête du pont en ruines qui conduisait à son village natal, ayant au bras une arme impuissante, sublime et ridicule tout à la fois, et demandant peut-être tout bas à Dieu qu'il lui permît de donner encore à la France les dernières gouttes de son sang.

Il était environ onze heures au moment où le vieux Lalou arriva devant le pont de la Riole. Il resta longtemps en faction, tantôt marchant de long et large, pour combattre l'engourdissement du froid, tantôt assis sur une pierre de la route, le front appuyé contre le canon branlant de son fusil. Le temps lui semblait s'écouler avec une lenteur désespérante.

Un pâle rayon de soleil, perçant la surface grise du ciel, lui annonça enfin qu'il était près de midi. Il saisit une petite gourde qu'il avait eu la précaution de suspendre à sa ceinture, but une gorgée, puis, le fusil entre les bras, reprit pour la dixième fois sa faction avec une infatigable patience.

Ses regards se portèrent en ce moment vers le village de Coursolles, enfoui sous la neige à moitié de la colline et qui ne trahissait sa présence que par quelques minces filets de fumée bleuâtre qui déroulaient lentement leurs spirales dans les airs.

— Qui sait? se dit Lalou en secouant la tête, ils passeront peut-être de l'autre côté de la rivière sans apercevoir le village... Le fait est qu'il est joliment caché; il faudrait être sorcier pour le découvrir là. C'est à peine si moi-même je puis distinguer ces toits que je connais si bien... Oui, ma foi! si on ne leur dit pas : C'est là qu'est Coursolles, ils passeront auprès comme des nigauds, sans le voir!... Ah! sacrebleu, la belle position tout de même! Si on avait seulement un ou deux canons, du diable si les brigands oseraient grimper la colline!

Tout en faisant ces réflexions, le père Lalou tournait le dos à la rivière.

Le son d'une voix dure et impérieuse arriva à son oreille et le fit tressaillir. Il se retourna brusquement. Deux cavaliers étaient arrêtés à l'entrée du pont.

— Sang de ma vie! murmura Lalou, qui sentit son vieux cœur serré dans un étau; ce sont les Prussiens!

C'étaient en effet deux uhlans qui venaient d'apparaître tout à coup. Ils avaient surgi de la forêt prompts et silencieux comme deux ombres, au commandement d'un officier. Quelques autres cavaliers étaient rangés en bon ordre à vingt mètres environ des deux premiers. Tous avaient quitté leurs longues lances. Ils tenaient en main leur mousqueton, dont la crosse reposait sur leur cuisse.

Lalou fixa, sur cette mystérieuse apparition, un regard assuré. Il prit tranquillement son fusil, ajusta le plus grand des cavaliers et pressa la détente. En voyant ce geste menaçant, les uhlans firent faire à leurs chevaux un brusque mouvement en arrière et baissèrent vivement la tête. Mais les chiens du fusil tombèrent si mollement, qu'aucune étincelle ne jaillit des pierres et que l'arme ne partit pas. Lalou, fronçant ses gros sourcils, arma, ajusta et tira par trois fois avec une patience et un calme étonnants; mais il ne fut pas plus heureux.

S'imaginant qu'ils avaient affaire à un fou, les Prussiens se remirent promptement de leur frayeur et s'avancèrent au pas sur le pont, dont les sabots de leurs chevaux firent crier les planches vermoulues.

— Tonnerre! gronda le vieux soldat en

étreignant son arme avec tant de force que le bois craqua, je serai donc forcé de leur casser ce gueux de fusil sur le dos!

Cependant l'obstiné vieillard voulut faire encore une dernière tentative. Il étendit son fusil sur une des bornes du pont, le cala avec de gros cailloux, et en dirigea le canon vers les Prussiens qui s'avançaient. Puis prenant d'une main l'une des pierres du fusil, de l'autre son couteau, il se mit à battre tranquillement le briquet au-dessus des bassinets de l'arme.

Soudain, une épouvantable détonation déchira les airs. Les deux coups étaient partis en même temps.

Un hurlement de rage, un piétinement précipité de chevaux répondit à cette détonation. Lalou, renversé par le recul de la crosse qui vint le frapper en pleine poitrine, roula dans la neige. Lorsqu'il se releva, il vit un des uhlans étendu sans mouvement sur le pont, tandis que son cheval allait rejoindre au grand galop le reste de la troupe. L'autre cheval, effrayé par cette décharge soudaine, avait sauté par-dessus le parapet et se débattait sur la glace les jambes en l'air, écrasant son cavalier.

Lalou ne fit qu'un bond jusqu'au Prussien blessé. Une sorte de ricanement étouffé sortit

de la gorge du vieillard; il se pencha sur sa victime et vit avec un sauvage plaisir que la poitrine du uhlan était sanglante, ses yeux fermés, ses joues livides.

Le vieux soldat se releva lentement, l'œil étincelant, montrant encore le poing à son ennemi mort et murmurant des mots inintelligibles. Au même instant, il se sentit prendre rudement au collet, il reçut un coup violent sur le crâne; son sang coula et il perdit connaissance.

Les autres uhlans venaient d'arriver au galop, ivres de rage, poussant des hurlements de vengeance.

## XV

M. Valentin achevait son déjeuner, lorsqu'il entendit tout à coup un grand tumulte dans la rue du village. Des coups violents étaient frappés aux portes des maisons; un bruit de voix, grossissant sans cesse, arrivait à son oreille.

Il s'élança vers la croisée, l'ouvrit et se pencha au dehors.

Il aperçut alors, au bout de la rue, des cavaliers qui couraient çà et là, il vit à toutes les fenêtres des maisons des têtes inquiètes et curieuses ; il entendit de tous côtés des exclamations de terreur.

— Que Dieu ait pitié de nous! dit le vieillard en refermant la croisée, ce sont les Prussiens!

Au même moment, la vieille Marthe se précipita dans la salle; elle se cachait la figure dans son tablier et pleurait à chaudes larmes.

— Allons! dit M Valentin d'une voix ferme, en saisissant le bras de la vieille femme; du courage! ils ne nous feront pas de mal, puisque la paix va être signée.

Il prit son chapeau et se dirigea résolument vers la porte. La vieille servante essaya de le retenir, mais le courageux syndic la repoussa et sortit pour aller au-devant de l'ennemi, qui envahissait le village.

Lorsque Rosa arriva au bas de l'escalier, pâle, inquiète, elle apprit que son père venait de quitter la maison. N'écoutant que sa vaillante tendresse, elle voulut s'élancer sur les traces du vieillard; mais elle réfléchit qu'il était déjà loin et qu'elle ne pourrait courir dans cette neige épaisse.

Lorsque M. Valentin arriva près de la mairie, il vit un groupe nombreux de paysans stationner devant la porte, grande ouverte. Dans la cour se tenaient, l'arme au poing, une dizaine de cavaliers prussiens. D'autres étaient à pied, ayant en main quelques chevaux.

Le syndic fendit la foule et pénétra dans la maison commune.

— Ah ! monsieur Valentin, dit un paysan tout effaré qui en sortait au même moment, j'allais justement vous chercher, ils vous demandent !

Le vieillard entra le front haut dans la salle de la mairie. Un groupe d'officiers allemands se tenaient dans le fond. L'un d'eux était assis devant une table, sur la petite estrade où M. Valentin avait l'habitude de se tenir pour présider son conseil municipal et procéder aux différentes fonctions de son ministère. Dans un coin, à gauche, quatre ou cinq soldats faisaient cercle autour d'un homme assis dont M. Valentin ne put distinguer que le pantalon et les guêtres blanches.

Le syndic mit son chapeau sous son bras et s'avança d'un pas ferme vers l'estrade où trônait le gros Prussien, qui se tenait renversé en arrière, la main appuyée sur la poignée de son grand sabre, dans une attitude héroïque et grotesque.

Cet homme présentait le type accompli du soudard allemand. Il avait les favoris rouges, les joues rebondies, les sourcils en brosse, les moustaches rudes et hérissées, les yeux cachés sous deux paires de lunettes superposées. Parfait soldat, en temps de guerre ; en temps de paix, parfait notaire ou professeur de mathématiques.

M. Valentin attendit que cet important personnage lui adressât la parole. Le prussien tordit quelque temps sa grosse moustache, puis sortant péniblement son menton du hausse-col où il était enfoncé, il dit avec un accent qui déchirait les oreilles :

— Monsieur Valentin vous êtes le maire de ce pays, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, répondit le syndic, surpris de s'entendre appeler par son nom.

— Dites : mon capitaine, entendez-vous?

— Oui, mon capitaine.

— Monsieur Valentin, reprit le Prussien, il y a des coquins dans votre village... des misérables, des... ignobles.

Le syndic soutint avec calme l'effrayant regard que le Prussien darda sur lui à travers les verres brillants de ses lunettes.

— Oui, des ignobles... je dis bien, reprit l'Allemand en frappant l'estrade du bout de son grand sabre... On a tiré sur mes soldats.

— Je crois que vous vous trompez, mon capitaine, répondit doucement M. Valentin.

— Ah! je me trompe! Ah! je me trompe! s'écria le Prussien, dont le visage devint cramoisi. Vous êtes un... impertinent, monsieur... On m'a tué deux hommes!

— Je connais les gens du village ; ils étaient résignés à ce qui devait leur arriver. Aucun d'eux n'est coupable, je puis l'affirmer.

— Der Teufel ! vous êtes un inconsidéré, monsieur ! répliqua l'Allemand après avoir longtemps cherché un mot qui pût rendre son indignation. Vous êtes un... (Ici le Prussien prononça en sa langue un mot interminable où devaient être enchevêtrées les injures les plus formidables.)

— Je vous soutiens, capitaine, que vous êtes dans l'erreur, dit M. Valentin sans sortir de son calme.

— Eh bien ! nous allons voir, nous allons voir ! poursuivit l'Allemand en quittant tout à coup son attitude théâtrale pour prendre la mine grimaçante du chat qui guette une souris.

Il dit deux mots, d'une voix brève, aux hommes qui formaient un groupe à droite. Ceux-ci s'écartèrent aussitôt et laissèrent voir le vieux Lalou assis sur une chaise.

Le pauvre garde champêtre avait la figure inondée de sang par les coups qu'il avait reçus ; ses joues étaient pâles, ses yeux à demi fermés. Si l'un des uhlans ne l'avait soutenu en lui mettant la main sous le bras, il aurait roulé sur le plancher de la salle.

M. Valentin ne put se défendre d'un mouvement d'horreur en voyant le visage sanglant de son vieil ami.

— Ah! s'écria le Prussien en riant, vous voyez bien que vous le reconnaissez!

Mais, par un effort prodigieux, Lalou avait rassemblé ses forces; il se leva à demi, et étendant ses mains tremblantes :

— M. le maire a raison, dit-il, je ne suis pas de ce village... Ce que j'ai fait est bien fait... Tas de chiens! Nous avons donc renouvelé connaissance! Mais, vrai, c'est la première fois que je vous ai vus en face d'aussi près! Jadis, vous ne me montriez que votre revers. C'est pour ça qu'on dit toujours un Prussien quand on veut dire un... Ah! vous allez me faire mourir, mais je suis content, content comme un roi! Mon vieux coquin de fusil a bien fait sa besogne... Pourtant, ne tourmentez pas les gens de ce pays à cause de moi. Je ne suis pas de Coursolles!

Il appuya cette assertion d'un geste énergique, puis retomba inanimé sur sa chaise.

M. Valentin comprit le motif qui inspirait à Lalou ce généreux mensonge. Voyant que l'officier prussien haussait les épaules, il ajouta :

— Je ne connais pas cet homme, il n'est pas de Coursolles.

L'Allemand dirigea son regard cauteleux vers un grand officier qui lui tournait le dos et qui, durant toute cette scène, battait tranquillement les vitres du bout des doigts.

— Je suis mieux informé que vous, monsieur Valentin, dit-il en donnant à son visage une expression de malice qui n'était qu'une odieuse grimace; cet homme est votre garde champêtre, il se nomme Lalou. Ah! ah! vous voulez me tromper... Ah! ah! je m'amuse!

Il se mit à rire à gorge déployée, d'un gros rire lourd et guttural; puis, reprenant avec peine son sérieux :

— Cet homme, dit-il d'une voix encore entrecoupée par des hoquets, il va être fusillé... Vous pouvez dire à M. Roussel de venir l'assister et à M. Roger, le maître d'école, d'écrire son testament.

L'Allemand rit encore en se renversant sur sa chaise, puis il fit signe à ses hommes d'emmener le vieux garde champêtre.

M. Valentin, tout étourdi par ce qui venait de se passer, stupéfait de voir l'officier prussien connaître par leur nom les habitants d'un village où il arrivait à peine, ne fit pas d'abord attention à la terrible sentence prononcée contre le brave garde champêtre.

Mais, au moment où Lalou passa devant lui. soutenu par deux uhlans, le syndic reprit soudain possession de lui-même et tendit ses mains au vieux soldat.

— Ce n'est pas la peine de me charger la conscience d'un mensonge avant de mourir, M. Valentin, dit le vieillard d'une voix douce et résignée ; les gueux connaissent le village comme vous et moi. Adieu, adieu, mon bon monsieur, merci pour vos bontés, le bonjour à mademoiselle Rosa... Faites donner mes vieilles hardes à la mère Franchet, pour sa peine de m'avoir fait chauffer ma soupe pendant cinquante ans... Je meurs content, content comme un roi !...

Puis, se tournant vers les officiers prussien :

— Ah ! malheur sur vous ! dit-il avec un accent terrible et prophétique... Que Dieu garde chez vous les vieillards et les femmes, le jour où les Français iront en Prusse !!

Le vieillard lança à M. Valentin un dernier regard d'adieu, fit à ses bourreaux un dernier geste de menace, puis disparut avec son escorte par une petite porte de côté qui donnait dans l'enclos de la mairie.

— Nous aimons la justice et nous l'appliquons... justement, fit alors l'officier prussien

en se rengorgeant. Ce vieil homme est un... raisonneur.

— J'aurais cru que des soldats sauraient mieux apprécier le vrai courage, répliqua M. Valentin, qui, malgré les efforts surhumains qu'il faisait pour rester maître de lui-même, sentait son sang s'échauffer dans ses veines.

— Taisez-vous, vieux fou, dit durement le Prussien ; répondez seulement quand je vous interroge et tâchez de ne plus mentir... nous savons la vérité. Je consulterai tout à l'heure *avec* mes officiers pour savoir quelle contribution sera imposée à votre village... en récompense des deux hommes que votre vieux... ignoble m'a tués. En attendant, vous allez nous donner des logements à nous et à nos soldats... Quarante hommes en tout et autant de chevaux. Il nous faut, pour les hommes de la troupe : trois repas par jour, avec viande deux fois, du café, une bouteille de vin et cinq cigares ; pour les officiers, trois repas par jour, viande, légumes, dessert, café, eau-de-vie, deux bouteilles de vin et dix cigares. Donnez vos ordres en conséquence.

— Mon village est pauvre, répondit M. Valentin ; je vous préviens qu'il ne pourra vous fournir les vivres que vous demandez. Quant à

une contribution en argent, je vous déclare que vous ne l'aurez pas.

— Nous ne l'aurons pas ! nous ne l'aurons pas ! C'est ce que nous verrons ! s'écria l'Allemand en frappant la table avec tant de violence, que le bois éclata... Vous chercherez dans vos cachettes, der Teufel !

En ce moment, le grand officier qui feignait de regarder par la croisée depuis l'entrée du syndic de Coursolles se retourna et dit d'un air goguenard, avec une pureté d'accent remarquable :

— Allons ! allons, mon cher monsieur Valentin, vous vous faites plus pauvre que vous n'êtes. Vos anciens amis savent bien à quoi s'en tenir.

— Germain ! s'écria M. Valentin.

Il resta quelque temps comme frappé de stupeur, puis il s'élança, les deux poings en avant, vers l'officier de uhlans.

Les autres Prussiens l'arrêtèrent en riant. Ils prévoyaient cette scène et paraissaient se divertir beaucoup. Le gros capitaine surtout riait aux éclats :

— Laissez-moi..... laissez-moi ! criait le vieillard en se débattant. Ah ! misérable assassin !... C'est donc toi !... Tu m'as déshonoré, et

tu oses revenir dans ce village !... Tu oses encore m'insulter !... Tu m'as pris mon honheur !... tu as...

Des paysans entraient au même moment dans la salle. M. Valentin les vit ; la parole se glaça sur ses lèvres, il reprit une immobilité impassible, sans que rien dans l'expression de son visage pût faire soupçonner les terribles émotions qui bouleversaient son âme.

Lentement, il se dirigea vers la porte. Ses oreilles bourdonnaient, il voyait trouble. En traversant la rue, il n'entendit pas les questions que les paysans, accourus de tous côtés, lui adressaient anxieusement.

Il ne vit pas M. Roussel qui, en allant porter au pauvre Lalou le secours de son ministère, passa rapidement à ses côtés.

Rentré chez lui, il fut insensible aux caresses de sa fille, sourd à sa voix si tendre.

Il semblait pétrifié d'épouvante et d'horreur.

## XVI

On avait enfermé le vieux garde champêtre dans une sorte de petite étable basse attenante à la maison du père Pinchon. Deux uhlans montaient la garde devant la porte.

Au moment où M. Roussel pénétra auprès de lui, le vieillard était étendu sur un peu de fumier, soutenant avec ses deux mains sa tête, qui lui causait de vives souffrances.

— Eh bien! mon pauvre Lalou, dit le pasteur en s'asseyant sur une auge renversée qui se trouvait là, on vous a donc condamné?

— Ah! c'est vous, monsieur le pasteur, dit le vieillard en se redressant péniblement. Ah! les coquins m'ont mis dans un triste état!... Pourquoi ne m'ont-ils pas tué tout de suite?

C'était leur droit. Mais non, ils ont mieux aimé me frapper, me martyriser... Et maintenant ils vont se donner le plaisir de me fusiller... Ah! je vous assure que ça m'est bien égal, ajouta-t-il en levant les épaules avec insouciance; je ne regrette pas les quelques jours qu'il me restait à vivre... et je pourrai, du moins, montrer à ces gredins comment un soldat sait mourir.

— On se souviendra de vous, Lalou, et on citera votre nom aux enfants, pour qu'ils vous imitent un jour.

— Ah! mon Dieu, je n'ai fait que mon devoir, monsieur Roussel. Je suis tout de même bien content que mon vieux coquin de fusil n'ait pas raté... Ah! à propos, que font-ils dans le village, ces brigands? J'ai peur d'avoir causé de bien grands malheurs sans le vouloir.

— Ils courent de tous côtés, enfonçant les portes, volant et brisant ce qui leur tombe sous la main. Ils se conduisent en vrais sauvages. Mais ne vous accusez pas, Lalou. Vous n'êtes pas cause de ce qui arrive. Sachant que la paix va être signée, ils se hâtent de profiter des derniers instants pour brûler et piller ce qui reste de notre pauvre pays.

— Savez-vous à quelle heure ils vont me fusiller?

Le pasteur fit un signe négatif.

— Eh bien! quand ils voudront, je serai prêt. Il ne me faudra pas bien longtemps pour faire ma paix avec le bon Dieu. Je n'ai jamais commis beaucoup de mauvaises actions. Par exemple, vous ne me demanderez pas de pardonner à ces gueux de Prussiens... Voilà longtemps que je les déteste, les gredins, et je les détesterai jusqu'à mon dernier soupir!...

Après avoir fait à Lalou quelques exhortations assez courtes, car le vieux soldat n'avait pas besoin d'être encouragé à bien mourir, M. Roussel quitta le vieillard.

— Soyez tranquille, lui dit-il, en échangeant avec lui un dernier serrement de main, j'aurai soin de vous jusqu'au dernier moment.

— Vous serez là-bas, n'est-ce pas, monsieur le pasteur?

— Je vous le promets.

— Ayez soin de moi... même après, monsieur Roussel. Je suis un brave homme et je ne veux pas que ces brigands me jettent au hasard, comme un chien.

— Oui, mon pauvre Lalou, soyez tranquille.

M. Roussel mit une main devant ses yeux, pour cacher les larmes dont ils étaient remplis, et sortit précipitamment de l'étable.

Dans le village, si morne la veille, régnait maintenant une tumultueuse agitation. Les Prussiens faisaient des visites dans chaque maison, menaçaient les habitants, le pistolet sur la gorge, et pillaient avec rage. Ici un boucher allemand chassait devant lui deux vaches maigres que leur grand âge avait empêchées de suivre dans la montagne les autres bestiaux. Là, un grand cavalier s'enfuyait, emportant dans son manteau des provisions de lard et de jambon qu'il allait dévorer avidement dans quelque coin. D'autres tenaient par le cou des groupes de poules et de canards. Quelques-uns enfin, plus positifs, déménageaient les meubles avec une merveilleuse adresse, roulaient les couvertures, chargeaient les matelas sur leur dos, mettaient pêle-mêle dans leurs poches profondes les bouteilles, les montres, et emportaient les horloges en bois en nouant autour de leur ceinture les longues chaînes des poids.

Tout cela s'accomplissait au milieu d'un affreux tumulte : ricanements stupides des « vainqueurs », cris de désespoir des malheureux dépouillés qui s'attachaient aux pillards en redemandant avec larmes le bien qu'on leur volait.

M. Roussel était impuissant à soulager tant

de misères. Il baissait la tête et marchait rapidement pour éviter la vue de ces violences qui lui brisaient le cœur.

En passant devant la maison du syndic, il eut l'idée d'entrer, pensant que son assistance pourrait être utile à M. Valentin, qu'il avait rencontré quelques instants auparavant si ému et si bouleversé.

Mais il aperçut à ce moment un petit groupe d'officiers prussiens qui stationnaient sur la place. Il résolut de se diriger aussitôt de ce côté. Le courageux vieillard espérait pouvoir intercéder en faveur de Lalou et obtenir sa grâce.

Ces officiers paraissaient tenir conseil. Ils étaient cinq ou six, tous hauts en couleur, raides, empesés, laissant traîner leurs grands sabres dans la neige et fumant d'énormes pipes de porcelaine.

L'un d'eux était appuyé contre un des arbres de la place et semblait donner aux autres ses ordres ou ses avis.

M. Roussel marcha droit à lui.

— Monsieur, lui dit-il avec animation, je viens faire appel à votre pitié. Un malheureux est près d'ici qui va mourir. C'est un brave, un vieux soldat, dont le seul tort est d'avoir voulu défendre son village. Il n'appartient pas à l'ar-

mée régulière, c'est vrai, mais qu'importe? Vous pouviez le faire mourir au moment où il a commis son action. C'est la loi de la guerre; vous étiez dans votre droit. Maintenant, il est votre prisonnier; n'aurez-vous pas quelque compassion pour ce pauvre vieillard... monsieur...?

L'officier auquel il s'adressait retira au même instant le chapska dont la longue visière lui tombait sur les yeux.

— O mon Dieu! s'écria M. Roussel stupéfait, je ne me trompe pas... C'est Germain!

— Ah! ah! monsieur le pasteur, répliqua l'ancien peintre en riant, je regrette vraiment d'interrompre votre éloquent sermon, mais j'avais peur de vous voir vous étrangler.

Les officiers se rapprochèrent; leurs yeux pétillaient de joie. Ils se divertissaient de la surprise du pasteur comme ils s'étaient divertis de celle de M. Valentin. Ils regardaient avec une admiration stupide le héros de cette aventure.

Germain se rengorgea en voyant que l'attention de ses camarades était fixée sur lui.

— D'abord, monsieur Roussel, vous saurez que je ne suis plus Germain. J'ai repris l'uniforme allemand, continua t-il en enflant sa voix

avec orgueil, je suis lieutenant au 1er uhlans et je me nomme Hermann, Hermann Liebner.

— Eh bien! lieutenant Hermann, dit le pasteur, dont l'insolence de l'officier n'avait pas abattu le courage, c'est à votre cœur que je m'adresse. Je ne vous reproche pas ce que avez fait autrefois. Vous avez été cause ici de grands malheurs, mais vous pouvez réparer aujourd'hui tout le mal que vous avez commis... Accordez-moi la grâce de Lalou; vous l'avez bien connu, et vous le savez, c'est un honnête homme. Ah! voyez-vous, c'est Dieu qui vous a amené ici pour vous permettre de racheter par un peu de bien votre... votre faute. Ne restez pas sourd à sa voix et il sera miséricordieux pour vous.

Au même moment, une autre scène vint détourner l'attention des officiers.

Cinq ou six soldats arrivaient vers la petite place, conduisant ou plutôt traînant au milieu d'eux un jeune paysan qui semblait trop faible pour les suivre.

Lorsqu'ils furent à quelques pas de leurs officiers, ils s'arrêtèrent et prirent une attitude raide et immobile. L'un d'eux, tout en gardant sa main collée à son chapska, se mit à parler avec volubilité.

M. Roussel pâlit en reconnaissant René Brunet dans le malheureux que les uhlans venaient d'amener. Il comprit aussitôt pourquoi on le faisait comparaître devant les chefs du détachement prussien.

Au moment où les uhlans avaient pénétré dans la maison de la veuve Brunet, René venait de se lever. Il portait sous sa blouse son pantalon de mobile, qu'il n'avait pas eu le temps d'ôter. Il n'en fallait pas tant pour le désigner à la vengeance des soldats ennemis.

— Tiens! voici encore une nouvelle connaissance, dit le lieutenant Hermann en tirant de grosses bouffées de sa pipe en porcelaine. N'est-ce pas ce grand nigaud de fils Brunet, le sculpteur sur bois?... Ah! la piteuse mine!... Ces mobiles sont décidément de fameux soldats!

René eut assez de force pour relever la tête et répondre d'une voix ferme à cette insulte.

— Moi aussi, je vous reconnais, dit-il; vous êtes Germain, le traître qui a habité si longtemps parmi nous, l'espion qui a mangé notre pain, s'est assis à nos foyers, s'est mêlé à notre vie de famille pour nous épier et pour nous perdre! Je vous ai vu passer tout à l'heure sur votre grand cheval gris et je vous ai reconnu.

J'ai compris alors pourquoi l'on insultait les femmes, pourquoi l'on s'acharnait à nous faire souffrir... C'est vous qui avez ordonné tout cela!... Vour riez de moi parce que je suis faible et blessé. Eh bien? faites-moi donner un sabre et battons-nous! On verra lequel de nous deux est un lâche!

Le lieutenant Hermann serra les poings avec rage. Son regard faux fut traversé d'un éclair de haine.

— Prends garde, dit-il, un mot de ma bouche et tu es mort.

— Je suis condamné sans doute à l'avance, dit René avec amertume; car je sais que vous me haïssez. Mais, moi aussi, je vous déteste et je vous méprise, parce que je vous connais capable de toutes les infamies!

— René, mon enfant! s'écria M. Roussel, qui voulut s'interposer entre Brunet et le lieutenant Hermann.

— Laissez-moi, monsieur le pasteur, je vous en prie, dit doucement le jeune horloger. Nous avons un ancien compte à régler ensemble, continua-t-il en s'adressant à l'officier allemand, dont les yeux évitèrent le regard ardent de René. J'ai fait une promesse. J'ai juré que je vous tuerais. Sur les champs de

bataille, je vous ai cherché; mon espoir fut déçu... Maintenant me voici bien faible, sans arme, à peine debout. Vous ne voulez pas vous battre avec moi, n'est-ce pas? Vous ne le voulez pas?...

Et, s'arrachant aux mains puissantes qui le retenaient, René s'élança sur le lieutenant Hermann, le saisit au collet et le souffleta sur les deux joues.

Le Prussien devint livide. D'un coup d'épaule, il envoya le pauvre blessé rouler sur la neige. Il murmura des paroles incohérentes, tira à demi son sabre, le replongea dans le fourreau, puis, faisant un signe à ses soldats :

— Frappez!... s'écria-t-il.

Cet ordre barbare fut exécuté sur-le-champ. On poussa René, prêt à se relever : il alla tomber dans une sorte de fossé rempli de neige et de boue qui bordait la place. Un des uhlans prit son mousqueton, ajusta et fit feu.

Un faible soupir s'exhala des lèvres de René; son corps fut agité un instant d'un tremblement convulsif, puis demeura immobile. Il était mort.

Quelques paysans étaient accourus au bruit de la détonation. Les Prussiens leur firent voir le corps inanimé de René Brunet.

— Camarade à vous! camarade à vous! s'écrièrent-ils en trépignant avec une sorte de joie sauvage autour du fossé où reposait leur victime [1].

Sur un autre ordre du lieutenant, deux uhlans qui passaient à cheval s'approchèrent de M. Roussel glacé d'horreur, le prirent au collet et l'emmenèrent les mains liées derrière le dos à Erinthod.

1. Ce fait s'est passé à Athesans (Haute-Saône). Un mobile blessé a été arraché par les Prussiens de la maison où il avait trouvé un asile et massacré dans un fossé que les paysans nous montrèrent quand, le lendemain, nous passâmes dans le village.

## XVII

Il était environ quatre heures du soir lorsque six ou sept uhlans, commandés par un sous-officier, vinrent ouvrir la porte de l'étable qui servait de prison au garde champêtre.

Lalou comprit aussitôt que le moment fatal était arrivé. Il se releva péniblement et s'avança au-devant des soldats. Ceux-ci lui lièrent les mains, le placèrent au milieu d'eux et lui firent descendre la rue du village.

Le pauvre vieillard était dans un triste état. Ses vêtements étaient souillés par la neige et par la boue de l'étable. Un mouchoir à carreaux enveloppait sa tête blessée : de longs filets de sang coulaient le long de ses joues et dans sa

barbe blanche. Mais ses yeux, brillant sous le bandeau sanglant, montraient que le vieillard n'avait rien perdu de son indomptable énergie.

Les paysans le regardaient passer avec une sorte de pitié respectueuse. Quelques-uns cependant murmuraient et semblaient accuser l'héroïque vieillard des malheurs qui étaient venus fondre sur le village. D'autres, en très petit nombre, se mirent à la suite des soldats et accompagnèrent le vieux garde champêtre au lieu de l'expiation.

Comme si rien ne devait manquer à l'horreur de ce sacrifice, les uhlans qui formaient le peloton d'exécution étaient, ainsi que leur chef, dans un état à peu près complet d'ivresse. Ils allaient en zigzags dans la rue du village, d'un pas lourd et indécis, trébuchant contre les fourreaux de leurs sabres, heurtant leurs mousquetons, n'avançant qu'avec une lenteur désespérante.

Lorsque le triste cortège passa devant la petite maisonnette où s'était écoulée, pendant plus de cinquante ans, la vie douce et paisible du vieux Lalou, celui-ci tourna la tête malgré lui ; une larme vint humecter sa paupière. Puis, se penchant vers un petit paysan qui marchait près de lui et ne le quittait pas des yeux, il lui

dit quelques mots à l'oreille. L'enfant s'élança vers la maisonnette, y entra précipitamment et ressortit bientôt, tenant en main un objet qu'il courut porter au vieillard.

Arrivés au bout du village, les Prussiens aperçurent un mur qui leur sembla bien disposé pour la funèbre besogne qu'ils allaient accomplir. Il s'arrêtèrent en cet endroit.

Le sous-officier s'approcha alors de Lalou, le poussa contre la muraille et lui fit signe de se mettre à genoux. Mais le vieillard refusant énergiquement d'obéir, on n'insista pas. Les uhlans se placèrent à cinq pas de lui et chargèrent leurs armes.

Au même moment, on vit arriver par la rue du village M. Roger, l'instituteur, à la tête d'une douzaine d'enfants. Il avait fait revêtir à ces petits les habits qu'ils mettaient aux jours de grandes fêtes. Propres et soignés, ils s'avançaient lentement, sous la conduite du bon maître d'école, le front gravement baissé. M. Roger les fit ranger en cercle de chaque côté du peloton d'exécution, afin qu'ils ne perdissent pas un détail du triste drame qui allait s'accomplir.

Cette scène touchante produisit une profonde impression sur les paysans qui assistaient à ces lugubres préparatifs.

Deux officiers prussiens, qui surveillaient l'exécution à quelque distance, parurent vivement contrariés de l'incident. Ils froncèrent le sourcil et ordonnèrent au sous-officier de se dépêcher d'en finir.

Lalou, l'œil calme, le front haut, écarta alors sa blouse et montra suspendu à l'un des boutons de sa veste l'objet que le petit paysan lui avait apporté quelques instants auparavant. C'était un cadre en bois doré, au milieu duquel apparaissait une croix de la Légion d'honneur au ruban fané, entourée d'une couronne de laurier flétrie et d'une banderole en papier où le vieux soldat avait fait tracer quelque naïve devise.

Le garde champête désigna cette place à ses bourreaux avec un geste qui, en toute autre circonstance, eût peut-être fait sourire un sceptique, mais qui était sublime de foi et de fierté.

Les uhlans apprêtèrent leurs armes, essayèrent de reprendre leur aplomb et mirent en joue le vieillard.

Lalou leva le bras pour commander le feu. Des détonations inégales retentirent.

Le vieux garde champêtre s'affaissa en poussant un faible soupir, tandis que les enfants chantaient de leur voix pure un hymne doux et triste.

Le village était plongé dans une profonde

terreur. Le pillage qui, en quelques heures, avait dépouillé toutes les maisons, les brutalités dont chaque famille avait été victime, ces deux meurtres accomplis avec une froide barbarie prouvaient que la rage des Allemands ne connaissait plus de bornes. On se demandait avec stupeur quel nouveau crime ils allaient commettre. Il était facile de voir qu'une volonté supérieure, une sorte de mauvais génie excitait cette soldatesque à commettre d'odieuses cruautés que les lois de la guerre ne pouvaient justifier. Quelques-uns, plus clairvoyants, avaient compris que ce mauvais génie était Germain, l'ancien hôte de Coursolles. On l'avait vu courir sur son grand cheval gris dans la rue du village, conduisant en quelque sorte les soldats au crime, leur indiquant les cachettes, leur montrant du doigt les maisons qu'il fallait piller. Mais on ne pouvait deviner le motif qui pouvait pousser ce misérable à ordonner toutes ces violences. Il avait toujours été traité à Coursolles avec déférence et respect. Sauf le malheureux René Brunet, qui l'avait involontairement offensé, il n'avait eu à se plaindre d'aucun des habitants du bourg.

Depuis l'invasion des uhlans, Rosa Valentin s'était tenu renfermée dans sa chambre.

Une horrible inquiétude déchirait le cœur de la jeune fille. Elle n'avait vu son père que quelques instants, lorsqu'il était revenu de la mairie. Puis, le vieillard était sorti de nouveau, après s'être remis des violentes émotions qu'il avait éprouvées durant cette terrible scène et était retourné où le devoir l'appelait.

M. Valentin n'avait pourtant pas l'espoir que son autorité pût être de quelque secours aux malheureux habitants de Coursolles. Lui aussi, du moment où il avait aperçu Germain dans les rangs des uhlans, il avait compris que le village était condamné à mort.

Les heures s'écoulaient donc bien lentes au gré de Rosa, dont l'angoisse croissait de minute en minute. Le tumulte de la rue arrivait jusqu'à son oreille et remplissait son âme d'épouvante. Elle avait lu l'histoire de Bazeilles, celle de Châteaudun et savait ce dont les Prussiens étaient capables, même lorsque leur cruauté n'était pas excitée par l'ardeur du combat et par l'ivresse de la victoire.

Enfin, au moment où la nuit commençait à tomber, M. Valentin rentra.

Il était pâle et exténué, il avait perdu son chapeau, et ses longs cheveux gris tombaient épars sur son front. On voyait qu'il avait eu,

sans doute, plus d'une lutte à soutenir contre les Allemands, et que plus d'une fois il avait mis le rempart de sa poitrine entre eux et les pauvres gens objets de leur fureur.

En entrant dans sa maison, le syndic jeta rapidement un regard autour de lui. Il avait connu, lui aussi, pendant cette affreuse journée, les tortures de l'angoisse, car il savait ce que Rosa pouvait avoir à redouter du lâche ressentiment de Germain. Mais Marthe se hâta de le rassurer. Les Prussiens avaient probablement eu l'ordre de respecter la maison du syndic; pas un n'était venu frapper à la porte. La vieille servante montra, du reste, à son maître, avec un geste de farouche énergie, une paire de gros pistolets de munition qu'elle avait été chercher dans la chambre de M. Valentin et qui reposaient armés sur la table de sa cuisine.

— Ah! Dieu soit loué! murmura le syndic d'une voix étouffée.

Il courut vers l'escalier, le gravit avec l'agilité d'un jeune homme, puis arriva à la chambre de Rosa; il se laissa tomber sur une chaise, à bout de forces.

La jeune fille se jeta à son cou; ils se tinrent longtemps embrassés.

— Ma Rosa, dit le vieillard en faisant courir

ses mains tremblantes sur le corps de sa fille, comme pour s'assurer qu'elle était bien près de lui, ma Rosa bien-aimée, te voilà donc!... Ah! l'horrible journée!... si tu savais! Ma pauvre tête en feu! Enfin, tu es bien portante, n'est-ce pas? Tu n'as vu personne?

— Personne, mon père, répliqua Rosa en rendant au vieillard ses caresses. Je n'ai pas eu la force d'aller jusqu'à la croisée et de regarder dans la rue.

— Tu as bien fait... Ne dirige pas tes yeux de ce côté, mon enfant, tu verrais des choses affreuses...

— Que voulez-vous dire, mon père?...

— Rien, rien... la tête me tourne.

M. Valentin se leva et marcha de long en large dans la chambre. Il était en proie à une agitation profonde et semblait dévoré d'une secrète impatience.

A chaque instant, il s'approchait de la fenêtre et regardait le ciel qui commençait à se couvrir des ombres de la nuit.

Rosa contemplait son père avec douleur. Elle n'osait l'interroger, car elle ne devinait que trop les tristes pensées qui devaient occuper l'esprit du vieillard. Elle pressentait que de grands malheurs étaient arrivés à Coursolles. Toute-

fois la courageuse enfant ne craignait rien pour elle-même ; elle pensait que les préoccupations de son père n'avaient d'autre objet que le malheur des infortunés paysans dépouillés, massacrés peut-être par un ennemi ivre de rage.

M. Valentin resta plus d'un quart d'heure sans parler, le front collé aux vitres de la croisée du jardin.

Enfin, il se retourna tout à coup :

— Rosa, dit-il d'une voix brève, tu vas faire un paquet des objets qui peuvent t'être nécessaires. Tu vas dire à Marthe de nous mettre quelques tranches de jambon dans du pain. Dans un instant, je te rejoins.

— Quoi! mon père, nous partons! s'écria Rosa, le cœur serré par une vive émotion.

— Oui, il le faut, nous partons!... Un grand danger nous menace!

— Oh! mon Dieu! s'écria la jeune fille, voudrait-on attenter à votre vie?

— Oui, c'est cela, répondit le syndic en saisissant le prétexte avec empressement; si tu m'aimes, il faut m'obéir. Voici la nuit qui vient. Nous allons sortir par la petite porte du jardin. Tu te sens bien de force à faire une longue course cette nuit?

— Oh! oui, mon père, s'écria la vaillante jeune fille.

— Bien; nous marcherons jusqu'à Morez. Je connais des sentiers détournés où nous ne courrons pas de dangers. Puis, nous entrerons en Suisse.

— Je suis prête à vous suivre, répondit Rosa avec calme.

— D'ailleurs, nous ne serons pas bien longtemps absents. La paix va être signée, et nous pourrons revenir au village.

Rosa s'approcha de son père, les joues pâles, mais l'œil brillant d'énergie.

— Partons, dit-elle, et que Dieu ait pitié de nous!

Il ne fallut pas longtemps à M. Valentin et à Rosa pour faire leurs préparatifs de départ. Le syndic mit dans une bourse tout l'argent que renfermait le tiroir de son secrétaire. La jeune fille fit un petit paquet de ses effets. Ils prirent une bouteille de vin et un peu de pain; puis, après avoir fait de touchants adieux à la vieille servante, qui pleurait à chaudes larmes en embrassant Rosa, ils traversèrent le jardin appuyés l'un sur l'autre.

M. Valentin marchait rapidement. Il semblait soulagé d'un grand poids, un faible sou-

rire errait sur ses lèvres. Au moment d'arracher Rosa aux dangers qui la menaçaient, il oubliait tout ce qu'il avait souffert durant cette journée.

D'ailleurs, il faut le dire, le brave syndic était bien résolu, au fond du cœur, à ne pas abandonner pour toujours le poste qui lui avait été confié. Il avait calculé qu'il pourrait arriver à Morez vers minuit. Là, il remettrait Rosa aux mains d'un de ses vieux amis qui se chargerait de faire conduire la jeune fille en Suisse. Puis, sans perdre de temps, il reviendrait à son village, dont il voulait partager jusqu'au dernier moment les souffrances et les dangers. Il espérait pouvoir être de retour à Coursolles au lever du soleil.

Le syndic ouvrit avec précaution la petite porte du jardin. La nuit était obscure, calme et sereine. Devant les fugitifs, le campagne s'ouvrait couverte de son blanc tapis de neige, dont l'éclat leur permettrait sans doute de diriger sûrement leurs pas malgré l'obscurité.

— Viens, Rosa, dit-il en prenant la main de sa fille, qu'il serra fortement. Viens ! Enfin, nous allons être libres !

A peine avait-il prononcé ces mots, qu'il vit tout à coup deux grandes ombres se dresser de

chaque côté du chemin. Il sentit sur son bras une main de fer; une voix brutale glaça le sang dans ses veines.

— Nous sommes perdus! murmura Rosa en se serrant toute tremblante contre son malheureux père.

## XVIII

Les officiers prussiens étaient réunis dans cette même salle de la mairie où, pendant la journée, M. Valentin avait soutenu l'interrogatoire du capitaine des uhlans. Les tables dressées contre le mur avaient été mises en une seule au fond de la pièce, brillamment éclairée, grâce à une profusion de flambeaux et de lampes volées aux habitants du village.

Cette salle, jadis si bien entretenue par les soins du bon instituteur de Coursolles, présentait déjà des traces de désordre et de dégradation.

Les officiers allemands, au nombre de six, semblaient décidés à se dédommager amplement des fatigues de la journée. De gros quartiers de viande s'étalaient sur la table, de

nombreuses bouteilles, vides pour la plupart, se dressaient devant chaque convive, et, comme si ces robustes appétits du Nord eussent craint de manquer d'aliments, on voyait encore dans un coin de la salle, sur une autre table, des jambons, des cervelas, des saucisses et, un peu plus loin, un tonneau de vin blanc où les domestiques des officiers puisaient sans relâche.

L'orgie commençait, brutale et repoussante comme toute joie allemande. Le gros capitaine, ivre de vin, gorgé de viande, gisait à demi étendu sur la table, sa tête rouge et ébouriffée reposant sur ses deux bras croisés, soufflant comme un phoque, le corps agité par cette sorte de trépidation que donne l'ivresse de l'alcool. Sa grosse main courte et velue caressait un litre vide qui avait contenu de l'eau-de-vie.

Son voisin, — un joli petit officier blond, — riait aux éclats en versant une bouteille de vin mousseux dans le cou d'un de ses camarades, renversé ivre-mort sur le dossier d'une chaise.

A l'autre bout de la table, deux jeunes gens chantaient une mélopée lourde et traînante. Leurs épaules se touchaient, sans quoi ils eussent difficilement gardé l'équilibre. A chaque refrain de la chanson, leurs gobelets se heur-

taient et leurs nez rouges se rencontraient, entraînés l'un vers l'autre par une singulière sympathie.

Plus loin se tenait le sixième officier. C'était le lieutenant Hermann. On aurait difficilement reconnu en ce moment, dans ce soudard aviné, le peintre élégant et sentimental dont l'apparition avait, un an auparavant, produit une si agréable impression sur l'âme simple des bonnes gens de Coursolles. Ses belles boucles blondes avaient été coupées, ainsi que sa longue barbe ondulée. Sa tête ronde, ses longues moustaches presque rousses, le hausse-col qui emprisonnait son cou réalisaient la transformation de l'artiste en reître allemand. Ses yeux bleu clair avaient perdu cette expression vague et rêveuse qui autrefois avait troublé le cœur de la pauvre Rosa Valentin. Les nuits passées au grand air les avaient bordés de rouge; l'abus du vin les faisait larmoyer. La haine et la soif du sang leur donnaient un sinistre regard.

Le lieutenant Hermann était moins ivre que ses compagnons. Il restait ferme sur sa chaise, la poitrine bombée, la tête droite. C'est à peine s'il répondait aux grossières plaisanteries des autres officiers, ses compagnons de table. Il semblait vouloir conserver une partie de son

sang-froid et ne se griser que juste assez pour avoir, à un moment donné, une surexcitation nécessaire aux projets qu'il roulait dans sa tête d'un air pensif.

Une fumée aveuglante remplissait la salle : les Allemands ont la coutume de fumer en mangeant. Des poitrines plus délicates que celles des cinq Prussiens réunis autour de cette table eussent été suffoquées par les âcres odeurs qui empestaient l'atmosphère. C'était un affreux mélange de choux aigres, de viandes, de vin et de tabac.

Le repas touchait à sa fin, c'est-à-dire que tous les convives, — sauf le lieutenant Hermann, — étaient prêts à rouler sous la table, au moment où la porte du fond s'ouvrit. Un grand soldat, vêtu d'un long manteau blanc, se présenta sur le seuil, raide comme un piquet, la main droite collée à son chapska.

Hermann lui fit signe d'approcher ; le soldat fit trois pas avec la régularité d'un automate et se tint debout et immobile devant son officier.

Hermann avança vers le uhlan sa tête alourdie par les fumées du vin, et fixant sur lui ses yeux clignotants :

— Eh bien ! lui dit-il, qu'y a-t-il de nouveau ?

— Vos ordres sont exécutés, mon lieutenant,

répliqua le soldat. Nous vous amenons le vieillard et la jeune fille.

Un affreux sourire plissa les lèvres du Prussien.

— Comment les avez-vous pris? demanda-t-il. Je vous avais défendu d'entrer dans la maison...

— Nous les avons attendus à la porte, comme vous l'aviez recommandé, mon lieutenant, et nous les avons pris au moment où ils essayaient de se sauver par le jardin.

— C'est bien; amenez-les.

Un instant après, le syndic de Coursolles et Rosa entraient dans la salle, escortés de quatre soldats.

La fumée qui remplissait la pièce empêcha tout d'abord les deux prisonniers de distinguer le tableau hideux de l'orgie.

Mais, Hermann s'étant levé, ils le reconnurent et tous deux poussèrent un cri d'effroi.

— Mon père, mon père! s'écria Rosa en serrant le bras du vieillard avec égarement, le voyez-vous? c'est lui!

— Ah! le misérable, gronda M. Valentin en essayant de se mettre devant Rosa pour lui dérober la vue de Germain. Il va tuer ma fille! Viens, Rosa, continua-t-il en entraînant la jeune fille, viens, sortons d'ici!

Mais les soldats barrèrent le passage et ramenèrent les deux infortunés devant le lieutenant Hermann.

— Emmenez ce vieillard, dit celui-ci d'une voix sourde.

— Germain! s'écria Rosa avec un accent déchirant... Ah! si vous avez une mère, s'il vous reste encore au cœur quelque sentiment de pitié... respectez mon père!

— Ah! ma douce Rosa, répliqua le uhlan d'un ton de cruelle ironie, vous me reconnaissez donc?...

— Je n'ai rien oublié, Germain, dit la jeune fille avec énergie, rien... rien! Mon père, mon cher père, poursuivit-t-elle en s'attachant au vieillard, qui semblait prêt à défaillir sous l'excès de sa douleur, revenez à vous, je vous en prie! Il nous faut du courage... Ah! voici donc le moment arrivé! Eh bien! tant mieux! Depuis six mois, je souffre trop du silence que je m'impose. Je feignais d'avoir perdu tout souvenir, afin de ne pas vous désoler, mon pauvre papa; Dieu m'a donné une force que je ne me soupçonn pas, et jais l'en remercie!

Elle croisa les bras, et dardant son regard étincelant sur le uhlan :

— C'est donc vous, Germain! continua-t-elle;

voilà donc où vous vouliez en venir... Ah! je comprends tout maintenant!... C'est pour cela que vous avez été traître, hypocrite... C'est pour cela que vous vous êtes fait un jeu du bonheur d'une pauvre fille!... Oh! comme vous devez être fier de votre succès et comme vous avez bien rempli votre mission!

Cette attitude hautaine déconcertait le uhlan. Il croyait savourer le lâche plaisir de voir ses victimes suppliantes et tremblantes à ses pieds. Et voici que, tout à coup, il se trouvait en face du courage étrange d'une jeune fille; il se sentait troublé par le regard plein de mépris et de haine qu'elle attachait sur lui.

Il baissa les yeux, chercha machinalement son verre sur la table, le vida d'un geste rapide, puis essayant de reprendre son aplomb :

— Vous êtes cruelle pour moi, ma chère Rosa, dit-il avec une expression forcée de raillerie. Vous me traitiez mieux autrefois... Ah! mon Dieu, vous avez un peu le droit d'être irritée contre moi, je le sais. Je n'ai pas été bien tendre pour les gens de Coursolles. Mais que voulez-vous? ce sont les lois de la guerre, et je sers mon pays par tous les moyens.

Un sourire de mépris vint effleurer les lèvres de Rosa; elle détourna la tête avec dégoût.

— Ah ! infâme que tu es ! s'écria M. Valentin en se débattant, fou de colère, entre les mains des soldats qui le gardaient. Déshonorer la maison d'un vieillard... Outrager une pauvre enfant... massacrer des gens sans défense, tu appelles cela les lois de la guerre !... Oh ! mais Dieu ne punira donc pas de tels crimes !...

— Dieu est pour nous, mon cher monsieur Valentin, répliqua Germain d'une voix avinée. Il l'a bien prouvé durant toute cette guerre. Taisez-vous, et laissez-moi parler à ma fiancée. Puis, s'adressant une fois encore à ses soldats :

— Emmenez ce vieillard, répéta-t-il brusquement.

Malgré les cris et les larmes de Rosa, malgré les énergiques résistances du malheureux père, les uhlans exécutèrent brutalement cet ordre et entraînèrent M. Valentin hors de la salle.

Pour la dernière fois, Germain et Rosa se trouvaient seuls en face l'un de l'autre ; seuls, car les cinq officiers prussiens, ivres-morts, ne comptaient pas plus que les bancs jetés contre les murs.

Germain fit le tour de table et s'avança lentement vers la jeune fille, d'un pas incertain, le visage enflammé par le vin et la colère, la

dévorant pour ainsi dire de son œil plein de terribles convoitises.

Rosa ne recula pas; elle l'attendait de pied ferme, la tête haute; les bras croisés.

— Te voici donc enfin en mon pouvoir!... dit le uhlan d'une voix si basse que ses paroles étaient à peine distinctes. M'as-tu assez humilié!... Tes dédains, les insultes dont ton père m'a abreuvé, cette blessure qui m'a empêché de prendre part à la guerre dès son début et d'en recueillir les fruits... tu vas tout expier maintenant. Ah! n'accuse que toi de ce qui va arriver!

Cette épouvantable menace ne parut pas intimider l'énergique enfant.

— Oui, répliqua-t-elle en découvrant sa blanche poitrine, me voici seule et sans défense devant vous. Vous pouvez me frapper, me tuer... Je vous sais capable de toutes les infamies et de toutes les lâchetés... Mais, si vous osez mettre la main sur moi pour m'outrager, je le jure par le saint nom du bon Dieu... vous êtes un homme mort!...

Une force surhumaine semblait s'être emparée de cette jeune fille. Une sorte d'inspiration céleste répandait sur son beau visage un éclat singulier.

Germain recula, subjugué par une puissance

supérieure. Ses membres tremblaient, son front était couvert de sueur.

Le crime qu'il allait commettre l'épouvantait.

Mais cette hésitation ne dura qu'un instant.

Semblable à un homme pris de vertige qui se jette la tête la première dans le précipice qui l'attire, il s'élança vers Rosa, le front baissé, et saisit entre ses bras robustes la taille de la jeune fille.

— Je ne t'aime plus, rugit-il, je te hais! Mais je veux me venger, je veux me venger... et je me vengerai!...

Rosa se dégagea de cette étreinte. Une lutte horrible s'engagea entre eux, lutte inégale dans laquelle la malheureuse enfant devait fatalement succomber.

La jeune fille voulut courir vers la porte, mais les deux soldats qui gardaient cette issue la repoussèrent rudement. Elle tomba à genoux, se releva.

Germain allait l'atteindre de nouveau, quand tout à coup les yeux de Rosa rencontrèrent un couteau posé sur la table. Elle le saisit, se retourna et, d'un geste prompt comme l'éclair, l'enfonça jusqu'au manche dans la poitrine du uhlan, qui étendait déjà les bras pour envelopper sa proie.

— Ah! misérable! murmura l'Allemand, tu m'as tué!... Ah! ah! voilà donc la fin du roman!... Ah! Dieu! j'étouffe!... Je ne vois plus clair!... Ma pauvre femme!... mes pauvres enfants!...

Il essaya de lutter contre la mort, qui déjà le rendait livide. Puis ses deux bras se raidirent en avant et il roula à terre comme une masse.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Une heure après, le village de Coursolles était en flammes.

Tandis que l'incendie s'étendait comme une fournaise ardente d'un bout à l'autre du village; tandis que les paysans, fous de terreur, quittaient leurs maisons qui s'écroulaient avec un fracas horrible; tandis que les soldats prussiens couraient comme une légion de démons, attisant la flamme, repoussant dans le foyer embrasé les malheureux qui tentaient de s'échapper, — un peloton d'exécution emmenait, sabre au poing, Rosa Valentin vers l'extrémité du village.

Les cheveux épars, les vêtements en désordre, le visage pâle, la noble fille du vieux syndic n'avait rien perdu cependant de son courage et de sa fierté. Les lueurs de l'incendie l'en-

touraient d'une sorte d'auréole lumineuse qui semblait surnaturelle.

On la mit contre un mur écarté. Singulière dérision du sort! Ce mur était celui de la maison qui avait abrité l'espion durant son séjour à Coursolles!

Elle leva ses beaux yeux vers le ciel, murmura une prière, prononça le nom de son père, celui de son pays. Puis un roulement de coups de feu déchira les airs, et Rosa Valentin tomba en soupirant encore :

— Pauvre France!

## XIX

Par une belle matinée de la fin du mois d'avril, un vieillard, appuyé sur un bâton qui soutenait ses pas chancelants, gravissait avec peine la route en pente qui menait à l'ancien village de Coursolles.

La journée s'annonçait radieuse et sereine. L'air était tout imprégné des émanations balsamiques dont les premiers rayons du soleil parfument les montagnes au printemps. Les oiseaux se cherchaient dans les buissons fleuris, les abeilles bourdonnaient en s'enfonçant avec une sorte d'appétit joyeux dans les corolles des fleurs nouvellement écloses.

A moitié de la route, le vieillard s'appuya

contre un arbre dont les branches vigoureuses se terminaient par de jolis petits bouquets vert émeraude humides de sève. Il épongea son front baigné de sueur, posa son menton sur le bout de son bâton et contempla pendant de longs instants les tristes restes du village de Coursolles.

Ce n'était plus qu'un amas informe de murailles noircies et déchiquetées. Seul, le clocher de la vieille église se dressait encore comme un dernier jalon qui indiquait au voyageur la place où avait été jadis l'heureux village.

Le spectacle de ces misérables ruines plantées au milieu d'un paysage éclatant de verdure et de fraîcheur présentait un singulier contraste de vie et de mort, de joie et de deuil. On se serait cru transporté dans quelque coin de la verdoyante Bretagne, en face de ces champs de pierres druidiques, capricieusement jetées çà et là au milieu des prairies et des bocages.

Si le vieillard qui contemplait ce tableau eût été un philosophe ou un poète, il eût pu se livrer à de longues méditations et trouver peut-être, en contemplant cette efflorescence, cette indomptable fertilité de notre vieux sol gaulois, quelque soulagement à la douleur qui lui déchirait le cœur.

Mais, en ce moment, le pauvre voyageur n'avait qu'une pensée. Il se sentait faible, harassé de fatigue, et il se demandait avec angoisse si Dieu lui donnerait la force d'accomplir son douloureux pèlerinage, ou s'il le rappellerait à lui à moitié de la route.

Le bruit d'une voiture qui gravissait la colline, au pas de deux robustes chevaux, ne détourna pas l'attention du vieillard et ne l'arracha pas à ses pénibles réflexions.

Cette voiture était une grande berline de voyage que l'on avait découverte à cause du beau temps. Un cocher luisant, bien nourri, se tenait sur le siège, dans l'attitude d'un homme qui opère une tranquille digestion. Au fond de la voiture, on remarquait un couple déjà mûr qui semblait assez insensible aux beautés radieuses du printemps, et gardait cet air ennuyé et indifférent des gens que la fortune à comblés de tous ses dons.

Un jeune homme d'une vingtaine d'années suivait à pied la voiture. Il marchait d'un pas leste et dégagé, tenant à la main une ombrelle blanche doublée de soie bleue qui garantissait son teint des premières ardeurs du soleil. Il cueillait des fleurs, poursuivait les lézards et venait, de temps à autre, chasser du bout de

son ombrelle les mouches qui s'attachaient aux flancs des chevaux.

Les voyageurs arrivèrent bientôt devant le vieillard appuyé contre le grand arbre. En voyant ses vêtements usés, couverts de poussière, ses yeux à demi éteints, le tremblement de ses membres, ils le prirent pour un mendiant; d'autant plus que son chapeau avait roulé à terre et était venu se poser sur le bord de la route, comme pour solliciter une aumône.

Le jeune homme interrompit sa chasse aux lézards pour s'approcher en sifflant du voyageur; il lui tendit une pièce de monnaie.

Le vieillard parut reconnaître ce jeune homme. Un sourire de douleur et de mépris effleura ses lèvres. Il prit d'une main tremblante la main blanche et fine qui s'avançait vers lui, et d'une voix sourde :

— Vous êtes donc guéri, mon beau monsieur? dit-il, je vous en félicite... Quand vous passerez, tout à l'heure, au milieu des ruines de Coursolles, dites-vous que ceux qui sont morts là n'étaient pas des lâches.

La façon dont le vieux voyageur prononça ces mots fit frissonner le jeune homme de la tête aux pieds. Il devint tout rouge et n'osa lever les yeux sur le vieillard.

En ce moment, une voix dolente sortit du fond de la voiture, qui avait pris les devants.

— Ernest, mon enfant, dit cette voix, reviens, je t'en prie. Tu vas te fatiguer inutilement. Le soleil d'avril est mauvais; tu pourrais t'enrhumer.

Ce jeune homme frais et bien portant était le malade intéressant qui, quelques mois auparavant, descendait cette même route au milieu des oreillers et des flacons, et s'enfuyait honteusement en Suisse, tandis que ceux de son âge partaient pour se battre. Ce vieillard aux vêtements poudreux et usés, c'était l'ancien maire de Coursolles, le père de l'infortunée Rosa.

Il revient, le pauvre syndic, exténué, mourant, des prisons d'Allemagne, où il a souffert durant ces trois mois toutes les tortures que la barbarie des hommes peut inventer. Ce corps, jadis si vigoureux, n'a plus qu'un souffle de vie. Mais le courageux vieillard a juré de mourir sur sa terre natale et de baiser, avant de rendre le dernier soupir, le sol que sa chère martyre a arrosé de son sang.

Il se remet en route, lentement, péniblement, trébuchant à chaque pas contre les cailloux du chemin, invoquant Dieu pour qu'il lui donne la force d'accomplir son vœu.

Enfin, il arrive aux ruines de Coursolles. La longue et unique rue du village est remplie de décombres, de débris de toute sorte. Les maisons sans toits offrent à la vue des trous noirs et béants. Quelques rares habitants, semblables à des ombres, errent au milieu de ces ruines, essayant de retrouver quelque souvenir qui leur rappelle les longues et heureuses années qu'ils ont passées autrefois dans ce riant village.

Peu de mois se sont écoulés depuis l'incendie de Coursolles, et cependant le temps a déjà accompli de grands ravages dans ces pauvres ruines.

M. Valentin a peine à se reconnaître au milieu des informes pans de mur qui l'entourent. Il est vrai que les larmes dont ses yeux ont été constamment remplis depuis trois mois ont presque aveuglé le malheureux vieillard. Il se penche vers la terre, ramasse des débris et les examine, s'approche des murailles noircies, les tâte de ses mains tremblantes, avec le geste ému et avide de l'avare qui retrouve enfin un trésor depuis longtemps disparu.

Au même instant, un cri d'enfant retentit. Il s'entend appeler par son nom :

—Monsieur Valentin ! monsieur Valentin !

Il tourne lentement sa tête branlante, lève

les yeux avec effort et aperçoit un garçon d'une douzaine d'années, ébouriffé, les yeux brillants, le teint blême, qui se tient debout sur un pan de muraille et lui tend les bras.

— Julien ! fait le vieillard, dont l'œil s'éclaire tout à coup.

— Monsieur Valentin ! répète l'enfant, et, sautant légèrement à terre, il accourt se suspendre au cou du vieux syndic, dont il couvre de baisers le visage flétri.

— Ah ! Julien, Julien ! je suis bien aise de te revoir ! dit M. Valentin en s'asseyant sur une pierre et en attirant à lui le petit garçon. Tu as donc pu t'échapper ?

— Oui, grâce à la bonne Marthe qui m'a pris dans ses bras et qui m'a porté toujours courant jusqu'à Erinthod.

— Mais vous, monsieur Valentin, dit naïvement le petit garçon en fixant ses grands yeux noirs sur les traits maigres et livides du vieillard, comme vous êtes changé !

— N'est-ce pas, Julien ? fit doucement le vieux syndic. Moi qui étais si fier autrefois de ne pas paraître mon âge !... Ah ! j'ai tant souffert !

— Vous venez de bien loin ?

— De Mayence... Mais ne parlons pas de cela... Donne-moi des nouvelles de ta mère.

— Elle vit encore; mais sa pauvre tête est égarée. Elle ne parle plus depuis le jour que vous savez... Le bon Dieu ne tardera pas sans doute à la rappeler à lui. Elle ira rejoindre ceux qui sont là-haut.

Une larme vint perler au bout des longs cils noirs de l'enfant.

— Et... ces pauvres gens du village?

— Le village est abandonné, monsieur Valentin, on n'y reviendra plus. Ils sont à droite et à gauche, à Erinthod, à Régny, un peu partout. Mais ils ne veulent pas retourner à Coursolles... Ah! ils sont bien malheureux, allez! vous ne les reconnaîtriez plus, on dirait des mendiants... Ils assurent que ça porte malheur de venir ici, et pas un d'entre eux ne voudrait traverser le soir les ruines de Coursolles. Moi, je viens tous les jours.

Julien hésita ; un léger sanglot monta à sa gorge, puis, faisant un effort pour continuer :

— Je viens soigner nos pauvres morts, dit-il. Ils sont huit qui sont enterrés ici... sans compter mon cher et bon frère, et...

L'enfant n'osa achever, baissa la tête et pleura.

M. Valentin se leva avec une sorte d'énergie fébrile, et prenant Julien par la main :

— Viens, petit, lui dit-il, tu vas me montrer l'endroit où *elle* repose.

Julien fit un signe muet d'assentiment et guida les pas incertains du vieillard. Lorsqu'ils eurent franchi, non sans peine, les débris qui jonchaient le sol, ils entrèrent dans un petit enclos où l'herbe poussait haute et drue. Des touffes d'oseille et de chicorée sauvage et quelques buissons de fusain et d'aubépine indiquaient la place des barrières absentes. Au fond se dressait un mur blanc.

Julien étendit sa main vers ce mur sans parler. On pouvait encore distinguer sur la surface de plâtre des trous et des taches brunes. Puis l'enfant écarta avec soin les hautes herbes et montra au vieillard une croix grossièrement façonnée et ornée d'une couronne verdoyante.

— C'est là, dit-il d'une voix étouffée.

Le vieillard tomba à genoux et s'inclina pour baiser la terre. Ses mains s'enfoncèrent dans le gazon comme s'il eût voulut étreindre le cher et adorable objet qu'il recouvrait. Une longue plainte sortit de sa bouche, et tandis que, par un singulier hasard, deux jolis oiseaux se becquetaient sur le haut du mur en poussant de petits cris joyeux, le vieillard, le visage collé

contre terre, ses longs cheveux blancs courant comme des fils argentés au milieu du gazon touffu, murmurait d'une voix éteinte :

— Rosa !... ma Rosa ! Sainte martyre ! ... je te vois, je viens à toi... un dernier baiser... Ah !

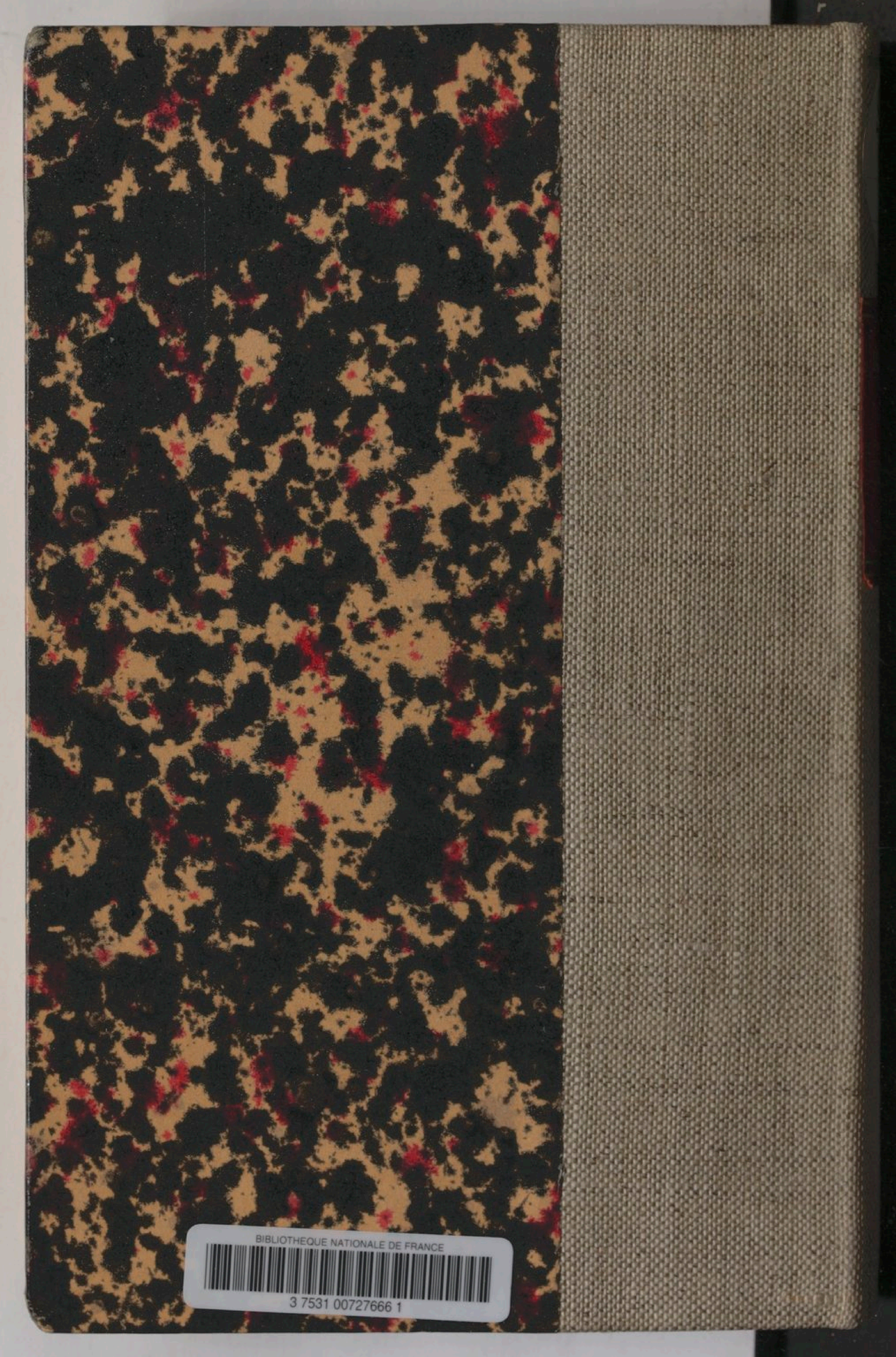
Il poussa un grand soupir et mourut.

FIN

PARIS. — IMP. P. MOUILLOT, 13-15, QUAI VOLTAIRE. — 28032






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 00727666 1